

Agatha Christie

Le Miroir se brisa



AGATHA CHRISTIE

LE MIROIR SE BRISA

(The mirror crack'd from side to side)

Traduit de l'anglais
par Henri THIES



CHAPITRE PREMIER

1

Miss Jane Marple était assise à sa fenêtre. Celle-ci donnait sur ce jardin dont elle était si fière, autrefois. Il n'y avait pas si longtemps, à vrai dire. Aujourd'hui, elle le contemplait, pleine d'amertume. Tout jardinage lui était interdit. Elle ne pouvait plus se baisser, bêcher ou planter – seulement, à la rigueur, couper une branche ça et là. Le vieux Laycock, qui venait trois fois par semaine, faisait de son mieux, bien sûr. Mais ce n'était pas grand-chose et il travaillait à sa manière, qui n'était pas celle de miss Marple. Celle-ci savait exactement ce qu'elle voulait obtenir et en faisait part, régulièrement, à son jardinier. Le vieux Laycock déployait alors toutes les ressources de son génie personnel : il acceptait avec enthousiasme les recommandations qu'on lui prodiguait et n'y donnait aucune suite.

— Vous avez raison, miss. On mettra ces pois de senteur là, dans le coin, et les Canterbury le long du mur. On fera ça la semaine prochaine.

Les excuses de Laycock étaient toujours raisonnables et ressemblaient étrangement à celles du capitaine George de *Trois hommes dans un bateau*, refusant de prendre la mer. Pour l'un, le vent était toujours mauvais, inconstant s'il venait de l'ouest, encore plus dangereux et traître si c'était de l'est. Laycock évoquait le temps – trop sec – ou trop humide, ou trop froid. Sinon, il donnait toujours la priorité à quelque chose d'extrêmement important (généralement aux choux, ordinaires ou de Bruxelles, qu'il aimait à planter en quantités industrielles). Les principes de Laycock, en matière de jardinage, étaient simples et aucun de ses employeurs, même qualifié, jamais n'avait pu l'en débarrasser. Il lui fallait de

nombreuses tasses de thé, très fort et très sucré, pour lui permettre de soutenir son effort : un certain volume de feuilles mortes à balayer à l'automne et, au printemps, de quoi faire un superbe bouquet de ses fleurs préférées, asters ou sauges.

Pour lui rendre justice, il était très attaché à ses employeurs et allait même jusqu'à admettre leurs fantaisies en matière d'horticulture (à condition cependant que le travail exigé ne fût pas trop dur) mais les légumes restaient pour lui la base essentielle de la vie. Les fleurs n'étaient que distraction pour femmes oisives. Il témoignait de son attachement en offrant de ces asters, ou sauges, qu'il aimait.

« J'ai travaillé au Quartier Neuf. Veulent des jardins magnifiques, là-haut. Y a beaucoup trop de fleurs, alors, j'en ai rapporté quelques-unes. Les ai mises à la place des roses. C'est moins démodé et ça fait mieux. »

Pensant à tout cela, miss Marple soupira et reprit son tricot.

Il fallait regarder les choses en face : Sainte-Mary Mead avait changé. Comme tout le reste, d'ailleurs. La guerre en était cause, ou la nouvelle génération. À moins que ce ne fût la bombe atomique ou le gouvernement. En fait, miss Marple ne se faisait pas d'illusion : elle était vieille et c'était l'explication la plus simple. Elle s'en rendait compte davantage à Sainte-Mary Mead qui avait été son refuge pendant de si longues années.

Sainte-Mary Mead n'avait pas bougé. L'hôtel du *Cochon Bleu* était toujours là, comme l'église, le presbytère, l'îlot de Queen Ann et les maisons géorgiennes, dont l'une était la sienne. Miss Hartnell y habitait toujours mais miss Wetherby était morte et sa maison occupée par un banquier et sa famille. La plupart des habitants du village avaient changé mais l'apparence de celui-ci était toujours le même, à peu de chose près.

Seules, les boutiques de la grande rue étaient différentes, beaucoup plus modernes. La poissonnerie était méconnaissable avec ses grandes baies vitrées. Barnes, l'épicier, était resté tel que le connaissaient miss Hartnell et miss Marple, à leur grande joie, mais, à l'emplacement de l'échoppe de Toms, un « supermarché » rutilant s'était installé.

« Un magasin où vous êtes obligée de vous servir toute seule ! » s'exclamait miss Hartnell. « On perd un quart d'heure

à chercher ce dont on a besoin et ensuite on fait la queue pour payer. Beaucoup trop fatigant. Passe encore pour les gens du Quartier Neuf. »

2

Miss Marple eut une exclamation de mécontentement : elle avait sauté une maille, quelques rangs auparavant, et venait seulement de s'en apercevoir. Elle plaça son ouvrage à la lumière et constata que ses lunettes neuves ne valaient pas grand-chose.

Les oculistes, malgré leurs instruments ultramodernes, n'avaient pas fait beaucoup de progrès. Elle se remémora, mélancolique, le temps où sa vue était si bonne. Son jardin, de par sa disposition, lui offrait alors un poste d'observation admirable et bien peu de ce qui se passait à Sainte-Mary Mead pouvait lui échapper. Elle laissa ses pensées revenir en arrière, retrouva le passé. Ann Protheroe, dans sa robe d'été, se promenant dans le jardin du presbytère. Et le colonel Protheroe, ce pauvre homme ! – bien sûr, il était déplaisant au possible, mais se faire assassiner comme il l'avait été... Puis Griselda, la femme, jeune et belle, du vicaire. Une carte à Noël, c'est tout ce qu'il en restait. Dire que son ravissant bébé était un homme, maintenant. Il avait réussi. N'était-il pas ingénieur ? Derrière le presbytère, il y avait une petite barrière et un chemin menant au champ de Giles, le fermier, où celui-ci menait ses vaches. Maintenant, c'était le Quartier Neuf...

Et pourquoi pas, après tout ? Miss Marple se posait la question avec amertume. Il faut bien en passer par là. Il est nécessaire de construire des maisons et celles-ci étaient bien bâties, lui avait-on dit. On appelait ça du « Planning ». Il y avait une jeune femme qui y habitait et que miss Marple aimait beaucoup : c'était Cherry Baker. On la voyait faire ses courses au « supermarché », avec d'autres jeunes femmes, poussant leurs

voitures d'enfant dans les rues calmes de Sainte-Mary. Elles étaient toutes jolies, élégantes et bien coiffées. Elles discutaient, rieuses et insouciantes. La mode insidieuse de l'achat à crédit faisait que l'argent leur manquait toujours, malgré les moyens financiers du mari. Elles étaient donc obligées de travailler à l'extérieur, comme femmes de ménage ou cuisinières. Cherry faisait très bien la cuisine, se servait intelligemment du téléphone et savait repérer instantanément l'erreur dans la facture d'un commerçant. Mais la méthode qu'elle employait pour laver la vaisselle, la mettant pêle-mêle dans l'évier, sous une épaisse couche de lessive, faisait fuir miss Marple.

Comme tout avait été autre auparavant ! Il y avait eu Amy, Clara et Alice, ces « charmantes petites bonnes », qui venaient de l'orphelinat de Saint-Faith pour apprendre le métier et qui, par la suite, avaient trouvé un travail mieux payé, ailleurs. Elles avaient bavardé avec les autres filles du village, étaient sorties avec le commis du poissonnier ou l'aide jardinier. Miss Marple se souvint avec émotion de tous les petits tricots qu'elle avait confectionnés pour leur nombreuse progéniture. Bien sûr, elles avaient peur du téléphone et des comptes, mais elles savaient laver le linge et faire un lit. Elles manquaient de culture mais non de pratique.

Il était curieux de constater que les travaux domestiques étaient confiés, maintenant, à des filles instruites. Étudiantes étrangères au pair, élèves de facultés en vacances ou jeunes femmes mariées, comme Cherry Baker, qui vivaient dans ces nouveaux immeubles du Quartier Neuf.

Bien sûr, il restait des femmes comme miss Knight. Elle y pensa brusquement en entendant des pas dans la chambre, au-dessus de sa tête. Miss Knight venait de finir sa sieste et se préparait à aller faire sa promenade quotidienne. Elle allait descendre et demander si elle pouvait faire quelques courses. De penser à miss Knight provoqua la réaction habituelle dans l'esprit de la vieille demoiselle. Raymond, son neveu, s'était certes montré très généreux. Miss Knight était une compagne attentive et le docteur Haydock avait insisté pour qu'elle ne soit pas seule, la nuit, après cette attaque de bronchite qui l'avait laissée si faible mais – miss Marple s'arrêta – à quoi bon se

laisser aller à penser ? Quel dommage que ce soit miss Knight et non une autre. Le choix n'existe plus, maintenant ; les femmes de charge dévouées sont passées de mode. Lorsqu'on est vraiment malade on peut, à prix d'or, louer les services d'une infirmière ou entrer à l'hôpital. Mais, la crise une fois passée, on retombe aux mains des misses Knight.

À vrai dire, on ne pouvait pas reprocher grand-chose aux misses Knight à part le fait qu'elles sont énervantes, irritantes. Elles vous traitent avec douceur, vous témoignent de l'affection, vous rendent service mais vous considèrent généralement comme un pauvre gosse un peu arriéré.

« Mais moi (miss Marple se parlait à elle-même), je suis vieille, peut-être, mais j'ai toute ma tête ! »

À ce moment, soufflant bruyamment selon son habitude, miss Knight fit irruption dans la pièce. C'était une femme de trente-six ans, lourde et molle, aux cheveux d'un blond virant au gris, des lunettes posées sur un grand nez. Une bouche agréable mais un menton inexistant.

— Alors, on est ici ! (Elle donnait à sa voix un timbre chaud et joyeux destiné à réconforter et à égayer la morne vieillesse.) J'espère que *nous* avons bien fait notre petit somme ?

— Je tricotais. (Miss Marple insista sur le pronom) et j'ai sauté une maille, confessa-t-elle, fatiguée et honteuse de se sentir faible.

— Oh ! pauvre chérie ! Nous allons tout de suite réparer cela.

— Oui. Faites-le. Moi, malheureusement, j'en suis incapable.

Miss Marple avait répondu d'une voix légèrement acerbe mais la grosse femme ne s'en était pas rendu compte. Miss Knight, comme toujours, ne pensait qu'à rendre service.

— Voilà le petit malheur réparé, dit-elle au bout de quelques minutes.

Miss Marple acceptait parfaitement de se faire appeler « ma chère » par les commerçants mais, de la part de miss Knight, cela l'exaspérait. Malgré tout, elle la remercia poliment.

— Bon, maintenant, je vais aller faire ma petite balade. Elle ne sera pas longue, dit miss Knight.

— Surtout, prenez tout votre temps.

Miss Marple était sincère.

— Vous savez bien que je n'aime pas vous laisser longtemps seule. J'ai peur que vous vous ennuyiez.

— Je vous certifie que je me sens très bien. D'ailleurs, je vais faire un petit somme.

Miss Marple ferma les yeux.

— Très bien, chère. Que puis-je vous apporter ?

Miss Marple ouvrit les yeux et réfléchit.

— Vous pourriez passer chez London pour voir si les rideaux sont prêts et prendre une autre pelote de laine bleue chez Mrs Wisley. J'aimerais aussi que vous changiez mon livre, mais ne choisissez que ceux qui sont sur ma liste. Le dernier était épouvantable. Je n'ai même pas pu le lire. (Elle lui montra un volume intitulé *Réveil du Printemps*.)

— Oh ! ma chérie, cela ne vous a pas plu ! Une histoire si charmante.

— Et si ce n'est pas trop loin pour vous, j'aimerais que vous demandiez chez Hallet s'ils n'ont pas reçu des batteurs à œufs. Mais surtout pas un automatique.

Elle savait pertinemment qu'Hallet n'en avait pas mais c'était la boutique la plus éloignée.

— Si ce n'est pas trop vous demander, ajouta-t-elle.

— Mais non, mais non. Au contraire, cela me fait plaisir.

Miss Knight adorait faire les courses. Cela lui était nécessaire. On rencontrait des gens, on pouvait bavarder, fouiller les étalages. Et, surtout, on pouvait s'absenter longtemps, agréablement, sans aucun sentiment de culpabilité. Elle partit, heureuse, après un dernier regard à la vieille demoiselle, assise auprès de sa fenêtre.

Après avoir attendu quelques minutes pour le cas où Miss Knight aurait oublié quelque chose, ce qui lui arrivait fréquemment, Miss Marple se leva, repoussa son tricot et traversa délibérément la pièce en direction du hall. Elle prit son manteau, une canne, mit des chaussures de marche et sortit par la porte de côté.

« Cela lui prendra au moins une heure et demie », pensa-t-elle.

Elle se représenta Miss Knight, chez London, en train de réclamer en vain des rideaux qui n'étaient pas prêts. Au même

moment, dans la boutique, celle-ci expliquait au vendeur : « Bien sûr, je me doutais que le travail n'était pas fini mais je n'ai pas voulu faire de peine à la vieille demoiselle. Ces pauvres chères personnes ont tellement peu de mémoire. Elle est très gentille mais elle baisse, vous savez. Tiens, c'est très bien ce que vous avez reçu là. Il n'y a pas d'autres coloris ? »

Une demi-heure plus tard, elle sortait de la boutique et la vendeuse remarqua :

— Miss Marple baisse ? Ça m'étonnerait !

Miss Marple avait traversé le jardin rapidement, notant au passage, sans y attacher beaucoup d'importance, toute au plaisir de son escapade, que Laycock avait coupé les vieilles roses. Elle était gaie et ressentait le curieux frisson de l'aventure. Elle prit à droite, traversa le jardin du presbytère, et poussa jusqu'à l'endroit où se trouvait la vieille barrière remplacée maintenant par une grille de fer surplombant un chemin goudronné. Un petit pont aux lignes nettes enjambait la rivière et, là où jadis paissaient les vaches, s'élevait maintenant le Quartier Neuf.

CHAPITRE II

Avec l'âme de Colomb découvrant le Nouveau Monde, Miss Marple franchit le pont, emprunta le chemin et atteignit en quelques minutes le premier lotissement, celui d'Aubrey Close.

Dans la rue du Marché, elle avait déjà vu le Quartier Neuf, repéré de loin ses lotissements et ses rangées de petites maisons bien nettes, aux mâts de télévision tentaculaires et aux volets multicolores. Mais cela n'avait alors pour elle que la réalité d'une carte. Maintenant, elle s'y promenait, observant ce monde nouveau qui s'élevait de terre, si différent de tout ce qu'elle connaissait. On aurait dit un jeu de construction.

Même les gens lui semblaient irréels. Ces jeunes femmes en pantalon, ces fillettes aux poitrines déjà insolentes, les visages plutôt sinistres des hommes, tout lui paraissait curieux et plus ou moins dépravé. Elle pénétra dans Darlington Close. Du seuil de leurs maisons, des femmes appelaient les enfants qui, comme de juste, avaient désobéi. Les enfants, et Miss Marple en était heureuse, ne changent jamais, eux. Cette pensée la fit sourire et, à son habitude, elle chercha des ressemblances sur les visages qu'elle rencontrait.

Cette jeune femme, c'est tout à fait Carry Edwards, et la brune, à côté, la fille Hooper...

Elle tourna le coin de Walsingham Close et sa pensée se précisa.

Le nouveau monde n'était guère différent de l'ancien. Les maisons n'avaient plus le même aspect, les vêtements non plus, mais l'être humain était toujours semblable. Et si le vocabulaire avait changé, les sujets de conversations restaient les mêmes.

À force de tourner à chaque coin de rue, Miss Marple ne savait plus très bien où elle se trouvait. Elle était arrivée à la limite des constructions, dans Carrisbrook Close, rue à moitié bâtie. À une fenêtre du rez-de-chaussée d'une maison presque

terminée, un jeune couple discutait. Ils échangeaient des propos aigres-doux au sujet d'une belle-mère.

Miss Marple s'éloigna, tourna une fois encore dans une nouvelle rue. Elle ne vit pas une grosse pierre oubliée, trébucha et tomba de tout son long.

Une femme sortit en courant de l'une des petites maisons.

— Oh ! ma pauvre ! J'espère que vous ne vous êtes pas blessée ?

Elle releva Miss Marple avec un empressement un peu excessif.

— Rien de cassé ? Mais vous devez être un peu secouée !

C'était une femme fortement charpentée, d'une quarantaine d'années, à la voix amicale et chaude. Des cheveux bruns, grisonnants, des yeux bleus et de superbes dents éclatantes.

— Il vaut mieux que vous entriez chez moi pour vous reposer. Je vais vous faire une tasse de thé.

Miss Marple la remercia et se laissa conduire jusqu'à une porte peinte en bleu et entra dans une petite pièce abondamment garnie de meubles recouverts de cretonne claire.

— Nous y voilà. Installez-vous là. Je vais aller mettre de l'eau à chauffer.

La femme sortit rapidement de la pièce qui parut aussitôt beaucoup plus calme. Miss Marple respira profondément. Elle n'était pas blessée, seulement un peu secouée. Heureusement, pensa-t-elle, Miss Knight n'en saura rien. Elle remua ses bras et ses jambes avec précaution. Rien de cassé. Le tout, maintenant, était de pouvoir rentrer chez elle. Peut-être qu'avec une bonne tasse de thé...

Celle-ci arriva alors même qu'elle y pensait, accompagnée de quatre biscuits, sur un petit plat.

— Voilà. Je vais vous servir. Il vaut mieux mettre beaucoup de sucre, vous savez.

— Non. Pas de sucre. Merci.

— Il en faut. État de choc. J'étais ambulancière, pendant la guerre. Je sais ce que c'est. (D'autorité, elle mit quatre morceaux dans le thé et remua vigoureusement.) Avalez ça, cela vous fera du bien.

Cette femme, pensait Miss Marple, me rappelle quelqu'un.
Mais qui ?

— Vous avez été charmante, dit-elle, souriante.

— Ce n'est rien. Je suis un ange gardien. C'est tout. J'adore rendre service. (Elle entendit grincer la grille et regarda par la fenêtre.) C'est mon mari qui rentre. Arthur, nous avons une visite.

Elle alla dans le hall et en revint avec Arthur qui avait l'air assez nerveux. C'était un petit homme pâle et mince, à l'élocution difficile.

— Cette dame est tombée juste devant la grille. Naturellement, je l'ai fait entrer.

— Votre femme est charmante, Monsieur ?...

— Badcock.

— Monsieur Badcock, j'ai peur d'avoir donné beaucoup de mal à votre femme.

— Oh ! non, ne croyez pas cela ! Elle adore aider les gens, s'occuper d'eux. (Il la regarda avec curiosité.) Aviez-vous un but déterminé, un endroit où aller ?

— Non. Je me promenais. J'habite à Sainte-Mary Mead, la maison qui est derrière le presbytère. Je m'appelle Marple.

— Ah ! par exemple. (Heather Badcock semblait surprise.) Ainsi, vous êtes Miss Marple ? J'ai entendu parler de vous. C'est vous qui avez fait tous ces meurtres ?

— Heather ! Voyons !

— Oh ! tu vois ce que je veux dire. Pas fait mais, enfin, découvert des tas de choses à propos d'eux, n'est-ce pas ?

Miss Marple répondit avec modestie qu'elle avait, effectivement, été mêlée à des affaires criminelles, une fois ou deux.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu des meurtres commis ici, au village. On en parlait, l'autre soir, au *Bingo Club*. Il y en a eu un à Gossington Hall. Ce n'est pas moi qui voudrais aller y habiter. L'endroit doit être hanté, maintenant.

— Le meurtre n'a pas été commis à Gossington Hall. On s'est contenté d'y porter le cadavre.

— Trouvé devant la cheminée, dans la bibliothèque, d'après ce que l'on m'a dit.

— Oui.

— Peut-être vont-ils en faire un film. Et c'est sans doute la raison pour laquelle Marina Gregg a acheté Gossington Hall.

— Marina Gregg ?

— Oui. Elle et son mari. Je ne me souviens plus de son nom. Un producteur, je crois, ou un directeur. Jason quelque chose. Marina Gregg, ça, c'est une jolie fille, n'est-ce pas ? Il y a longtemps qu'on ne l'a pas vue sur l'écran. Elle a été malade. Je ne sais pas si vous l'avez vue jouer dans *Carmanella* ? Et le *Prince de l'amour*, et *Mary d'Écosse* ? Elle n'est plus très jeune mais c'est une actrice extraordinaire. J'ai toujours été l'une de ses admiratrices. La plus grande joie de ma vie, c'est quand elle est venue au spectacle donné au profit du service ambulancier des Bermudes. J'étais tellement énervée à l'idée de la voir que, ce jour-là, j'avais de la fièvre et que le médecin ne voulait pas que j'y aille. Mais je ne me suis pas laissé faire. Je me suis enduite de fond de teint et j'y suis allée. J'ai été présenté à elle et on a parlé pendant au moins trois minutes, après quoi elle m'a donné un autographe. Cela a été merveilleux. Je ne l'ai jamais oublié.

Miss Marple la regarda.

— J'espère que cela ne vous a pas rendue gravement malade, ensuite ? demanda-t-elle, anxieuse.

Heather Badcock éclata de rire.

— Nullement. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Quand on veut quelque chose, il faut savoir prendre des risques. C'est mon principe.

Arthur Badcock prit la parole, admiratif :

— Rien ne retient jamais Heather. Elle s'en tire toujours.

— Alison Wilde, murmura Miss Marple avec un petit mouvement satisfait du menton.

— Pardon ?

— Oh ! rien, Monsieur Badcock. Une personne que je connaissais...

L'air interrogateur, Heather la regarda.

— Oui. Vous me la rappelez. C'est tout.

— Vraiment ? J'espére qu'elle était gentille.

— Très gentille. Agréable, douce, pleine de vie.

— Mais elle avait ses défauts, je pense ? (Heather riait.) Des défauts, j'en ai.

— Oui. Alison considérait toujours son point de vue avec tellement d'attention qu'elle ne se préoccupait jamais de ce qui pouvait arriver ou affecter les autres.

— Comme par exemple le jour où tu as hébergé toute cette famille. Celle qui est repartie avec nos cuillers à thé au grand complet.

— Mais, voyons, Arthur. Je ne pouvais pas faire autrement...

— De l'argenterie de famille ! Elle venait de la mère de ma grand-mère, dit Mr Badcock avec amertume.

— Oublie ces vieilles cuillers, Arthur. Change de disque.

— Je ne suis pas de ceux qui oublient.

Songeuse, Miss Marple le regarda.

— Et votre amie, que fait-elle, maintenant ? Heather s'adressait à Miss Marple avec sympathie et intérêt.

Celle-ci hésita avant de répondre.

— Alison Wilde ? Elle est morte...

CHAPITRE III

1

— Je suis heureuse d'être de retour bien que, naturellement, je ne me sois nullement ennuyée. Telles furent les premières paroles de Mrs Bantry.

Miss Marple manifesta son attention par un signe de tête et accepta la tasse de thé que lui offrait son amie.

À la mort du colonel Bantry, quelques années auparavant, sa femme avait vendu Gossington Hall et les terres qui y étaient attachées, gardant pour elle East Lodge, maisonnette charmante mais très inconfortable, qu'elle avait fait moderniser, y adjoignant une cuisine ultramoderne et une salle de bains, après y avoir fait mettre l'eau et l'électricité. Elle avait aussi conservé autour de la maison un jardin agréable, enclos d'une épaisse rangée d'arbres de manière, disait-elle, à ne jamais voir ce que l'on faisait de Gossington Hall.

Depuis un an ou deux, elle passait son temps à parcourir le monde, rendant visite à sa nombreuse famille, ne venant que rarement se reposer chez elle. Gossington Hall, entre-temps, avait changé de mains plusieurs fois. On en avait fait une pension de famille, puis la maison avait été vendue à quatre personnes qui l'avaient divisée en appartements, pour finalement la céder au ministère de la Santé qui, lui-même, s'en était débarrassé — et c'était de cette dernière vente que discutaient les deux vieilles amies.

— Bien sûr, disait Miss Marple, j'ai entendu des bruits à ce sujet.

— Oui, je sais. On a même été jusqu'à dire que Charlie Chaplin allait s'y installer avec ses enfants. Cela aurait été très

agréable mais c'est malheureusement faux. Non, finalement, c'est Marina Gregg qui a acheté la propriété.

— Elle était ravissante, dit Miss Marple dans un soupir. Je me souviendrai toujours de ses premiers films. *L'oiseau de passage*, avec Joël Roberts, *Mary reine d'Écosse*. Comme il y a longtemps de cela !

— Oui. Quel âge croyez-vous qu'elle ait ? Quarante-cinq ans ? Cinquante ans ?

Miss Marple lui donnait bien cinquante ans.

— A-t-elle joué, dernièrement ? Je ne vais pas souvent au cinéma.

— Des petits rôles seulement. Sa période de gloire a été relativement courte. Après l'un de ses divorces, elle a eu une crise nerveuse qui a interrompu sa carrière.

— Avoir eu tant de maris. Cela doit être fatigant.

— Moi (Mme Bantry était convaincue) c'est une chose que je n'admettrai jamais. On est amoureuse d'un homme, on l'épouse, on s'installe confortablement et, du jour au lendemain, on détruit tout pour recommencer ? C'est de la folie !

— Il m'est difficile d'en parler. (Miss Marple émit un petit rire de vieille fille.) Je n'ai jamais été mariée mais, si vous voulez mon avis, c'est une pitié.

— C'est à cause de la vie qu'elle mène, comprenez-vous. Tellement publique. Je l'ai rencontrée, ajouta-t-elle. Je parle de Marina Gregg. En Californie.

— Comment est-elle ? demanda Miss Marple avec intérêt.

— Charmante. Naturelle et absolument pas marquée. Mais c'est sans doute un masque, ajouta Mme Bantry, songeuse. Même au cours des pires orgies, on sauvegarde les apparences.

— Elle a eu cinq maris, n'est-ce pas ?

— Au moins. Un premier, insignifiant ; ensuite, un prince ou un comte étranger, puis un acteur, Robert Truscott, je crois. On en avait fait l'amour éternel mais cela n'a duré que quatre ans. Après, cela a été Isidore Wright, l'écrivain. Mariage plus calme et plus sérieux. Ils ont eu un enfant. Elle en avait toujours désiré, dit-on. D'ailleurs, elle en a plus ou moins adopté quelques-uns. De cette naissance aussi on fait une légende. La mère avec un grand M. Cependant, l'enfant devait être idiot ou

anormal et ses nerfs ont lâché. Elle s'est mise aux drogues et a envoyé promener les rôles qu'on lui offrait.

— Vous êtes bien renseignée, je le vois.

— Oui. Je me suis intéressée à elle lorsqu'elle a acheté Gossington. Cela fait deux ans qu'elle a épousé son dernier mari et, à ce que l'on raconte, elle est complètement rétablie. Il est producteur, je crois. Cela faisait longtemps qu'il était amoureux d'elle. Mais, à l'époque, il n'était pas riche. Il est devenu célèbre, depuis, il s'appelle Jason, Jason je ne sais quoi. Hudd ou Rudd. Oui, Jason Rudd. Ils ont acheté Gossington parce que c'était proche de... « Elstree », il me semble.

Miss Marple secoua négativement la tête.

— Cela m'étonnerait, dit-elle. « Elstree » est au nord de Londres.

— Non, je veux parler des nouveaux studios de Hellingforth. À six miles de Market Basing. Elle doit jouer le rôle d'Élisabeth d'Australie, je crois.

— On peut dire que vous êtes renseignée sur la vie des stars ! (Miss Marple était admirative.) Vous avez appris tout cela en Californie ?

— Pas du tout. Je l'ai lu dans ces extraordinaires revues qui sont chez les coiffeuses. On y parle de toutes les actrices du monde, mais je me suis seulement intéressée à Marina Gregg, à cause de Gossington. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que l'on peut raconter, dans ces revues ! Les gens qui écrivent font preuve d'une imagination débordante. D'après eux, Marina Gregg est nymphomane, elle boit. Mais cela m'étonnerait, je ne pense pas non plus qu'elle se drogue et sa maladie nerveuse a dû être exagérée. La seule chose dont je suis sûre est qu'elle va venir vivre ici.

— La semaine prochaine, affirma Miss Marple.

— Déjà ? Je sais qu'elle va prêter sa maison le 23, à l'occasion d'une grande fête au profit du Corps ambulancier de Saint-John. Ils ont dû faire pas mal de transformations dans la maison ?

— Énormément. Il aurait été plus simple de tout raser et de faire du neuf.

— Des salles de bains, je suppose ?

— Oui. Six nouvelles. Une piscine aussi. Ils ont réuni le bureau de votre mari et la bibliothèque pour en faire une salle de musique.

— Arthur va se retourner dans sa tombe, ou en sortir. Vous savez à quel point il haïssait la musique.

Mme Bantry s'arrêta et, à brûle-pourpoint :

— Vous n'avez pas entendu dire que Gossington était hanté ? Miss Marple secoua la tête.

— Non.

— Ce qui n'empêchera pas les gens de le prétendre.

— Personne n'en a parlé. Vous savez, les gens ne sont pas fous, dans les villages, dit Miss Marple.

Mme Bantry sourit.

— Cela a toujours été votre opinion, Jane. Savez-vous que Marina Gregg m'a demandé, avec beaucoup de délicatesse, s'il ne m'était pas pénible de voir ma vieille maison occupée par des étrangers. Je lui ai répondu, mais elle n'a pas eu l'air de me croire, que cela ne me gênait nullement. Vous le savez, Jane, Gossington n'a jamais été notre maison, à vrai dire. Nous n'y avons pas été élevés et cela seul compte. Lorsqu'Arthur a pris sa retraite, nous l'avons achetée en raison de la chasse attenante et des rivières poissonneuses. Nous pensions alors, et je me demande bien pourquoi, que ce serait une maison facile à tenir ! Avec tous ces couloirs, tous ces escaliers ! Et nous n'avions que quatre domestiques. Et votre chute, comment s'est-elle produite ? ajouta-t-elle brusquement. Miss Knight n'aurait pas dû vous laisser seule.

— Oh ! il n'y a pas de sa faute. Je lui avais donné des courses à faire et...

— Oui, je vois. Vous avez fait exprès de l'éloigner. Ce ne sont pas des choses à faire, Jane. Pas à votre âge.

— Comment l'avez-vous su ?

Mme Bantry eut un petit rire ironique.

— À Sainte-Mary Mead, on ne peut garder aucun secret. Vous le dites assez souvent. Je le tiens de Mme Meavy.

— Mme Meavy ?

— Oui. Elle fait mon ménage. Elle habite le Quartier Neuf.

— Ah... (Miss Marple resta silencieuse quelques instants.)

— Et que faisiez-vous là-bas ? lui demanda Mme Bantry avec curiosité.

— Je voulais voir à quoi cela ressemblait. Regarder les gens.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ils sont comme les autres. Je ne sais pas au juste si je dois m'en féliciter.

— Cela m'étonnerait.

— Réflexion faite, je trouve cela rassurant. On sait à qui l'on a affaire. Et si quelque chose se produit, on peut l'expliquer.

— Un meurtre, par exemple.

Miss Marple parut choquée.

— Pourquoi croyez-vous que je pense continuellement aux meurtres ?

— Voyons, Jane, pourquoi n'acceptez-vous pas bravement votre réputation de criminologue ?

— Parce que je n'en suis pas une, répondit Miss Marple, énervée. J'ai seulement acquis une certaine connaissance de la nature humaine, à vivre ma vie entière dans un petit village.

— Peut-être avez-vous raison. Raymond, votre neveu, dit toujours que tout, ici, lui fait penser à de l'eau qui dort.

— Ce cher Raymond ! dit Miss Marple avec indulgence. Il a toujours été tellement compréhensif. Savez-vous que c'est lui qui paye Miss Knight ?

De songer à Miss Knight la fit revenir à la réalité et elle se leva.

— Il faut que je rentre.

— Vous n'allez pas faire tout ce chemin à pied ?

— Bien sûr que non. Je suis venue avec Inch.

Inch ? Mme Bantry se demanda qui cela pouvait bien être. Très longtemps auparavant, Inch était propriétaire de deux cabs qui attendaient les voyageurs à la gare et qu'il louait, parfois, aux vieilles dames du pays et à leurs filles lorsqu'elles avaient à sortir. Puis le vieil Inch, âgé de soixante-dix ans, avait cédé sa place à son fils qui, lui, en avait quarante-cinq. Avec le temps, le jeune Inch avait abandonné les chevaux pour l'automobile mais, peu doué, s'était fait remplacer par un certain Bardwell. Le nom de Inch était resté, même lorsque Bardwell eut cédé l'affaire à Roberts et, dans l'annuaire du téléphone, on pouvait lire : *Taxis*

Inch. Et les doyennes du pays prenaient toujours « Inch » lorsqu'elles avaient à se déplacer...

2

— Le docteur Haydock est venu. (Le ton de Miss Knight était plein de reproches.) Je lui ai dit que vous preniez le thé avec Mme Bantry. Il reviendra demain.

Elle aida Miss Marple à enlever son manteau.

— Vous devez être épuisée, dit-elle, accusatrice.

— Vous pouvez toujours le supposer. Mais je ne le suis nullement.

— Venez vous asseoir auprès du feu, dit Miss Knight n'écoutant pas, à son habitude, ce que lui disait la vieille demoiselle. Et maintenant, on va prendre une bonne tasse d'Ovomaltine, ou de cacao, pour changer.

Miss Marple la remercia et dit qu'elle préférerait plutôt un petit verre de sherry. Elle eut droit à un regard réprobateur.

— Je me demande ce qu'en penserait le médecin.

Elle revint néanmoins avec le verre réclamé.

— On le lui demandera demain matin, répondit Miss Marple.

Le lendemain matin, Miss Knight attendit le médecin dans le hall et lui fit ses confidences à voix basse.

Le vieil homme entra dans la pièce en se frottant les mains. La matinée était froide.

— Voici notre médecin qui vient nous voir, annonça Miss Knight. Puis-je vous débarrasser de vos gants, docteur ?

— Merci, ils seront très bien là, dit-il en les jetant sur une table. Fait froid, ce matin.

— Un petit verre de sherry pour vous réchauffer ?

— On m'a dit que vous vous mettiez à boire. Alors, ne le faites jamais seule.

La bouteille et les verres étaient placés sur une petite table, près de Miss Marple. Miss Knight quitta la pièce.

Le docteur Haydock était un vieil ami, il avait pris sa retraite mais s'occupait encore de certains de ses plus anciens patients.

— Il paraît que vous avez fait une chute, dit-il en reposant son verre. C'est mauvais, à votre âge surtout. Je vous préviens. On m'a dit également que vous ne vouliez pas voir Sandford.

Sandford était son confrère.

— ... Mais votre Miss Knight l'a prévenu quand même. Et elle a bien fait.

— J'étais seulement un peu endolorie et choquée. C'est ce qu'a dit le docteur Sandford. J'aurais très bien attendu votre retour.

— Je ne suis pas éternel, ma chère et Sandford, je vous l'assure, est plus qualifié que moi. C'est un praticien de premier ordre.

— Les jeunes médecins sont tous les mêmes. Ils prennent votre tension et vous donnent toujours des quantités industrielles de pilules nouvelles. Des rouges, des brunes, des jaunes. Les médicaments, maintenant, me font penser au « supermarché », tout y est emballé.

— Vous préférez que je vous fasse poser des sangsues et que je prescrive des massages pectoraux à l'huile camphrée ?

— C'est ce que je fais quand j'ai un rhume, répondit Miss Marple avec humeur, et cela me soulage aussitôt.

— Nous n'aimons pas vieillir, c'est tout. Moi, j'ai cela en horreur, dit Haydock qui parlait doucement.

— Comparé à moi, vous êtes un jeune homme. Et ce n'est pas le fait de vieillir qui m'importe. Non, c'est tout ce que cela implique. Ne jamais être seule. Ne pas avoir cinq minutes à soi. Je ne peux même plus tricoter. Je saute des mailles sans m'en rendre compte.

Haydock la regardait, pensif. Puis ses yeux cillèrent.

— Je m'en vais, dit-il en se levant. Et ce que je vais vous prescrire, c'est un bon meurtre bien croustillant.

— Vous n'avez pas honte !

— Pourquoi pas ? Vous avez l'étoffe de ce vieux Sherlock Holmes.

Après le départ du médecin, Miss Knight revint dans la pièce.

— Tiens ! dit-elle, vous avez l'air mieux portante. Il vous a prescrit un remontant, sans doute ?

— Il m'a seulement recommandé de m'occuper d'une affaire de meurtre.

— Une de ces charmantes histoires de détective ?

— Non, une véritable histoire de meurtre.

— Mon Dieu ! s'exclama Miss Knight. Mais il ne se produit jamais rien de semblable dans ce coin si tranquille.

— Un meurtre, dit Miss Marple, peut se produire n'importe où.

— Au Quartier Neuf, peut-être ?

Miss Knight parlait avec ironie.

— Il y a des blousons noirs, là-haut, qui ont des couteaux sur eux...

Mais le meurtre, lorsqu'il fut commis, ne le fut pas au Quartier Neuf.

CHAPITRE IV

Mme Bantry consulta son miroir et changea légèrement l'inclinaison de son chapeau (elle n'avait pas l'habitude d'en porter). Elle prit une paire de gants et sortit de chez elle, refermant soigneusement la porte. Elle attendait beaucoup de la visite qu'elle allait faire. Trois semaines s'étaient écoulées depuis sa conversation avec Miss Marple. Marina Gregg et son mari étaient arrivés à Gossington Hall et s'y installaient.

Cet après-midi devait avoir lieu la réunion des personnalités qui organisaient la fête des Ambulanciers de Saint-John. Mme Bantry ne faisait pas partie du comité mais elle avait reçu de Marina Gregg une invitation à prendre le thé, avant la réunion. Elle évoquait leur rencontre en Californie et avait signé : *Cordialement. M. Gregg.* La carte était de sa main, non pas écrite à la machine. Cela avait beaucoup plu à Mme Bantry, l'avait même flattée. Après tout, une actrice célèbre, c'est quelqu'un et une vieille dame, même si elle est une personnalité locale, est consciente du peu de place qu'elle occupe au rang des célébrités mondiales. Mme Bantry éprouvait le sentiment délicieux de l'enfant à qui l'on a préparé un goûter exceptionnel.

Elle remonta l'allée en enregistrant des détails agréables. Le jardin avait été amélioré, rendu plus élégant. Elle arriva devant la porte d'entrée qui sentait encore la peinture fraîche, et sonna. Un maître d'hôtel italien, indéniablement, lui ouvrit la porte aussitôt et la conduisit dans la pièce qui avait été la bibliothèque du colonel Bantry. Celle-ci avait été réunie au bureau – cela, elle le savait déjà – et le résultat était impressionnant. Le parquet était neuf et les murs lambrisés. Un piano occupait l'autre extrémité de la pièce, entouré d'une table à thé et de quelques fauteuils. Le sol était recouvert, à cet endroit de tapis persans. Marina Gregg était assise devant la table et un homme était appuyé à la cheminée. Mme Bantry pensa aussitôt qu'elle n'en avait jamais vu d'aussi laid.

Quelques instants avant que la vieille dame ait été introduite, Marina Gregg disait à son mari d'une voix douce rendue vibrante par l'enthousiasme.

— C'est exactement l'endroit qui me convient, Jinks. Celui que j'ai toujours désiré. Si calme ! S'il le faut, j'y passerai ma vie entière. Nous adopterons même le mode de vie anglais. Le thé l'après-midi, du thé de Chine, servi dans son service géorgien. Nous pourrons admirer, par les fenêtres, ces pelouses et ce jardin anglais. Je crois que j'ai enfin trouvé mon « home ». Je serai heureuse, ici. Oui, je le sens. Je suis chez moi.

Jason Rudd (Jinks pour sa femme) lui avait souri. Un sourire approuveur et indulgent, mais réservé. Il avait déjà entendu cela si souvent ! Peut-être, cette fois, serait-ce vrai ? Marina s'enthousiasmait avec tant de facilité.

— C'est magnifique, ma chérie. Absolument magnifique. Je suis content qu'elle te plaise, dit-il de sa voix profonde.

— Me plaît ? Mais je l'adore ! Pas toi ?

— Certes. Certes, ma chérie.

Évidemment, ce n'était pas mal, avait alors pensé Rudd. Solidement bâti, bien que dans cet affreux style victorien. Mais cette maison donne un sentiment de sécurité indéniable. Et maintenant que les inconvénients majeurs ont été supprimés, on peut y vivre confortablement. Un endroit agréable, où venir de temps à autre. Marina ne s'en lassera peut-être pas avant au moins deux ans. On ne sait jamais...

— Quelle impression merveilleuse que de se sentir à nouveau bien, équilibrée, avait dit Marina avec un petit soupir de contentement.

— Certes, lui avait-il répondu au moment où arrivait Mme Bantry.

L'accueil que lui fit Marina fut absolument charmant. Elle se leva et alla au-devant d'elle, les bras tendus. Elle était heureuse de la revoir, et quelle coïncidence : acheter la maison même qui avait appartenu à cette dame Bantry rencontrée deux ans auparavant à San Francisco ! Elle espérait de tout son cœur que celle-ci ne lui en voudrait pas d'avoir bouleversé sa vieille demeure, pour venir y habiter, en intruse.

— Que vous venez habiter ici est certainement la chose la plus gaie, la plus agréable qui soit jamais arrivée à cette maison, répondit Mme Bantry en se tournant vers la cheminée.

Et, comme si elle l'avait oublié, Marina Gregg lui présenta son mari.

— Vous ne connaissez pas mon mari ? Jason Rudd, Madame Bantry...

Mme Bantry regarda Rudd avec intérêt. Sa première impression se confirma : c'était bien l'homme le plus laid qu'elle eût jamais vu. Mais il avait des yeux intéressants, extraordinairement enfouis dans leurs orbites. Des yeux profonds, insondables. Le reste de son visage était raviné, presque disproportionné. Le nez était énorme, et un peu de peinture rouge en aurait facilement fait celui d'un clown. Sa bouche, grande et triste, était aussi celle d'un clown, Mme Bantry n'arriva pas à discerner exactement si ses traits étaient déformés par un accès de colère ou s'il s'agissait de leur expression habituelle. Mais sa voix, lorsqu'il lui adressa la parole, était très agréable. On ne s'y attendait guère. Une voix profonde et lente.

— Un mari, dit-il, vient toujours en second lieu. Mais permettez-moi de me joindre à ma femme et de vous affirmer que nous sommes très heureux de vous accueillir ici. Et j'espère que vous ne pensez pas que cela aurait dû être l'inverse.

— Il faut absolument que vous vous débarrassiez de cette idée, dit Mme Bantry, sincère. Je n'ai nullement été chassée de ma vieille maison. Je me suis, au contraire, toujours félicitée de l'avoir vendue. Elle était tellement difficile à entretenir ! J'aimais le jardin mais la maison était une charge désagréable. Depuis que je ne l'ai plus, je suis parfaitement heureuse ; j'ai voyagé à l'étranger, j'ai rendu visite à mes filles et à mes petits-enfants.

— Des filles ? demanda Marina Gregg. Vous avez des filles et des fils ?

— Oui Deux filles et deux fils. Mes enfants sont même terriblement dispersés. L'un d'eux est au Kenya, un autre en Afrique du Sud, le troisième à côté du Texas et le quatrième, Dieu merci, habite Londres.

— Quatre ? Et combien de petits-enfants ?

— Neuf, jusqu'ici. Vous ne pouvez pas vous imaginer quelle joie c'est pour moi d'être grand-mère. Il n'y a plus aucun des inconvénients de la responsabilité maternelle. On peut se laisser aller à gâter les enfants sans penser aux conséquences.

Jason Rudd l'interrompit.

— J'ai peur que le soleil vous gêne, dit-il en allant tirer un rideau. Il faut que vous nous parliez de ce délicieux petit village.

Il lui présentait une tasse de thé.

— Des petits gâteaux ou du cake ? Notre cuisinier italien fait d'excellente pâtisserie. Comme vous pouvez le constater, nous nous mettons au thé anglais.

— Et il est délicieux, répondit Mme Bantry.

Marina Gregg souriait, détendue. La crispation nerveuse de ses doigts qu'avait remarquée Rudd, quelques instants auparavant, avait cessé. Mme Bantry regarda son hôtesse avec admiration. C'était une femme grande et mince qui, pour la publicité, n'avait pas incarné, au temps de sa splendeur, la « vamp-sexy ». Elle avait quelque chose de commun avec Garbo. Son charme ne venait pas de la régularité de ses traits mais de ses expressions, de la manière dont elle tournait brusquement la tête, dont elle jouait de ses yeux profonds, ce qui rendait son visage tendre, émouvant. Elle avait une autre qualité, peut-être moins apparente maintenant, qui était de pouvoir abandonner tout masque à volonté, de savoir se replier sur elle, être calme et lointaine. L'instant d'après, d'un mouvement de tête, d'un geste de la main, d'un sourire spontané, elle faisait renaître le charme.

L'un de ses meilleurs films, pensait Mme Bantry en la regardant, avait été *Marie, reine d'Écosse*.

Puis ses yeux glissèrent vers le mari. Lui aussi observait Marina et ses traits exprimaient clairement ses sentiments.

« Mon Dieu, pensa Mme Bantry, il adore sa femme ! »

Elle se demandait pourquoi cette révélation la surprenait à ce point. Sans doute parce que la presse s'empare de la vie privée des actrices, la monte en épingle, et que l'on ne s'attend pas à pouvoir porter un jugement personnel.

— J'espère que vous vous plairez ici et que vous pourrez y rester quelque temps. Comptez-vous garder cette maison longtemps ?

Marina lui jeta un regard de surprise.

— Mais je veux y rester ma vie entière ! Bien sûr, je sais qu'il me faudra m'absenter. Je dois tourner en Afrique du Nord, l'année prochaine, mais rien n'est encore décidé. J'ai trouvé mon « home » et j'y reviendrai toujours. (Elle soupira.) Et c'est ce qui, pour moi, est merveilleux. Avoir enfin trouvé son chez soi...

— Oui, je comprends.

Mme Bantry pensait, qu'en réalité, cela l'étonnerait beaucoup. Marina Gregg n'était pas femme à se fixer quelque part.

Une fois encore, elle regarda discrètement Jason Rudd. Un sourire inattendu éclairait son visage, un sourire très doux et très triste. « Il est de mon avis, pensa-t-elle. »

La porte s'ouvrit et une femme entra.

— Bartletts vous demandent au téléphone, Jason, dit-elle.

— Dites-leur de rappeler.

— C'est urgent, paraît-il.

Il soupira et se leva.

— Permettez-moi de vous présenter à Mme Bantry, dit-il. Ella Zielinsky, ma secrétaire.

— Une tasse de thé, Ella ? demanda Marina dès les présentations terminées.

— Merci. Je mangerai plutôt un sandwich. Le thé de Chine et moi ne sommes pas d'accord.

Ella Zielinsky pouvait avoir trente-cinq ans. Ses cheveux noirs, coupés court, encadraient un large front.

— Vous avez habité ici, je crois, dit-elle à Mme Bantry.

— Oui. Il y a longtemps, maintenant. J'ai vendu à la mort de mon mari et, depuis lors, différentes gens l'ont occupée.

— Mme Bantry m'a affirmé, coupa Marina, qu'elle n'est pas du tout fâchée des transformations que nous y avons faites.

— J'aurais été déçue si vous n'aviez rien fait. Je vous l'assure. Votre venue a fait beaucoup de bruit dans le village, vous savez.

— Personne ne se doute de la difficulté qu'il y a à venir à bout des plombiers, dans ce pays. (Ella Zielinsky finit son sandwich et continua :) Bien que cela ne soit pas mon travail.

— Vous savez tout faire, lui répondit Marina. Vous occuper des domestiques, des plombiers, discuter avec les entrepreneurs, tout, Ella.

— Ils ne savent même pas ce que c'est qu'un vitrail, au village. (Elle regarda par la fenêtre.) Je dois avouer que le paysage est charmant.

— Oui. La vieille et adorable campagne anglaise, dit Marina. Cette maison a une atmosphère très particulière.

— S'il n'y avait pas les arbres, cela aurait l'air beaucoup moins campagnard. Ce lotissement pousse à vue d'œil, déclara Ella.

— De mon temps, il n'existe pas.

— Vous voulez dire, Madame Bantry, qu'il n'y avait que le village ? Vous deviez avoir beaucoup de mal à faire vos courses ?

— Non. Pas du tout. Je pense au contraire que c'était extrêmement aisé.

— Je comprends qu'on ait des fleurs dans un jardin, dit Ella Zielinsky, mais les gens d'ici y font pousser des légumes. Ne serait-ce pas plus simple de les acheter au « supermarché » ?

— C'est probablement ce qui va arriver. Mais au « supermarché » ils n'ont pas le même goût, soupira Mme Bantry.

— Ne gâchez pas l'atmosphère, Ella, dit Marina.

Jason apparut à la porte.

— Ma chérie, dit-il à Marina, pardonne-moi de te déranger, mais ils ont besoin de ton avis.

Celle-ci se leva et se dirigea vers la porte.

— Toujours quelque chose, murmura-t-elle. Je suis désolée, madame, j'en ai pour une minute ou deux, au maximum.

— Atmosphère ! dit Ella lorsque Marina eut refermé la porte. Croyez-vous réellement que cette maison ait une atmosphère spéciale ?

— Il m'est difficile de vous répondre. Je n'ai jamais envisagé la question sous cet angle. Pour moi, ce n'était qu'une maison présentant ses inconvénients et ses avantages.

— C'est sans doute ce que j'aurais pensé moi-même. (Ella Zielinsky eut un regard direct et rapide pour Mme Bantry.) Et, à propos d'atmosphère, à quelle époque le crime a-t-il été commis, ici ?

— Aucun crime n'a été commis ici !

— Oh ! voyons ! J'ai entendu beaucoup d'histoires. Là, sur le tapis, devant la cheminée. Est-ce faux ? (Du doigt, Ella désignait l'emplacement.)

— Oui, dit Mme Bantry, cela s'est passé ici, effectivement.

— Il y a donc eu un meurtre.

Mme Bantry agita négativement la tête.

— Non, le crime n'a pas été commis ici. La fille qui a été assassinée a seulement été apportée dans cette pièce.

Miss Zielinsky écoutait attentivement.

— Vous avez dû avoir du mal à faire croire cela aux gens, dit-elle.

— Énormément.

— Quand l'avez-vous trouvée ?

— La femme de chambre nous apportait le thé, chaque matin. Elle entra affolée, ce jour-là, et déclara qu'il y avait un corps dans la bibliothèque. J'ai trouvé cela idiot mais j'ai réveillé mon mari et nous sommes descendus...

— Et le corps était là, termina Ella Zielinsky. Mon Dieu, c'est extraordinaire. (Elle se tourna un instant vers la porte et ajouta :) N'en parlez pas à Miss Gregg, s'il vous plaît. Ce serait mauvais pour elle.

— Bien sûr. Je n'en dirai pas un mot. D'ailleurs, à vrai dire, je n'en parle jamais. C'est si loin, tout cela. Mais Miss Gregg ne risque-t-elle pas de l'apprendre, un jour ?

— Elle a très peu de contacts avec la réalité. Les actrices mènent une vie très isolée. La moindre chose les bouleverse. Vous savez qu'elle a été très malade, il y a deux ans.

— La maison a l'air de lui plaire. Elle semble devoir y être heureuse.

— J'espère que cela durera un an ou deux.

— Seulement ?

— Le contraire m'étonnerait. Marina fait partie de ces gens qui pensent toujours avoir trouvé ce qu'ils désirent le plus

profondément. Mais la vie n'est pas aussi simple que cela, n'est-ce pas ?

— Oh ! non ! s'exclama Mme Bantry. Certes non !

— Et pour lui, ajouta la jeune femme, si elle est heureuse ici, cela aura une importance énorme. (Elle se bourra de sandwiches et continua :) Il est très fort, vous savez. Avez-vous vu un de ses films ?

Mme Bantry fut quelque peu embarrassée. Elle allait au cinéma pour voir un film et ne prêtait jamais attention aux longues listes de producteurs, metteurs en scènes, ou opérateurs, ignorant jusqu'au nom des acteurs.

— Je m'embrouille un peu, avoua-t-elle humblement.

— Bien sûr, il a beaucoup de mal à la rendre heureuse.

Ella Zielinsky cherchait ses mots.

— Elle n'est pas facile. Je sais qu'il n'est pas toujours aisé d'offrir le bonheur aux gens, à moins qu'ils ne soient... (Elle hésita.)

— De la race des gens heureux, suggéra Mme Bantry. Il y a des gens, ajouta-t-elle, pensive, qui aiment être malheureux.

— Oh ! elle n'est pas de ceux-là. Ses hauts, comme ses bas, sont extrêmement violents. Vous la verrez parfois beaucoup trop heureuse, aimant et se réjouissant de tout démesurément et une petite chose se produira qui la rejetttera dans l'excès inverse.

— Son tempérament, sans doute ?

— C'est le mot, tempérament. Tout le monde en a plus ou moins mais Marina en a plus que tout le monde. C'est inimaginable ! Je pourrais vous raconter des histoires... (Ella Zielinsky mangea le dernier sandwich.) Dieu merci, je ne suis que la secrétaire !

CHAPITRE V

Il y avait beaucoup de monde à Gossington Hall pour la fête des Ambulanciers de Saint-John et la recette était déjà très satisfaisante. Le temps, clair et ensoleillé, en était en partie responsable mais la cause majeure de cet afflux de visiteurs était indubitablement la curiosité. On voulait savoir ce que ces « gens de cinéma » avaient fait de Gossington. Les suppositions les plus extravagantes avaient été faites. La piscine était à peu près conforme à ce que chacun avait imaginé. Elle était grande et remplie d'eau bleue. Un pavillon d'allure exotique servait de vestiaire et une haie très haute entourait le tout.

Même le vieux Sampson, le doyen de Sainte-Mary Mead, qui se targuait d'avoir quatre-vingt-seize-ans alors que ses amis lui en donnaient quatre-vingt-huit, s'était approché à grand-peine, s'aidant de sa canne, pour voir cette piscine qui excitait la curiosité générale.

— C'est répugnant, dit-il, une moue pleine d'espoir aux lèvres. Ce n'est pas très propre, tout cela. Il va y avoir des hommes et des femmes tout nus qui vont se promener là-dedans. (Sa figure exprimait une joie énorme.)

Pour un shilling supplémentaire, les visiteurs pouvaient entrer dans la maison, voir le bureau, le nouveau salon de musique, le grand salon et la salle à manger absolument méconnaissable, toute de chêne sombre et de cuir.

— Cela ne ressemble plus du tout à Gossington, n'est-ce pas ? fit remarquer la belle-fille de Sampson.

Mme Bantry, tard venue, constata avec satisfaction que l'argent rentrait à flots et que l'assistance était fort nombreuse. Elle examina les plates-bandes. Dieu merci, rien n'avait été épargné pour en faire un chef-d'œuvre.

Un jeune homme aux cheveux très longs s'approcha d'elle.

— Madame Bantry ?

— Oui.

— Hailey Preston. (Il lui serra la main.) Je travaille pour M. Rudd. Voulez-vous m'accompagner en haut, s'il vous plaît. M. et Mme Rudd y reçoivent quelques amis.

Très flattée, Mme Bantry le suivit. Ils franchirent ce qu'elle appelait autrefois la porte du jardin.

Un cordon rouge barrait l'escalier. Hailey Preston l'enleva et ils montèrent. Juste devant eux, il y avait le conseiller et Mme Allcock. Celle-ci, très grasse, respirait avec bruit.

— Merveilleux, ce qu'ils ont fait ici, n'est-ce pas, chère Madame ? J'aimerais voir les salles de bains mais c'est sans doute impossible, haleta la conseillère.

En haut des marches, Marina Gregg et son mari recevaient leurs invités. Une chambre à coucher avait été supprimée, ce qui faisait du palier une manière de salon. Giuseppe, le maître d'hôtel, tenait le buffet.

Un homme gras, en livrée, annonçait les arrivants.

— Le conseiller et Madame Allcock !

Marina Gregg était naturelle et charmante. Elle accueillit le couple et pria son mari de bien vouloir s'occuper de Mme Allcock.

— Madame Bantry ! Comme c'est gentil à vous d'être venue !

— Je n'aurais pas voulu y manquer pour un empire, répondit celle-ci.

Le jeune Hailey Preston la conduisit vers le buffet, d'une manière très amicale. Un Martini à la main, Mme Bantry pensa que tout était très bien organisé. Elle regarda arriver les gens. Le vicaire, un homme à visage mince et ascétique, avait l'air vague et légèrement effrayé.

— Je vous remercie de m'avoir invité, déclara-t-il très sérieusement à Marina Gregg. Je n'ai pas la télévision mais mes paroissiens me tiennent au courant...

Personne ne comprit ce qu'il voulait dire. Miss Zielinsky lui offrit avec un beau sourire un grand verre de limonade.

Les Badcock montaient l'escalier. Heather, rouge et radieuse, précédant son mari.

— Monsieur et Madame Badcock !

— Madame Badcock ! (Le vicaire se retourna, verre en main. L'infatigable secrétaire de l'association. Que deviendrait Saint-John sans elle ?)

Marina alla au-devant d'elle.

— Je suis sûre que vous avez fait un travail merveilleux, dit-elle.

— Vous ne me reconnaissiez pas ? demanda Heather, souriante. Comment le pourriez-vous, d'ailleurs, avec les centaines de gens que vous rencontrez ? Souvenez-vous... Aux Bermudes. J'y étais avec l'une de nos unités sanitaires. Oh ! Il y a très longtemps !

— Mais oui. (Marina était toujours charmante et enjouée.)

— Moi, je m'en souviens parfaitement. J'étais si heureuse ! Ravie de voir Marina Gregg, la grande actrice. J'ai toujours été l'une de vos admiratrices.

— Vous êtes beaucoup trop gentille, mais beaucoup trop...

Marina parlait doucement mais ses yeux, par-dessus l'épaule de Heather, s'enquéraient discrètement des nouveaux arrivants.

— Je ne veux pas vous retenir, dit Heather, mais...

« Pauvre Marina, songea Mme Bantry je suppose que ce genre de choses lui arrive continuellement. Il lui faut une patience extraordinaire. »

Heather, déterminée, continuait à raconter son histoire.

Mme Allcock s'approcha lourdement de Mme Bantry.

— Quelles transformations incroyables ! C'est fou ce que cela a dû coûter... Je ne suis pas réellement malade mais... c'est de la vodka. (La grosse femme, soupçonneuse, regardait son verre.) Rudd m'a proposé d'essayer. Vous croyez, qu'il serait incorrect de poser mon verre quelque part ? fit-elle, inquiète.

Mme Bantry la rassura.

— Nullement. La vodka doit être avalée d'un seul coup. (Mme Allcock prit l'air épouvanté.) Mais cela demande une certaine pratique. Débarrassez-vous de votre verre et demandez un Martini au maître d'hôtel.

— Une rencontre inoubliable, disait Heather Badcock.

Marina ne parut pas l'avoir entendue. Elle regardait fixement le mur, vers le milieu de l'escalier, et son visage s'était affreusement crispé au point que Mme Bantry fit un pas en

avant, pour la soutenir. Mais déjà, elle redevenait elle-même, retrouvait la force de sourire.

— Oui, une histoire, adorable... Un cocktail ? murmura-t-elle.

— C'est que... je ne bois guère que de la limonade ou du jus d'orange.

— Une fois n'est pas coutume. C'est jour de fête, ne l'oubliez pas.

— Un daiquiri ? proposa Jason présentant deux coupes.

Il en offrit une à sa femme qui la prit tout en protestant :

— C'est mon troisième. Je ne devrais pas...

Heather prit la coupe qu'on lui tendait et Marina se tourna pour accueillir des nouveaux venus.

— Allons voir les salles de bains, dit Mme Bantry à Mme Allcock.

— Pouvons-nous nous le permettre ? N'est-ce pas incorrect ?

— Et pourquoi donc ? (Déjà Mme Bantry exposait sa requête à Rudd qui eut un petit rire amusé :) Je vous en prie, jeunes filles ! Prenez même un bain si cela vous chante !

Les deux femmes s'engagèrent dans le couloir, accompagnées de deux invitées que poussait visiblement une curiosité intense.

— Que de douches ! s'exclama Mme Allcock très impressionnée. Non que j'en use moi-même, notez-le bien. Je déteste me mouiller les cheveux...

— Et les chambres ? Peut-on les voir ? demanda l'une des invitées.

— C'est peut-être un peu indiscret, murmura Mme Allcock, mais qui le saura ?

Une déception les attendait. Les portes des chambres étaient toutes fermées à clef.

Elles revinrent sur leurs pas, suivirent le couloir. Par une fenêtre donnant sur le jardin, Mme Bantry entrevit Mme Meavy (du Quartier Neuf), très élégante dans une robe d'organdi (celle de Miss Marple). Cherry l'accompagnait. Mme Bantry ne se souvenait plus de son nom de famille. Les deux femmes bavardaient gaiement.

Et soudain, la maison parut très vieille à Mme Bantry. Très vieille, hors d'âge, en dépit de ses peintures fraîches, des transformations qu'elle venait de subir, de son maquillage. Oui, ce n'était plus qu'une vieille bâtie fatiguée. « J'ai bien fait de partir, pensa-t-elle. Les maisons, c'est comme les gens, cela vieillit et meurt. »

En bas, le ton des conversations montait, se faisait plus aigu.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'une des invitées. Il a dû se passer quelque chose.

Elles pressèrent le pas vers l'escalier. Ella Zielinsky les croisa, très vite, s'arrêta devant une porte, voulut l'ouvrir.

— Fermée, s'exclama-t-elle avec dépit. Oui, naturellement...

— Un accident ? demanda Mme Bantry.

— Une malade, jeta Miss Zielinsky.

— Puis-je vous aider ?

— Un médecin. Il faudrait un médecin...

— Vous en trouverez certainement un parmi les invités.

— Jason a téléphoné. Elle est très mal.

— Qui est-ce ?

— Une certaine Mme Badcock, je crois.

— Heather Badcock ? Elle m'a paru être en pleine forme, tout à l'heure.

— Oui. Mais elle a dû avoir une attaque, une crise, je ne sais quoi. (La voix d'Ella vibrait d'impatience.) Savez-vous si elle est malade du cœur ?

— Je ne sais presque rien d'elle, à dire vrai. Elle est nouvelle dans le pays. Elle habite le Quartier Neuf.

— Le lotissement ? Je ne sais même pas où est son mari ni à quoi il ressemble.

— Un homme d'âge moyen, blond, discret, dit Mme Bantry. Il est venu avec elle et doit bien être dans les parages.

Elle entra dans une salle de bains.

— Je ne sais vraiment pas quoi lui donner. Des sels, peut-être ?

— A-t-elle eu un étourdissement ?

— C'est plus grave que cela.

— Je vais voir si je puis faire quelque chose, dit Mme Bantry en s'éloignant rapidement.

Au bout du couloir, elle se heurta à Jason Rudd.

— Avez-vous vu Ella ? Ella Zielinsky ?

L'intonation de Rudd fit tressaillir Mme Bantry.

— Est-ce grave ? demanda-t-elle. Réellement grave ?

— Vous pouvez le dire ! La pauvre femme est morte.

— Morte ! (Le choc était rude pour Mme Bantry.) Elle avait l'air en pleine forme, tout à l'heure !

— Je sais, je sais ! dit Jason en fronçant les sourcils. Il ne manquait plus que cela !

CHAPITRE VI

1

— Nous voilà ! dit Miss Knight en posant le petit déjeuner de Miss Marple, sur la table de nuit. Comment nous portons-nous, ce matin ? Je vois que nous avons déjà tiré nos rideaux, ajoutait-elle, désapprobatrice.

— Je me réveille de bonne heure. Quand vous aurez mon âge, vous serez sans doute comme moi.

— Mme Bantry a téléphoné, il y a une demi-heure. Elle avait à vous parler, mais je lui ai dit de rappeler quand vous auriez pris votre petit déjeuner. Je n'allais pas vous déranger avant que vous ayez mangé quelque chose.

— Lorsque mes amies me téléphonent, dit Miss Marple, je préfère qu'on me le dise aussitôt.

— Je suis désolée — mais cela ne m'a pas semblé raisonnable du tout. Nous verrons cela tout à l'heure, lorsque vous aurez bu une bonne tasse de thé, mangé vos œufs et vos toasts.

— Il y a une demi-heure, dit Miss Marple, pensive. Donc, à huit heures ?

— Beaucoup trop tôt, répéta Miss Knight.

— Mme Bantry ne m'aurait pas appelée de si bonne heure sans raison valable, du moins je ne le pense pas.

— Oh ! ma chérie, ne vous tracassez donc pas. Elle va vous rappeler. À moins que vous ne vouliez que je lui téléphone ?

— Non, merci, répondit Miss Marple. J'aime autant prendre mon déjeuner chaud.

— J'espère que je n'ai rien oublié ? demanda Miss Knight.

Rien, effectivement, n'avait été oublié. Le thé, les œufs, les toasts, le beurre et le miel ; tout était parfait. À beaucoup d'égards, Miss Knight était une perle. Miss Marple mangea de

bon cœur. Le ronflement d'un aspirateur lui parvint d'en bas. Cherry était arrivée.

Au bruit de l'aspirateur se mêlaient les accents clairs d'une voix mélodieuse qui chantait une romance à la mode. Miss Knight, revenue prendre le plateau, secoua la tête.

— J'aimerais, dit-elle, que cette jeune personne ne chante pas dans la maison. Ce n'est pas très respectueux.

Miss Marple sourit.

— Cherry ne comprendra jamais qu'elle doit être respectueuse, au sens où vous l'entendez, et pourquoi le serait-elle ?

Miss Knight renifla, dédaigneuse.

— C'est une manière curieuse de se conduire.

— Naturellement. Les temps ont changé et il faut en accepter l'idée. Peut-être pourriez-vous appeler Mme Bantry maintenant et lui demander ce qu'elle désire.

Miss Knight sortit de la pièce. Une minute plus tard, on frappa à la porte et Cherry entra. Elle était légèrement surexcitée et extrêmement jolie. Un tablier de plastique décoré de petits marins et de bateaux recouvrait sa robe bleu sombre.

— Vous êtes bien coiffée, dit Miss Marple.

— Je me suis fait faire une permanente, hier. Mes cheveux sont encore un peu apprêtés. Je suis montée voir si vous aviez appris les nouvelles.

— Quelles nouvelles ?

— Ce qui s'est passé à Gossington Hall, hier. Vous savez qu'on y donnait une fête pour les ambulanciers de Saint-John.

— Et alors ?

— Quelqu'un est mort au beau milieu de la fête. Une certaine Mme Badcock. Elle habitait juste à côté de chez nous. Vous ne deviez pas la connaître.

— Mme Badcock ? dit Miss Marple avec intérêt. Mais je la connais. Oui. C'est bien elle qui m'a aidée, l'autre jour, lorsque je suis tombée. Une femme charmante.

— Oh ! Heather Badcock était tout à fait charmante. Trop même, d'après certains, elle se mêlait de tout, paraît-il. Toujours est-il qu'elle est morte.

— Morte, mais de quoi ?

— Ça ? On l'avait invitée à entrer dans la maison, en tant que secrétaire de l'association de Saint-John, je suppose. Elle, le mari et pas mal d'autres. D'après ce que j'ai entendu dire, elle a bu un verre de je ne sais trop quoi et, cinq minutes après, s'est trouvée mal et est morte avant qu'on ne puisse faire le moindre geste.

— Quelle histoire ! dit Miss Marple. Était-elle cardiaque ?

— Solide comme un roc, à ce qu'on dit. Bien sûr, on ne sait jamais — elle pouvait très bien avoir quelque chose au cœur sans que personne le sache. Mais on ne l'a pas ramenée chez elle.

Miss Marple eut l'air étonnée.

— Comment cela ? demanda-t-elle.

— Le corps, spécifia Cherry avec gentillesse. Le médecin a dit qu'il fallait faire une autopsie. Rien, a-t-il dit, ne permet de découvrir la cause de la mort.

« ... Je trouve cela drôle, ajouta-t-elle.

— Dites-moi ce que vous entendez par drôle, Cherry.

— Oui. Drôle. Comme s'il y avait quelque chose là derrière.

— Son mari est bouleversé, sans doute ?

— Il est blanc comme un linge. Je n'ai jamais vu un homme aussi gravement atteint, du moins en apparence.

Miss Marple pencha la tête de côté, attentive.

— Lui était-il très dévoué ?

— Il faisait tout ce qu'elle lui demandait et la laissait entièrement libre. Mais cela ne veut pas dire qu'il lui était dévoué. Cela peut signifier qu'on manque de courage, tout simplement.

— Vous ne l'aimiez pas, elle ? demanda Miss Marple.

— Je la connaissais à peine. Je ne la détestais pas, non. Mais ce n'était pas mon type. Elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

— Vous voulez dire curieuse, fouineuse ?

— Non, pas du tout. C'était une femme charmante qui aidait toujours les gens. Elle était aussi toujours certaine de savoir exactement ce qu'il fallait faire, mais l'opinion des autres lui importait peu.

— Oui, dit Miss Marple, songeuse. J'ai connu quelqu'un qui avait presque le même caractère. Et ces gens, ajouta-t-elle, vivent dangereusement, sans même s'en rendre compte.

Cherry la considéra avec étonnement.

— Vous dites de drôles de choses. Je ne sais pas très bien ce que vous entendez par-là.

Miss Knight entra brusquement.

— Mme Bantry a dû sortir, dit-elle. Elle n'a pas dit où elle allait.

— Je le devine, répondit Miss Marple. Elle va venir ici. Il faut que je me lève.

2

Miss Marple venait de s'installer dans son fauteuil préféré lorsque Mme Bantry entra, hors d'haleine.

— J'ai un tas de choses à vous raconter, Jane.

— À propos de la fête ? demanda Miss Knight. Vous y étiez, n'est-ce pas ? J'y ai fait une apparition, en début d'après-midi. Il y avait un monde fou et il ne m'a pas été possible d'entrevoir même Marina Gregg, à ma grande déception.

Elle époussetait, machinalement, une table.

— ... Je suis certaine que vous avez envie d'avoir une petite conversation, toutes les deux. Je vous laisse, ajouta-t-elle.

— Elle n'a pas l'air d'être au courant, remarqua Mme Bantry dès que Miss Knight fut sortie et elle fixa son amie avec un regard d'intelligence. Parce que je suppose, Jane, que vous savez ?

— La mort, hier ?

— Vous savez toujours tout. Je me demande comment vous faites.

— Oh ! très simplement, comme d'habitude. Cherry Baker, ma femme de ménage, m'a appris la nouvelle. Et je pense que le boucher, en ce moment même, raconte l'histoire à Miss Knight.

— Qu'en pensez-vous ?
— Ce que j'en pense ? De quoi donc ?
— Ne plaisantez pas, Jane. Vous savez parfaitement de quoi je parle. Cette femme...

— Heather Badcock, précisa Miss Marple.
— Oui. Elle arrive donc en pleine forme, physique et morale. J'étais là. Un quart d'heure plus tard, elle s'assied, prise d'un malaise, étouffe et meurt. Que pensez-vous de cela ?

— On ne peut pas en tirer des conclusions aussi rapidement. Ce qu'il faut, c'est savoir ce qu'en pensent les médecins.

— Il va y avoir une enquête et une autopsie. Cela prouve bien que l'affaire ne semble pas claire.

— Pas nécessairement. On peut très bien, dans le cas de mort naturelle, être obligé de pratiquer l'autopsie pour déterminer les causes du décès.

— Oui. Mais il y a plus encore.

— C'est-à-dire ?

— Rentré chez lui, le docteur Sandford a téléphoné à la police.

— Qui vous l'a dit ?

— Le vieux Briggs. À vrai dire, ajouta Mme Bantry, ce n'est pas lui directement. Vous savez qu'il travaille au jardin du docteur Sandford et il était en train d'arranger quelque chose à côté du bureau lorsqu'il l'a entendu appeler le commissariat de Much Benham. Briggs l'a raconté à sa fille, qui l'a rapporté à la postière. C'est de cette dernière que je tiens le renseignement.

Miss Marple sourit.

— Je vois, dit-elle, que Sainte-Mary Mead n'a guère changé.

— Effectivement. Alors, dites-moi, Jane, qu'en pensez-vous ?

— Ma première idée, bien sûr, va au mari. Était-il présent ?

— Oui. Pensez-vous qu'elle se soit suicidée ?

— Certainement pas ! (Le ton de Miss Marple était catégorique.) Ce n'était pas son genre.

— Comment l'avez-vous connue ?

— Le jour où je suis tombée devant chez elle, dans le Quartier Neuf. Elle s'est montrée charmante. La gentillesse même.

— Avez-vous vu le mari ? Est-il du genre à empoisonner sa femme ? Vous voyez ce que je veux dire, poursuivit Mme Bantry malgré les signes de protestations de son amie. Vous a-t-il rappelé le major Smith ou Bertie Jones, ces maris criminels ?

— Non. Absolument pas. Mais elle, oui.

— Mme Badcock ?

— Oui. Elle m'a rappelé une certaine Alison Wilde. Une femme qui n'avait aucune idée de ce qu'est le monde, dit Miss Marple doucement. Elle ignorait les gens, ne s'en souciait pas. Et cela, c'est extrêmement dangereux.

— Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire, Jane.

— C'est difficile à expliquer, dit Miss Marple avec un geste d'excuse. C'était une égocentrique – et je ne dis pas une égoïste. Elle ne voyait jamais ce qu'il pouvait lui arriver.

— Ne pouvez-vous pas, Jane, rendre cela un peu plus clair ?

— Je vais vous donner un exemple. Vous entrez dans une boutique, sachant que le fils de la maison est un petit bandit, le type même du délinquant juvénile et, devant lui, vous racontez à sa mère que vous avez de l'argent, ou des bijoux, chez vous. Vous êtes heureuse de posséder l'un ou l'autre et il faut absolument que vous en parliez. Peut-être même ajouterez-vous que vous vous absentez tout l'après-midi. Vous direz tout sans vous préoccuper des conséquences parce que cela fait partie de votre caractère. Et, le jour même, ayant oublié quelque chose, vous rentrez chez vous, vous vous heurtez à un jeune malandrin qui vous assomme.

— Cela peut arriver à n'importe qui, dit Mme Bantry.

— Non... Pas à n'importe qui. La plupart des gens sont plus prudents. Ils tiennent compte du caractère de ceux qui les écoutent. Mais, comme je vous le disais, Alison Wilde ne pensait qu'à elle. Elle était de celles qui vous racontent ce qu'elles ont fait, vu, éprouvé ou entendu. Jamais elle ne parlait des autres. Elle les considérait comme – comme le papier des murs, et je pense, ajouta Miss Marple, qu'Heather Badcock était de cette espèce.

— Ainsi, d'après vous, elle aurait pu heurter quelqu'un sans s'en rendre compte.

— Oui, et sans voir le danger. C'est la seule raison que je trouve à ce meurtre. Si c'en est un, bien sûr...

— Vous ne pensez pas, suggéra Mme Bantry, qu'elle ait fait chanter quelqu'un ?

— Oh ! non. C'était une femme honnête et bonne. Je me demande si...

— Si quoi ?

— S'il ne s'agit pas d'une erreur, dit Miss Marple, songeuse.

La porte s'ouvrit et le docteur Haydock entra, suivi de Miss Knight.

— Ah ! dit-il en regardant les deux femmes. J'étais venu prendre de vos nouvelles, Miss Marple. Mais, c'est inutile. Vous suivez mon ordonnance, à ce que je vois.

— Votre ordonnance, docteur ?

— Vous ne pouvez rien me cacher, ma chère. Je vous connais depuis trop longtemps. Une mort subite à Gossington Hall et toutes les langues du pays vont leur train, n'est-ce pas ? Jusqu'à l'enquête...

— Pour quand cette enquête, docteur ?

— Après-demain. Et, d'ici là, mesdames, vous aurez analysé toute l'histoire et rendu votre verdict. Vous aurez aussi, j'imagine, éclairci pas mal d'autres points. Bon. Je ne vais pas perdre mon temps ici. Il est clair que la malade n'a pas besoin de moi. Vous avez les joues roses, les yeux clairs, et vous commencez à vous amuser. Rien de tel qu'un sujet d'intérêt. Je m'en vais.

Et le vieux médecin repartit.

— C'est un bon ami, dit Miss Marple. Il est venu, je crois, me donner le signal du départ, ajouta-t-elle après un silence.

— Alors, c'est bien un meurtre, dit Mme Bantry. (Les deux amies se regardèrent.) Du moins, c'est ce qu'en pensent les médecins.

Miss Knight apporta le café. Dès que la porte se fut refermée, Miss Marple attaqua.

— Maintenant, Dolly, vous y étiez...

— J'ai tout vu, dit Mme Bantry satisfaite et modeste.

— Magnifique ! Je voudrais que vous me racontiez exactement ce qui s'est passé à partir du moment où elle est arrivée. D'abord, qui vous a fait entrer ?

— Un petit jeune homme très insignifiant. Le secrétaire de Marina Gregg, je pense. Il m'a fait prendre l'escalier au haut duquel se tenait une sorte de comité de réception.

— Sur le palier ? dit Miss Marple, surprise.

— Ils ont tout changé ; en abattant des cloisons, ils en ont fait une pièce très agréable.

— Oui. Je vois. Et qui composait ce comité de réception ?

— Marina Gregg, charmante dans une robe gris-vert. Son mari, bien sûr, et cette femme, Ella Zielinsky, leur secrétaire. Il pouvait y avoir encore huit ou dix autres personnes. Certaines, que je ne connaissais pas, devaient appartenir aux studios. Parmi les autres, j'ai noté le vicaire et la femme du docteur Sandford. Lui-même n'est arrivé que plus tard. Le colonel et Mme Clithening et le juge de paix. La presse devait être représentée et j'ai aperçu une jeune femme qui prenait des photos avec un énorme appareil.

— Continuez, dit Miss Marple.

— Heather Badcock est arrivée avec son mari sur ses talons. Marina Gregg m'a adressé deux ou trois mots aimables, puis a parlé au vicaire. Ensuite, ce fut le tour des Badcock. Comme vous le savez, elle était la secrétaire de Saint-John. Quelqu'un en a parlé, a vanté son dévouement à l'association et Marina s'est montrée très gentille. C'est alors qu'Heather Badcock, qui m'a semblé assez barbante, je dois l'avouer, s'est lancée dans une longue histoire, racontant la manière dont elle avait rencontré Marina plusieurs années auparavant je ne sais où. Elle a même manqué de tact en précisant l'année de la rencontre. Les actrices, pas plus que les autres femmes, d'ailleurs, n'aiment qu'on leur rappelle leur âge.

— Cela ne m'étonne pas d'Heather. Ensuite ?

— Rien de particulier si ce n'est que Marina Gregg n'avait pas l'air dans son assiette.

— D'après vous, elle était ennuyée ?

— Non. Parce que, en fait, je ne suis pas sûre du tout qu'elle ait écouté un seul mot de l'histoire. Elle regardait par-dessus

l'épaule de Mme Badcock, et lorsque celle-ci eut fini de parler, disant comment, malade, elle s'était levée pour aller demander un autographe à Marina, il y a eu un curieux silence. Et j'ai vu son visage.

— Lequel ? Celui de Mme Badcock ?

— Non, celui de Marina. Elle n'avait, semble-t-il, pas écouté un seul mot de ce qu'on lui disait et fixait, par-dessus l'épaule de Mme Badcock, le mur opposé. Son regard était empreint de... comment dirais-je...

— Faites un effort, Dolly. Cela peut avoir de l'importance.

— Ses yeux étaient glacés (Mme Bantry cherchait ses mots) comme si elle avait vu quelque chose qui... Oh ! comme il est difficile de l'expliquer, mon Dieu ! Vous souvenez-vous de « *Lady of Shalott* » ? *Le miroir se brisa de part en part. « Je suis maudite, crie Lady of Shalott.* » Elle me l'a rappelée. Les gens apprécient peu Tennyson, aujourd'hui, mais « *Lady of Shalott* » m'a toujours beaucoup plu.

— Son regard était donc glacé, répéta Miss Marple, songeuse. Et elle regardait le mur par-dessus l'épaule de Mme Badcock. Qu'y avait-il sur ce mur ?

— Un tableau. Genre école italienne. La copie d'une Madone de Bellini, ou quelque chose d'approchant. Cela représente une Vierge et un enfant qui rit.

— Je ne pense pas, dit Miss Marple en fronçant les sourcils, que cela ait pu lui donner cette expression.

— D'autant qu'elle doit le voir tous les jours.

— Y avait-il des gens, dans l'escalier ?

— Oui. Laissez-moi réfléchir. Il y avait le maire, en grande tenue, accompagné de sa femme ; il y avait aussi un homme aux cheveux longs qui portait une barbe rigolote, comme on en voit maintenant, un homme très jeune. Et puis cette fille aussi, qui prenait des photos. Elle s'était placée dans l'escalier de manière à photographier les invités au moment où ils seraient la main de Marina. Deux personnes que je ne connais pas, et puis des gens du studio, sans doute, et les Grices, de la ferme Lower. Peut-être y en avait-il d'autres, mais je ne m'en souviens plus.

— Ce n'est pas très prometteur. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Jason Rudd a dû lui faire un signe parce qu'elle s'est reprise, a souri à Mme Badcock et a retrouvé son entrain habituel.

— Ensuite ?

— Jason Rudd leur a porté à boire.

— À boire quoi ?

— Daiquiri, je crois. D'après lui, c'est ce que préfère sa femme. Il lui en a offert un et a tendu l'autre verre à Mme Badcock.

— Ceci, dit Miss Marple, est très intéressant. Vraiment. Et ensuite ?

— Je ne sais plus parce que j'ai emmené quelques femmes visiter les salles de bains. Puis cette secrétaire est arrivée en courant et nous a appris que quelqu'un était malade.

CHAPITRE VII

L'enquête fut courte et décevante. Deux témoignages seulement. Le premier ayant trait à l'identité de la victime, le second d'ordre médical. En effet, la mort d'Heather Badcock était due à l'absorption de quatre grains d'hy-ethyl-dexyl-barbo-quindelorytate ou d'un produit ayant un nom approchant. Quant à la manière dont la drogue avait été administrée, pas le moindre indice.

Après remise à quinzaine, à la sortie de la salle, l'inspecteur Frank Cornish aborda Arthur Badcock.

— Puis-je avoir un petit entretien avec vous, Monsieur ?

— Bien sûr.

Arthur Badcock avait une mine de papier mâché.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il, strictement rien.

— Je suis en voiture, dit Cornish. Ne pourrait-on pas aller chez vous ? Nous y serons mieux qu'ici.

— Beaucoup mieux, en effet. Merci, monsieur.

Ils s'arrêtèrent devant la petite grille bleue, au numéro 3 d'Arlington Close, et Arthur Badcock précéda l'inspecteur vers la maison. Avant qu'il ait pu introduire la clef dans la serrure, la porte s'ouvrit et une femme parut, l'air légèrement embarrassée. Arthur Badcock sursauta.

— C'est vous, Mary !

— Je vous ai préparé du thé, Arthur. J'ai pensé que vous en auriez besoin, après l'enquête.

— C'est très gentil — très — heu... (Badcock hésitait.)

Inspecteur Cornish. Mme Bain, une voisine.

— Je vais sortir une autre tasse.

Elle disparut et Arthur Badcock, mal à l'aise, fit entrer l'inspecteur dans la petite salle à manger tendue de cretonne claire.

— C'est une femme charmante, dit-il, toujours complaisante.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Oh ! non. Depuis que nous sommes ici seulement.

— Cela fait donc deux ans, ou peut-être trois ?

— Presque trois, maintenant, dit Arthur. Mme Bain, elle, n'est ici que depuis six mois, expliqua-t-il. Son fils travaille dans la région et elle est venue habiter ici depuis la mort de son mari.

Mme Bain revint, portant un plateau. Elle était brune, d'allure autoritaire et pouvait avoir une quarantaine d'années. Elle avait aussi un teint de Gitane qui complétait ses yeux noirs et ses cheveux sombres. Son regard était étrange — sur le vivant. Elle posa le plateau sur la table, entre eux, et l'inspecteur Cornish dit une phrase banale et aimable. Quelque chose en lui, l'instinct professionnel peut-être, était en éveil. Il avait remarqué la gêne de la femme quand elle avait ouvert la porte et l'expression de son regard. Il était habitué au malaise que cause toujours la présence d'un policier mais il savait aussi qu'il existait deux sortes de malaise. L'un, naturel, des gens devant un représentant de la loi et l'autre, qu'il devinait en cette femme. Mme Bain, pensa-t-il, avait déjà dû avoir affaire à la police et il se promit d'en apprendre davantage sur son compte. Celle-ci refusa de rester avec eux, ayant, dit-elle, besoin de rentrer chez elle.

— Une femme complaisante, dit l'inspecteur.

— Oui. Vraiment. Elle est très sympathique.

— Grande amie de votre femme, sans doute ?

— Non. Pas à proprement parler. Elles étaient en bons termes, entretenaient des relations de bon voisinage, sans plus.

— Je vois. Maintenant, Monsieur Badcock, j'aimerais obtenir de vous le plus de détails possible. Le résultat de l'enquête vous a certainement causé un choc.

— Vous pouvez le dire, inspecteur ! Vous devez certainement penser qu'il y a quelque chose de bizarre dans tout ça et c'est également mon avis parce qu'Heather a toujours été en excellente santé. Elle n'a jamais été malade, inspecteur. Ce n'est pas normal et je me le répète sans cesse mais cela semble incroyable — comprenez-vous, inspecteur, à peine croyable ! Qu'est-ce que ce machin — By-ethyl-hexa... je ne sais quoi...

— Cela porte un nom plus courant. C'est un produit, expliqua l'inspecteur, qui est vendu en pharmacie sous le nom de Calmo. Cela ne vous dit rien ?

Badcock secoua la tête, perplexe.

— Et ce produit, on le trouve facilement en Amérique, continua l'inspecteur. La vente en est libre, là-bas.

— À quoi cela sert-il ?

— C'est un tranquillisant ; on en donne aux nerveux, anxieux, neurasthéniques, à ceux qui souffrent d'insomnie aussi. La dose normale n'est pas dangereuse mais il ne faut pas la dépasser. Votre femme semble en avoir absorbé six fois trop.

Badcock considéra l'inspecteur avec stupéfaction.

— Heather n'a jamais pris aucune drogue de sa vie, dit-il. J'en suis certain. Elle n'a jamais eu la moindre dépression nerveuse. Elle avait un caractère égal, enjoué...

— Je vois, dit l'inspecteur. Et aucun médecin ne lui avait prescrit un médicament de ce genre ?

— Certainement non !

— Quel était son médecin ?

— Théoriquement, le docteur Sims, mais elle n'a pas dû le consulter une seule fois depuis que nous sommes ici.

— Donc, d'après vous, votre femme n'était pas de celles qui ont besoin de tranquillisants ?

— Je puis vous l'assurer, inspecteur ! Elle a dû en prendre par erreur.

— C'est une erreur difficilement imaginable. Qu'a-t-elle mangé et bu l'après-midi de sa mort ?

— Attendez, laissez-moi voir. Au déjeuner...

— Inutile de remonter si loin, coupa Cornish. En dose aussi massive, cette drogue a des effets rapides. Au thé, qu'a-t-elle pris ?

— Nous avons été sous la tente, dans le jardin de Gossington. Il y avait un monde fou, mais nous sommes quand même arrivés à avoir chacun une brioche et une tasse de thé. Comme il faisait très chaud, nous nous sommes dépêchés de sortir.

— Et c'est tout ce qu'elle a mangé : une brioche avec une tasse de thé ?

— Oui, inspecteur.

— Et, ensuite, vous êtes entrés dans la maison, n'est-ce pas ?

— Oui. Une jeune femme nous a abordés et nous a prévenus que Marina Gregg serait heureuse de faire la connaissance de ma femme. Celle-ci, naturellement, a été ravie. Cela faisait des semaines qu'elle me parlait de Marina Gregg. Tout le monde était très excité. D'ailleurs, vous le savez fort bien, inspecteur.

— Oui, dit Cornish. Ma femme, elle-même, ne tenait plus en place.

— Cette jeune femme, donc, nous a fait monter au premier étage où se donnait la réception, sur le palier, au haut de l'escalier. Cela ressemblait plus à un salon qu'à un palier, d'ailleurs. Il y avait des tables, des chaises et, déjà, dix ou douze personnes, peut-être.

— Et qui vous a accueillis ?

— Miss Marina Gregg en personne. Son mari était là aussi. J'ai oublié son nom.

— Jason Rudd.

— C'est cela. Toujours est-il que Miss Gregg s'est montrée très gentille avec Heather qui lui racontait comment elle l'avait déjà rencontrée, des années auparavant, aux Antilles. Tout avait l'air de très bien marcher.

— Et ensuite ?

— Miss Gregg a demandé à Heather ce qu'elle voulait boire et son mari lui a apporté un cocktail. Un dickery, ou je ne sais trop quoi.

— Un daiquiri.

— Oui, c'est cela, inspecteur. Il en a apporté deux. L'un pour ma femme et l'autre pour Miss Gregg.

— Et vous, qu'avez-vous bu ?

— Un sherry.

— Et tous les trois, sans doute, vous avez bu ensemble, sur place ?

— Non, pas exactement, car de nouveaux arrivants débouchaient de l'escalier – notamment le maire et un couple d'Américains, je crois. Nous nous sommes légèrement déplacés.

— Et alors votre femme a bu ?

— Non, pas encore. Laissez-moi me rappeler. (Badcock, plongé dans ses souvenirs, plissait le front). Il me semble qu'elle

s'est assise à une table. Elle avait rencontré un ami – un membre ambulancier de Saint-John – venu de Much Benham. Ils ont parlé un peu ensemble.

— Et, finalement, quand a-t-elle vidé son verre ?

— Peu de temps après. Oui. Et quelqu'un a heurté le coude d'Heather, lui faisant renverser son verre je m'en souviens, maintenant.

— Que dites-vous ? (L'inspecteur Cornish se redressa, intéressé.) Son verre a été renversé ?

— Oui. Voilà comment je revois la scène. Elle en avait bu une gorgée et fait la grimace. Elle n'aimait pas tellement les cocktails, comprenez-vous ? Enfin quelqu'un, ensuite, l'a légèrement bousculée et elle a tout renversé. Sur sa robe et sur celle de miss Gregg. Celle-ci a d'ailleurs été on ne peut plus gentille. Elle a dit que cela n'avait aucune importance, que cela ne ferait pas de taches et elle a même prêté son mouchoir à Heather. Ensuite, elle lui a donné son verre auquel elle n'avait pas touché.

— Elle lui a tendu son propre verre ? Vous en êtes sûr ?

Badcock réfléchissait.

— Oui. Absolument sûr, murmura-t-il enfin.

— Et votre femme l'a accepté ?

— Elle a d'abord refusé poliment mais miss Gregg a ri. « J'ai déjà trop bu, aujourd'hui », a-t-elle dit.

— Votre femme a donc pris le verre et qu'en a-t-elle fait ?

— Elle a attendu un peu et l'a vidé assez vite. Ensuite nous avons marché un peu le long du couloir en regardant les tableaux et les rideaux. Des rideaux extraordinaires, d'ailleurs, on n'en avait jamais vu de pareils. Puis j'ai rencontré un ami, le conseiller Allcock. Nous avions à peine échangé deux mots que j'ai vu Heather assise sur une chaise. Elle avait l'air tout drôle. Je lui ai demandé ce qu'elle avait. « Je ne me sens pas bien, m'a-t-elle répondu. »

— Un étourdissement !

— Je ne sais pas, inspecteur. Je n'ai pas eu le temps de l'apprendre. Sa voix était pâteuse et étrange et sa tête commençait à vaciller. Brusquement, elle a poussé un soupir et sa tête est tombée en avant. Elle était morte, monsieur, morte !

CHAPITRE VIII

1

— Sainte-Mary Mead, dites-vous ?

L'inspecteur-chef Craddock s'était redressé brusquement.

— Oui. Sainte-Mary Mead. Pourquoi ? Est-ce que...

— Non, rien.

— C'est un tout petit pays, paraît-il. Malgré les grands bâtiments qu'on y a construits de Sainte-Mary Mead à Much Benham. Les studios Hellingforth sont de l'autre côté de Sainte-Mary Mead, sur la route de Market Basing.

Le directeur adjoint laissait voir sa surprise et Dermot Craddock jugea bon de donner quelques explications.

— J'ai connu quelqu'un qui habitait l'endroit, dit-il. À Sainte-Mary Mead. Une vieille — très vieille dame. Peut-être est-elle morte, je l'ignore. Mais, sinon...

— Oui. Cela peut servir. Il est toujours bon d'entendre les commérages, dans un village. D'autant que l'affaire est curieuse.

— Le comté a besoin de nous ?

— Oui. J'ai ici leur lettre. Pour eux, l'affaire dépasse le cadre local. La plus belle propriété de l'endroit, Gossington Hall, a été achetée récemment par une actrice, Marina Gregg, et son mari. Ils tournent un film en ce moment aux nouveaux studios d'Hellingforth. Dans le parc de Gossington, on a donné une fête au bénéfice des ambulanciers de Saint-John. La morte, Heather Badcock, était la secrétaire locale de l'association et elle a pris une grande part à l'organisation de la fête. C'était, paraît-il, une femme compétente et dévouée, très aimée des gens du pays.

— Du genre dame patronnesse ?

— Oui, je crois. Pas de celles qui se font assassiner, enfin. Il y avait un monde fou à cette fête et Marina Gregg et son mari

donnaient, de plus, une réception privée à Gossington Hall. Ils avaient invité une quarantaine de personnes. Les notables du pays, les membres de l'association de Saint-John, des amis personnels de Marina Gregg et quelques gens du cinéma. Tout le monde s'amusait bien, dans le meilleur esprit. Mais, chose extraordinaire, incroyable, c'est là qu'on a empoisonné Heather Badcock.

Dermot Craddock semblait songeur.

— C'est un curieux endroit, dit l'inspecteur. Le chef de la police du comté est aussi de cet avis. Si quelqu'un voulait se débarrasser d'Heather Badcock, pourquoi a-t-il choisi un endroit et des circonstances semblables ? Surtout que cela présentait des risques, car il n'est pas facile de verser du poison dans un cocktail au milieu d'une quarantaine de personnes. On risque fort d'être vu.

— Et le poison était bien dans le cocktail ?

— Oui. Nous avons les résultats de l'analyse. Un de ces noms à tiroirs, extrêmement compliqué, qu'adorent les médecins mais qui, en fait, désigne un médicament d'usage courant en Amérique.

— En Amérique ? Ah ! oui...

— Ici aussi, remarquez bien. Mais c'est vendu plus facilement là-bas. À petites doses, c'est un calmant.

— C'est vendu sur ordonnance ou librement ?

— Il faut une ordonnance, chez nous.

— C'est curieux. Heather Badcock n'avait aucun rapport avec ces gens du cinéma ?

— Aucun. Mais on en revient toujours au mari, comme vous le savez. L'inspecteur local – Cornish, je crois – signale à tout hasard dans son rapport que Badcock lui a paru nerveux et mal à l'aise mais il met tout cela sur le compte de la crainte qu'inspire généralement la police. D'ailleurs, le couple semblait très uni.

— Oui. Bref, on ne sait rien, ou presque rien. Puis-je me rendre sur place, Monsieur ?

— Allez-y le plus vite possible, Dermot. Qui prenez-vous avec vous ?

— Tiddler. C'est un type bien et il est fou de cinéma. Ça peut servir.

— Alors, bonne chance !

2

— Tiens ! (Miss Marple était rose de surprise et de plaisir.) Comment allez-vous, mon garçon ? (Bien que le mot soit un peu dépassé.) Qu'êtes-vous, maintenant ? Inspecteur-chef ?

Dermot lui apprit quelles étaient ses nouvelles fonctions.

— Mais, reprit Miss Marple, je n'ai pas besoin de vous demander ce que vous êtes venu faire ici. Notre meurtre a attiré l'attention de Scotland Yard.

— Oui. On nous en charge. Et, naturellement, ma première visite a été pour le quartier général.

— Le quartier général ?

— Oui, très chère. Je parle de vous.

— J'ai peur de ne plus être à la page. Je sors si peu, maintenant...

Miss Marple parlait avec regret.

— Assez pour vous faire soigner, après une chute, par une femme qu'on doit assassiner dix jours plus tard.

— Tiens, tiens ! D'où tenez-vous cela ?

— Vous le savez fort bien. Dans un village, et vous me l'avez répété assez souvent, tout se sait. Et, entre nous, vous doutiez-vous, au premier coup d'œil, qu'on l'assassinerait ?

— Bien sûr que non ! En voilà une idée !

— Vous n'avez pas retrouvé, dans le regard du mari, une certaine lueur qui vous aurait rappelé Harry Sympson ou David Jones, ou n'importe qui capable de nous fournir une explication de la mort de la femme ?

— Non. Certainement pas. Je suis sûre que M. Badcock n'aurait jamais fait une chose pareille. Du moins... j'en suis presque sûre, ajouta Miss Marple, songeuse.

— La nature humaine...

— Oui. Et je pense que, une fois passée la peine causée par le choc, il ne la regrettera pas beaucoup.

— Elle lui menait la vie dure ?

— Non, ce n'est pas cela. Elle n'était pas attachante. Dévouée, dans un certain sens, mais pas attachante. Elle devait beaucoup s'occuper de lui, être bonne maîtresse de maison, mais ce qu'il pouvait penser ou ressentir ne la préoccupait nullement. Et un homme se sent très seul, dans ces conditions.

— Ah ! Et sa vie sera-t-elle toujours aussi solitaire, dans le futur ?

— Je crois qu'il va se remarier sans attendre et, malheureusement, pour lui, avec une femme du même type que la précédente. Une femme qui aura une personnalité beaucoup plus forte que la sienne.

— Il a quelqu'un en vue ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, vous avez une idée. (Craddock se faisait pressant.) Vous en avez toujours eu d'excellentes.

— Il faudrait, dit Miss Marple à brûle-pourpoint, que vous alliez voir Mme Bantry.

— Mme Bantry ? Qui est-ce ?

— Elle habite East Lodge, à Gossington. Elle était à la réception, l'autre jour. C'est l'ancienne propriétaire de Gossington. Elle vous racontera ce qu'elle a vu sur place, et cela pourra vous être utile. Dites-lui que vous venez de ma part, et parlez-lui de « Lady of Shalott »...

Dermot lui lança un regard de biais.

— La « Lady of Shalott » ? C'est le mot de passe ?

— Si vous voulez. Cela la mettra sur la voie, en tout cas.

Dermot Craddock se leva.

— Il faut que je m'en aille, dit-il.

— Vous avez été gentil de passer ici. Si vous avez le temps, un jour, venez prendre le thé.

— Merci. Je serai content de bavarder avec vous, de parler du village. Avez-vous des relations parmi les actrices, ou les gens des studios ?

— Aucune. Mais j'en ai entendu parler.

— Très bien. Généralement, vous entendez dire beaucoup de choses. Au revoir, j'ai été heureux de vous retrouver.

3

— Votre visite est très intéressante, dit Mme Bantry lorsque Dermot Craddock se fut présenté. Êtes-vous toujours accompagné de sergents ?

— Oui. J'en ai un avec moi mais il est occupé.

— La routine habituelle ?

— Quelque chose d'approchant.

— Jane Marple vous envoie. Entrez donc. J'essayais d'arranger quelques fleurs, mais sans succès, alors je suis heureuse d'avoir l'occasion de me distraire un peu. Dites-moi : il s'agit bien d'un meurtre ?

— Parce que vous, vous le pensez ?

— Cela pourrait être un accident, mais personne ne sait rien de précis, d'officiel. On ne sait ni par qui ni comment le poison a été administré. Il est naturel qu'on parle de meurtre.

— Et qui l'aurait commis ?

— Le plus bête, c'est que nous n'en savons rien.

— Personne, pensez-vous, n'a pu avoir une raison de tuer Heather Badcock ?

— Franchement, je ne vois pas. Je l'ai rencontrée quelquefois aux réunions des guides et de Saint-John. C'était une femme qui s'enthousiasmait pour tout et qui, peut-être, était un peu trop exubérante, mais on ne tue pas les gens pour cela. Elle était, si vous voulez, de celles auxquelles, au bon vieux temps, quand on avait encore des bonnes, on aurait fait répondre que madame était sortie.

— Bref, d'après vous, de celles qu'on évite, sans plus ?

— Exactement.

— Et puis, ajouta Dermot, elle n'avait pas assez d'argent pour qu'on ait intérêt à la tuer. Personne non plus ne semblait la haïr. Cela m'étonnerait mais elle pratiquait peut-être le chantage ?

— L'idée même ne lui en serait jamais venue, j'en suis sûre. Elle avait des principes, cette femme.

— Et à son mari ?

— Non plus. Je ne l'ai vu qu'une fois, à cette réunion. Un bonhomme insignifiant.

— Alors, c'est qu'elle savait quelque chose.

— Expliquez-vous.

— Oui. Elle détenait un secret gênant pour un tiers.

Mme Bantry secoua la tête.

— Cela aussi m'étonnerait. On l'aurait su. Elle aurait parlé, cela aurait été plus fort qu'elle.

— Admettons-le, pour l'instant. J'en viens maintenant au but de ma visite. Miss Marple, pour qui j'éprouve beaucoup de respect et d'admiration, m'a suggéré de vous parler de la « Lady of Shalott ».

— C'est donc cela...

— Oui.

— Les gens ne lisent plus guère Tennyson, aujourd'hui, dit Mme Bantry.

— C'est vrai, malheureusement, mais je me souviens de certain passage...

« *Le miroir se brisa d'un bord à l'autre. La malédiction est sur moi, s'écria-t-elle... et ses traits se crispèrent...* »

— Hé, oui ! murmura Mme Bantry. C'est bien cela...

— Hein ?

— Marina Gregg. Son visage convulsé...

— Quand cela ?

— À cette réception de Gossington. Certains, parmi nous, ont été invités à entrer, moi, entre autres, en tant qu'ancienne propriétaire de la maison, et Mme Badcock, l'organisatrice de la fête des ambulanciers de Saint-John. Nous sommes entrées en même temps et nous avons été accueillies en haut de l'escalier par Marina Gregg et son mari. J'ai tout vu...

— Quoi donc ?

— Mme Badcock s'est mise à parler d'abondance. On la sentait ravie, transportée d'aise. Elle l'a dit, du reste. Son plus beau rêve se réalisait. Elle a rappelé à Marina qu'elle l'avait déjà rencontrée plusieurs années auparavant, et j'ai eu soudain l'impression que notre hôtesse ne l'écoutait plus, ne l'entendait même plus. Son visage s'était durci, ses traits se crispaient, exprimaient l'horreur, ou l'épouvante... et la Lady of Shalott m'est revenue en mémoire.

— La malédiction est sur moi... suggéra l'inspecteur.

— Tout à fait ça.

— Mais qui regardait-elle, Mme Bantry ?

— J'aimerais bien le savoir.

— Elle était au haut de l'escalier, dites-vous ?

— Oui. En fait, j'ai eu l'impression qu'elle ne voyait plus Mme Badcock, qu'elle regardait par-dessus l'épaule de celle-ci, dans la direction de l'escalier.

— Il était occupé ?

— Oui, par cinq ou six personnes.

— Quelqu'un pouvait avoir attiré son attention, provoqué la surprise...

— Je ne saurais vous le dire. N'oubliez pas que je tournais le dos à l'escalier. Il m'a plutôt semblé qu'elle regardait les tableaux pendus au mur.

— C'est peu vraisemblable, avouez-le. Elle devait les connaître, ces tableaux !

— Oui, évidemment.

— Ces gens, dans l'escalier, avez-vous mis des noms sur les visages ?

— Je me souviens du maire et de sa femme. Puis d'un roux, un reporter, je crois, qui m'a été présenté par la suite, je ne retrouve plus son nom. Quelque chose comme Galbraith. Il y avait aussi un homme très noir – pas un nègre – non, un type brun, bâti en force. Il était accompagné par une actrice du genre blonde décolorée, portant vison. Le vieux général Barnstaple de Much Benham, à moitié gâteux. Et les Grices, les gros fermiers.

— C'est tout ce que vous voyez ?

— Oui. Peut-être y en avait-il d'autres mais, je le répète, je n'y faisais pas spécialement attention. Je sais que le maire, les

Américains et le général Barnstaple sont arrivés à ce moment-là. J'ai oublié les photographes. Il y en avait deux. L'un qui est du pays, je crois, et l'autre, une fille de Londres, genre artiste, les cheveux longs et une énorme caméra.

— Pensez-vous que ce soit l'un d'entre eux qui ait pu donner à Marina Gregg cette expression ?

— Je n'ai pas d'opinion, à franchement parler. Je me suis seulement demandé ce que diable pouvait exprimer son regard et je n'y ai plus pensé. Ce n'est que par la suite que l'on se souvient des détails. Bien sûr ; j'ai très bien pu imaginer tout cela. Marina Gregg a peut-être eu une rage de dents soudaine, ou mal au ventre. Cela arrive et on essaye de ne pas le montrer, mais on ne maîtrise pas facilement l'expression de ses traits.

Dermot Craddock éclata de rire.

— Je suis heureux de voir à quel point vous êtes réaliste, dit-il. Peut-être avez-vous raison, mais, de toute manière, il s'agit d'un indice qui peut nous fournir une piste.

Il prit congé et s'en fut se présenter à la police du Comté.

CHAPITRE IX

1

— Donc, ici, vous n'êtes arrivés à rien, dit Craddock en tendant à Frank Cornish son étui à cigarettes.

— À rien. Ni ennemis, ni disputes. Elle vivait en bons termes avec son mari.

— Pas d'autre homme, ni d'autre femme ?

— Rien de la sorte. Pas la moindre trace de scandale. Elle n'était pas du genre incendiaire, d'ailleurs. Elle s'occupait de comités, d'associations, où il n'existe que de petites rivalités sans conséquences.

— Le mari n'envisage pas de se remarier ? Avec une employée du bureau où il travaille, par exemple ?

— Chez Biddle et Russell — c'est une agence immobilière, il n'y a que deux femmes : Florrie West, qui a un goitre, et miss Grandle qui est aussi séduisante qu'une meule de foin et qui a au moins cinquante ans. Malgré tout, je ne serais pas étonné de le voir se remarier assez rapidement.

Déjà Craddock manifestait son intérêt.

— Oui, une voisine, expliqua Cornish. Veuve. Quand je l'ai raccompagné chez lui, après l'enquête, elle était là et lui avait préparé du thé. Il a eu l'air étonné et reconnaissant. Si vous voulez mon avis, elle a décidé de l'épouser mais lui, le pauvre garçon, ne le sait pas encore.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle n'est pas mal. Encore jolie malgré son âge. Du genre Gitane, le teint coloré et les yeux noirs.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Bain. Mary Bain.

— Que faisait son mari ?

— Je ne sais pas. Elle a un fils qui travaille dans la région et qui vit avec elle. Elle a l'air tranquille et respectable. Mais j'ai quand même l'impression de l'avoir déjà rencontrée. (Cornish consulta sa montre.) Midi moins dix, dit-il. J'ai pris rendez-vous, pour vous, à Gossington, à midi. Il va falloir y aller.

2

Dermot Craddock, inattentif en apparence, enregistrait en fait les moindres détails de Gossington Hall. L'inspecteur Cornish l'avait amené sur place, présenté à un certain Hailey Preston et s'en était allé avec tact. Depuis, Craddock écoutait, en manifestant son attention par des signes de tête, le flot ininterrompu de paroles qui s'écoulait de la bouche du jeune homme. Celui-ci, pensa-t-il, devait être « public relations » ou secrétaire particulier de Jason Rudd. Il parlait librement, d'un ton égal et, chose curieuse, ne se répétait pas trop. Il était visiblement anxieux de voir partager ses vues optimistes du monde par son auditoire. Il expliqua, sur différents modes, l'ampleur du malheur qui avait frappé la maison. À quel point Marina était touchée et combien M. Rudd était bouleversé. Peut-être s'agissait-il, en fait, d'une allergie à certaine substance ? Ce n'était qu'une idée en l'air, bien sûr, mais l'allergie est une chose tellement extraordinaire... L'inspecteur-chef Craddock pouvait être sûr de la collaboration des studios Hellingforth et de tout leur personnel. Toutes facilités lui seraient données, sur sa simple demande. Mme Badcock avait laissé un souvenir profond – tout le monde appréciait son magnifique sens du devoir social et le travail extraordinaire qu'elle avait accompli pour l'association des ambulanciers de Saint-John.

Puis il repartit de plus belle, avec d'autres mots, mais exprimant les mêmes sentiments. Personne plus qu'elle n'avait eu le sens du dévouement et lui-même reconnaissait combien

tout cela était différent du monde artificiel des studios. Marina Gregg, M. Rudd, n'importe qui dans la maison, allait tout faire, il en était certain, pour se rendre utile.

Preston marqua une légère pause, hochant tristement la tête. Craddock en profita aussitôt.

— Merci beaucoup, dit-il d'un ton définitif qui marquait la fin du discours. Permettez-moi de vous poser quelques questions.

— Bien sûr. Je vous en prie.

— Est-ce ici qu'elle est morte ?

— Oui. Je puis même vous montrer la chaise...

Ils étaient sur le palier. Preston fit quelques pas dans le couloir et désigna le siège, une sorte de fauteuil de forme curieuse.

— Elle était assise ici, dit-il. Elle a déclaré qu'elle ne se sentait pas bien, on a été lui chercher quelque chose et elle est morte brusquement.

— Je vois.

— Je ne sais pas si elle avait vu un médecin, et si elle était au courant du mauvais fonctionnement de son cœur.

— Son cœur était parfaitement normal. Sa mort est due à l'absorption d'environ six fois la dose maximum d'un produit vendu sous le nom de Calmo.

— Du Calmo ? Je sais ce que c'est pour en avoir pris quelquefois moi-même.

— Et cela... vous a fait de l'effet ?

— Oh ! C'est merveilleux ! Cela vous remonte et vous calme tout à la fois, si vous voyez ce que je veux dire. Bien sûr, il faut être prudent, ne pas dépasser la dose prescrite.

— Vous avez ici des réserves de ce produit ?

Craddock était certain de la réponse de Preston qui vint aussitôt, franche et naturelle.

— Oui. Ce n'est pas ce qui manque. Il y en a une bouteille dans la plupart des placards des salles de bains.

— Ce qui ne simplifie pas notre travail.

— Bien sûr, elle a pu se servir elle-même et si, comme je vous le disais, elle était allergique au produit...

Craddock fit la moue. Preston soupira et ajouta :

— Vous êtes sûr de la dose qu'elle a absorbé ?

— Oui. Une dose mortelle. D'ailleurs, Mme Badcock ne prenait jamais aucun médicament, en dehors du bicarbonate ou de l'aspirine.

Preston secoua la tête.

— C'est un problème, un problème difficile.

— Où a eu lieu la réception de M. Rudd et de Miss Gregg ?

— Ici ! (Preston se dirigea vers le haut de l'escalier et Craddock le suivit, regardant le mur, en face de lui. Un tableau y était accroché, représentant une Madone portant un enfant. Une excellente copie, pensa Craddock, ou alors une œuvre connue. La Madone, vêtue de bleu, tenait l'enfant Jésus dans ses bras et tous deux riaient. Un petit groupe sur le côté de la toile regardait l'enfant avec adoration. De chaque côté du tableau, deux fenêtres étroites s'ouvraient dans le mur. L'ensemble était charmant et n'offrait rien qui pût donner à une femme l'expression de Lady of Shalott)

— Les invités, naturellement, montaient l'escalier ?

— Oui. Ils arrivaient par petits groupes. Pas trop à la fois. Ella Zielinsky, la secrétaire de M. Rudd, et moi-même, nous les guidions. Nous nous efforçions de rendre la réunion très simple et agréable.

— Où étiez-vous, au moment de l'arrivée des Badcock ?

— Je suis désolé, inspecteur, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. J'avais une liste de noms et j'étais obligé de sortir à la recherche des gens. Je les faisais entrer, veillais à ce qu'ils aient à boire et repartais en chercher d'autres. Je n'avais encore jamais vu Mme Badcock et elle n'était pas sur ma liste.

— Que savez-vous au sujet de Mme Bantry ?

— L'ancienne propriétaire de la maison, n'est-ce pas ? Il me semble qu'elle est arrivée à peu près en même temps que les Badcock. (Preston réfléchissait.) Le maire est venu peu après. Il portait une grande chaîne et sa femme est blonde, je m'en souviens très bien. Ce n'est pas moi qui leur ai apporté à boire. J'ai dû redescendre chercher d'autres invités.

— Qui s'est occupé d'eux ?

— Je ne sais pas. Nous étions trois ou quatre à faire le service. Tout ce que je puis vous dire est que j'ai croisé le maire dans l'escalier.

— Qui d'autre était dans l'escalier ? Vous en souvenez-vous ?

— Jim Galbraith — un journaliste — et trois ou quatre personnes que je ne connais pas. Deux photographes dont l'un est du pays, sans doute, et l'autre, une fille de Londres, une spécialiste des photos à sensation. Elle avait placé son appareil dans le coin de manière à voir Miss Gregg accueillir ses invités. Et maintenant, cela me revient, c'est à ce moment qu'est arrivé Ardwyck Fenn.

— Qui est-ce ?

Preston parut choqué.

— Il est très connu, inspecteur. Il passe à la télévision, au cinéma. Nous ne savions même pas qu'il était dans la région.

— C'est sans doute un vieil ami de Miss Gregg et de M. Rudd ?

— Il était très ami avec Marina, il y a assez longtemps de cela, du temps de son second mari. J'ignore comment il a connu M. Rudd. Mais tout le monde a été ravi de le voir.

Craddock aborda d'autres sujets, se renseigna minutieusement sur les rafraîchissements, leurs composants, la manière dont ils étaient servis et par qui. Les réponses qu'il obtint le confirmèrent dans la conviction que, si n'importe qui parmi les trente personnes présentes avait pu empoisonner facilement Heather Badcock, n'importe qui aurait dû s'en rendre compte aussi aisément ! C'était, pensa Craddock, prendre de bien gros risques.

— Je vous remercie beaucoup, dit-il enfin. Mais j'aimerais, si possible, parler à miss Marina Gregg.

Preston secoua la tête.

— Je suis désolé, inspecteur, mais c'est impossible.

Craddock fronça les sourcils.

— En êtes-vous certain ?

— Absolument. Elle est bouleversée. Son médecin est auprès d'elle. Il a d'ailleurs rédigé un certificat. Je vais vous le montrer, je l'ai sur moi.

Craddock le prit et le lut.

— Je vois, dit-il. Le médecin de Marina Gregg est-il auprès d'elle en permanence ?

— Pour les acteurs, la vie est très éprouvante, très dure, et il vaut mieux, dans les grandes occasions, qu'un médecin connaissant bien leur tempérament les assiste. Maurice Gilchrist est extrêmement connu. Il soigne Miss Gregg depuis des années. Elle a été assez souvent malade ces derniers temps, comme vous avez dû l'apprendre. Elle a même été hospitalisée et n'a recouvré la santé qu'il y a un an.

— Je vois...

Preston semblait soulagé, soudain.

— Voulez-vous voir M. Rudd ? demanda-t-il. Il va revenir des studios dans une dizaine de minutes.

— Avec plaisir et, en même temps, j'aimerais parler au docteur Gilchrist.

— Il est ici. Je vais le chercher.

Le jeune homme s'en alla et Dermot Craddock resta dans le haut de l'escalier, songeur. Le regard de terreur dont lui avait parlé Mme Bantry pouvait fort bien être le produit de son imagination mais, sans aller jusqu'à le comparer à celui de Lady of Shalott, il pouvait signifier que Marina Gregg avait vu quelque chose de gênant. Quelqu'un, par exemple, en train de gravir l'escalier et dont la venue aurait été inattendue et désagréable.

Un bruit de pas fit se retourner l'inspecteur.

Hailey Preston revenait avec le docteur Gilchrist. Ce dernier n'était pas du tout tel que se l'était imaginé Craddock. Rien de suave, ni d'affecté dans ses gestes – il était brusque et direct. Il portait un costume de tweed un peu voyant pour le goût anglais. Ses cheveux étaient bruns, ses yeux sombres, intelligents et observateurs.

— Docteur Gilchrist ? Je suis l'inspecteur-chef Dermot Craddock. Pourrais-je vous dire un mot, en particulier ?

Le médecin acquiesça et précéda l'inspecteur dans le couloir, presque jusqu'au bout de celui-ci, poussa une porte et s'effaça pour laisser passer Craddock.

— Personne ne nous dérangera ici, dit-il.

Visiblement, la pièce servait de chambre à coucher au médecin. Elle était très confortable. Le médecin offrit une chaise et s'assit.

— Je comprends, dit l'inspecteur, que l'état de Miss Gregg ne me permette pas de l'interroger. De quoi souffre-t-elle exactement ?

— Les nerfs. Si vous l'interrogiez en ce moment, je ne lui donnerais pas dix minutes pour piquer une crise. Cela, je ne puis l'autoriser. Si vous désirez m'envoyer un médecin de la police, je lui expliquerai le cas. Elle n'a pas assisté à l'enquête pour les mêmes raisons.

— Et combien de temps peut durer cette crise ?

Le docteur Gilchrist regarda Craddock et lui sourit aimablement.

— Si vous voulez mon opinion — ce n'est pas le médecin qui vous parle, mais l'homme — je lui donne quarante-huit heures pour qu'elle soit non seulement disposée, mais désireuse de vous voir. Elle ira même au-devant de vos questions ! Elles sont ainsi faites ! Je voudrais vous faire comprendre, inspecteur, la manière dont ces gens se comportent. La vie d'acteur exige une tension nerveuse continue, tension qui augmente avec la célébrité. Toute la journée, on vit sous les yeux du public. C'est un travail dur et monotone. Vous arrivez le matin, vous vous asseyez et attendez. Vous jouez votre rôle et le répétez dix, quinze fois. C'est épuisant. Bien sûr, vous vivez dans le luxe, vous prenez des calmants, des bains parfumés, vous avez des crèmes et des fards et, aussi, l'attention de votre médecin ; vous avez des réceptions mais, toujours, le public vous observe. Pas de repos vrai, pas le droit de vous amuser tranquillement, pas de détente.

— C'est une chose que je puis fort bien comprendre.

— Et, reprit Gilchrist, si vous adoptez cette carrière et que vous y réussissiez tant soit peu, c'est que vous appartenez à un certain type d'individus. Je l'ai souvent remarqué au cours de ma vie. Ces gens sont toujours la proie de l'appréhension, ils ont peur de ne pas se montrer à la hauteur de ce qu'on leur demande. On dit que les acteurs des deux sexes sont prétentieux. C'est faux. Leur personnalité les obsède peut-être

mais ce n'est pas de la suffisance car ils ont toujours besoin de réconfort, d'aide morale. Demandez à Jason Rudd, il vous dira la même chose. Il faut sans cesse leur donner confiance en eux, empêcher le doute de s'emparer de leur esprit. D'un point de vue purement humain, ils vivent sur leurs nerfs. Ils sont tout en nerfs. Et, plus ils sont nerveux, meilleurs sont leurs résultats professionnels.

— C'est très intéressant, coupa Craddock, mais je ne vois pas où vous voulez en venir ?

— J'essaye simplement de vous faire comprendre Marina Gregg. Vous avez certainement dû la voir à l'écran.

— Oui. Une excellente actrice. Elle a tout, la beauté, la personnalité, le talent.

— Et, pour rendre toutes ces qualités, il lui faut travailler avec acharnement. Cela la détraque nerveusement et physiquement ; elle n'est pas très forte. Elle a beaucoup souffert dans sa vie. Souvent par sa faute, mais pas toujours. Aucun de ses mariages n'a été heureux, à part le dernier. Son mari l'aime tendrement, et l'aimait déjà depuis des années. Elle s'est réfugiée dans cet amour et semble heureuse. Du moins, pour l'instant. Je ne sais pas combien de temps cela durera. L'inconvénient, avec elle, c'est que, ou bien elle est convaincue d'être à un tournant de sa vie, où tout ressemble, à un conte de fée, où tout est merveilleux, où rien de mal ne pourra plus lui arriver ; ou bien il lui semble que tout est perdu, que sa vie est ruinée, qu'elle n'a jamais connu l'amour et ne le connaîtra jamais. Si seulement elle pouvait s'arrêter à mi-chemin, ajouta Gilchrist durement, entre les deux tendances, ce serait merveilleux pour elle. Et le monde perdrait une grande actrice.

Un silence tomba. Craddock se demandait pourquoi Gilchrist lui avait offert une analyse aussi complète du caractère de Marina Gregg. Gilchrist le regardait, attendant une question. Dermot commença à parler, lentement.

— Cette tragédie, sous son toit, l'a sans doute profondément bouleversée ?

— Oui.

— De façon excessive ?

— Cela dépend.

— Dépend de quoi ?
— De la raison qu'elle avait d'être bouleversée.
— Je suppose, dit Dermot, prudent, qu'elle a éprouvé un rude choc de cette mort soudaine survenue au beau milieu de la réception.

Le visage de Gilchrist restait impassible.

— ... Peut-être, continua Dermot, s'agit-il de quelque chose de plus grave ?

— On ne peut pas prévoir la réaction des gens, inspecteur. Il est déjà tellement difficile de les connaître. Ils nous surprendront toujours. Marina est une créature au cœur assez tendre. Elle a pu éprouver de la pitié pour cette femme. Ou peut-être par ennui et a-t-elle choisi, inconsciemment, de dramatiser la situation, de se jouer la comédie...

Dermot décida d'empoigner le taureau par les cornes.

— J'aimerais, dit-il, savoir ce que vous en pensez réellement, docteur ?

— Je ne sais pas. C'est difficile. Il existe un code des relations entre médecin et patient, comprenez-vous ?

— Vous a-t-elle dit quelque chose ?

— Je ne crois pas que je puisse me permettre d'aller aussi loin.

— Marina Gregg connaissait-elle Heather Badcock ? L'avait-elle déjà rencontrée ?

— Non. Je ne le pense pas. À mon avis, cela n'a rien à voir avec Heather Badcock.

— Et cette drogue... ce Calmo ? Marina s'en sert-elle ?

— Pratiquement tout le temps. Tout le monde en fait autant, ici, ajouta Gilchrist. Ella Zielinsky, Hailey Preston, tout le monde en prend. C'est une mode. Je n'en prescris pas plus qu'il n'en faut mais, lorsqu'on s'en sert raisonnablement, ce n'est pas dangereux. Cela aide ceux qui ne peuvent pas s'aider eux-mêmes.

— J'aimerais savoir, dit Craddock, ce que vous essayez de m'expliquer.

— À vrai dire, en ce moment, je cherche où est mon devoir. Il est double. Il y a celui du médecin vis-à-vis de son patient, qui doit tenir pour confidentiel ce que celui-ci lui dit, mais il existe

aussi un autre point de vue. On peut imaginer que le patient court un danger et mon rôle est alors de l'en préserver.

Gilchrist s'arrêta. Craddock attendit la suite.

— Oui, reprit le médecin. Je vais vous demander, tout d'abord, inspecteur, de tenir secret ce que je vais vous dire. Non pas pour vos collègues, bien sûr, mais aux yeux du monde et tout particulièrement à ceux des habitants de cette maison. Le pouvez-vous ?

— Je ne puis rien promettre. On ne sait jamais ce qu'il peut arriver. Cependant, d'une manière générale, j'accepte. C'est-à-dire que je garderai de préférence pour moi et mes collègues toute information que vous pourrez me fournir.

— Alors, écoutez ! Cela ne signifie peut-être rien. Les femmes, lorsqu'elles sont dans l'état d'énervement de Marina Gregg, disent n'importe quoi. Je vais quand même vous rapporter ses propres paroles. Elle a eu une crise après l'accident et elle m'a fait demander. Je lui ai donné un sédatif et suis resté derrière elle, lui tenant la main et lui parlant pour la calmer. Et, sur le point de sombrer dans l'inconscience, elle m'a déclaré : « Docteur, cela m'était destiné. »

— Elle vous a dit cela ? Et ensuite, le lendemain ?

— Elle n'en a jamais reparlé. J'y ai fait allusion, une fois, mais elle m'a répondu que j'avais dû me tromper, que jamais elle n'avait dit une chose semblable.

— Mais vous êtes certain qu'elle le pensait ?

— Elle le pensait parfaitement, ce qui ne veut pas dire que ce soit vrai. J'ignore si l'on visait Heather Badcock ou elle. Vous le saurez mieux que moi, sans doute. Tout ce que je puis vous dire c'est que Marina Gregg croyait fermement que le poison lui était destiné.

Craddock resta silencieux quelques instants.

— Merci, docteur. J'ai apprécié ce que vous m'avez appris et je comprends vos motifs. Si ce que Marina vous a déclaré est vrai, elle serait donc encore en danger ?

— Exactement, inspecteur.

— Avez-vous une raison de le craindre ?

— Non.

— Ni aucune idée de ce qui lui a fait dire cela ?

— Non plus.

— Merci.

Craddock se leva.

— Une chose encore, docteur. Savez-vous si elle a dit la même chose à son mari ?

Gilchrist secoua négativement la tête.

— Non, j'en suis absolument sûr. Elle ne lui a rien dit.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Dermot quelques instants, il s'inclina légèrement.

— Vous n'avez pas besoin de moi, inspecteur ? dit-il. Je vais donc retourner voir ma patiente. Vous lui parlerez dès que ce sera possible.

Il sortit et Craddock resta sur place, sifflotant doucement.

CHAPITRE X

— Jason est rentré, inspecteur. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous mener à son bureau, dit Hailey Preston.

Le bureau de Jason Rudd était confortablement meublé, sans luxe excessif. Rudd était assis à son bureau. Il se leva à l'entrée de Craddock. Si la pièce n'avait pas beaucoup de personnalité, pensa l'inspecteur, ce n'était pas le cas de son occupant. Il ne serait pas facile de lire les pensées de cet homme. Au cours de sa carrière, Craddock avait rencontré et jugé pas mal d'individus, et la plupart du temps, il avait su déchiffrer et analyser leurs réactions et leur personnalité, mais il comprit qu'avec Rudd, il ne découvrirait que ce que celui-ci voudrait bien lui laisser entrevoir. Ses yeux, profonds et intelligents, voyaient tout mais ne laissaient rien voir. Le visage, mobile, savait être repoussant ou séduisant, à volonté. Il allait falloir, pensa Craddock, écouter très attentivement et prendre des notes.

— Je suis désolé, inspecteur, de vous avoir fait attendre mais j'ai été retenu aux studios. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non merci. Pas pour l'instant.

Rudd eut un sourire ironique.

— Je vois. C'est une maison où il vaut mieux ne pas accepter à boire, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas tout à fait cela...

— Je m'en doutais. Mais, que voulez-vous savoir ?

— M. Preston a répondu à toutes les questions que je lui ai posées.

— Et cela vous a-t-il aidé ?

— Pas autant que je l'espérais. J'ai aussi vu le docteur Gilchrist, et il m'a mis au courant de l'état de votre femme.

— Marina, dit Rudd, est extrêmement sensible et nerveuse. Et un meurtre, vous l'admettrez, est une raison valable pour une crise de nerfs. De toute manière, je ne pense pas que ma femme

puisse vous apprendre plus que je ne pourrais le faire moi-même. Lorsque la chose s'est produite, j'étais à ses côtés et je suis bien meilleur observateur qu'elle.

— J'aimerais savoir tout d'abord — et on a dû déjà vous poser la question — si vous, ou votre femme, avez déjà eu des rapports avec Heather Badcock ?

Jason Rudd secoua la tête.

— Non. Je n'ai jamais rencontré cette femme. J'ai reçu d'elle deux lettres au sujet de l'association de Saint-John mais je ne l'ai vue, personnellement, pour la première fois, que cinq minutes avant sa mort.

— Elle a pourtant déclaré avoir rencontré votre femme.

— Il y a douze ou treize ans, je crois, aux Bermudes. Au cours d'une garden-party au profit des ambulanciers, fête qu'inaugurait ma femme. Dès que Mme Badcock est entrée, elle s'est lancée, dans une longue histoire, et elle a raconté à Marina comment, bien qu'elle ait été malade à ce moment-là, elle s'était levée pour assister à la fête et lui demander un autographe.

Le sourire ironique de Jason réapparut.

— Et je dois dire, inspecteur, que cela n'a rien de bien extraordinaire. Des centaines de personnes font leur possible pour obtenir un autographe de ma femme et ils considèrent ce moment, chose curieuse, comme l'événement majeur de leur vie. Mais, vous en conviendrez, ma femme ne peut pas se souvenir de l'un de ces chasseurs d'autographes, en particulier. Et franchement, Mme Badcock lui était inconnue.

— Je le comprends très bien. Mais, monsieur, un témoin m'a déclaré avoir remarqué que votre femme, alors qu'elle parlait à Heather Badcock, semblait légèrement distraite.

— C'est fort possible. Marina n'est pas très résistante. Et, bien qu'elle soit habituée aux réceptions et qu'elle sache remplir, presque mécaniquement, ses devoirs mondains, il lui arrive, après une journée chargée, de se laisser un peu aller. Peut-être cela a-t-il été le cas. Pour ma part, je dois avouer n'avoir rien remarqué. Effectivement, il me semble me souvenir qu'elle n'a pas répondu très rapidement à Mme Badcock. Je crois même que je l'en ai avertie, discrètement.

— Son attention a peut-être été attirée ailleurs ?

— C'est possible, mais je pense qu'il s'agissait plutôt d'une légère fatigue.

Craddock resta silencieux quelques minutes. Il regardait par la fenêtre le parc et les bois entourant Gossington, observait les tableaux décorant les murs de la pièce pour se tourner enfin vers Rudd. L'expression de celui-ci était attentive, sans plus. Il semblait courtois et parfaitement à son aise, bien que, Craddock en était persuadé, cela ne devait pas être le cas. C'était un homme exceptionnel et il ne dirait que des phrases soigneusement préparées. À moins de mettre cartes sur table.

— N'avez-vous pas pensé que la mort de Heather Badcock pouvait être une erreur ? Que la personne visée, en fait, était votre femme ?

Il y eut un silence. L'expression de Rudd resta la même et, après un profond soupir, il finit par parler, très calme.

— Oui, vous avez parfaitement raison, inspecteur. J'en suis persuadé depuis le début.

— Mais vous n'en avez rien dit, ni à l'inspecteur Cornish ni à l'enquête. Pourquoi ?

— Je pourrais vous répondre que, de ma part il s'agissait d'une supposition ne reposant sur aucune preuve. Les faits qui m'ont amené à cette conclusion étaient accessibles, également, à la justice, et celle-ci est mieux qualifiée que moi pour juger. Personnellement, je ne sais rien de Mme Badcock. Elle avait peut-être des ennemis et on a pu profiter de cette occasion pour l'empoisonner, bien que le moment semble curieusement choisi. Mais c'est peut-être, en fait, parce que, au cours d'une réunion publique, le nombre considérable de personnes présentes rend l'enquête plus difficile. Tout ceci est vrai mais je vais être franc avec vous, inspecteur. Ce n'est pas pour cela que j'ai gardé le silence. Je n'ai pas voulu que ma femme sache qu'elle avait failli se faire empoisonner, qu'elle avait frôlé la mort. C'eût été un choc trop brutal...

— Je vous remercie de votre franchise, bien que je ne comprenne pas très bien les raisons de votre silence.

— Non ? C'est difficile à expliquer. Il faudrait que vous connaissiez Marina. Elle a besoin de bonheur et de sécurité. Si elle est parvenue au succès, matériel et artistique, elle n'a jamais

été heureuse sur le plan personnel. Elle a cru, plusieurs fois, trouver le bonheur, mais c'était pour le reperdre aussitôt et voir anéantis tous ses espoirs.

« ... Elle est incapable d'avoir, de la vie, une idée raisonnable et prudente. Au cours de ses précédents mariages, comme une enfant, elle a cru pouvoir vivre heureuse jusqu'à la fin.

Rudd sourit et son visage laid s'imprégnna soudain d'une étrange tendresse.

— ... Mais le mariage n'a rien à voir avec le bonheur éternel. Il est déjà beau d'arriver à mener une vie calme, faite d'affection et de tendresse tranquille. Peut-être êtes-vous marié ?

— Je n'ai pas cette bonne, ou mauvaise, fortune.

— Dans notre monde – celui du cinéma – les actrices se marient souvent. Parfois de manière heureuse, parfois désastreuse, mais rarement pour longtemps. Et Marina s'est imprégnée de l'idée qu'elle n'avait pas de chance. Toute sa vie, elle a cherché avec désespoir les mêmes choses. L'amour, l'affection, la sécurité. Par-dessus tout, elle a voulu avoir des enfants, avec tellement de force que, d'après un spécialiste, cela rendait la chose impossible. Un médecin célèbre lui conseilla d'en adopter un car, disait-il, cela atténuerait son intense désir de maternité et lui permettrait, par la suite, d'en avoir un, normalement.

« ... Elle en a donc adopté trois et elle fut heureuse, pendant un certain temps, mais ce n'était pas encore cela et vous pouvez vous imaginez sa joie immense lorsqu'elle apprit qu'elle en attendait un, bien à elle. Mais, vous le savez peut-être, le résultat fut tragique. L'enfant, un garçon, était anormal ; un idiot. Marina eut une dépression nerveuse et resta malade des années, enfermée dans un hôpital. Elle a recouvré sa santé mais très lentement. Nous nous sommes mariés peu après et elle reprend goût à la vie. Elle croit même pouvoir être heureuse. Il a été difficile d'abord, de décrocher un contrat pour un film. Tout le monde pensait qu'elle ne tiendrait pas le coup, physiquement. Il a fallu que je livre bataille – mais je suis parvenu à un résultat. Nous commençons à tourner. En même temps, nous avons acheté cette maison et nous l'avons fait transformer. Dernièrement, Marina me disait combien elle était heureuse et

combien elle se sentait prête à mener une vie normale, chez elle. Bien sûr, comme d'habitude, elle s'est montrée un peu trop optimiste, mais sa joie était réelle. Pour la première fois, je la croyais calme et tranquille. Tout allait bien jusqu'à... (Rudd s'arrêta et reprit, la voix amère) jusqu'à ce que cette femme vienne se faire tuer ici ! Le choc était déjà suffisant pour que je ne prenne pas le risque que Marina apprenne, qu'en fait, on en voulait à sa vie. Ce second choc eût peut-être été fatal.

Il regarda Dermot en face.

— Comprenez-vous, maintenant ?

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais n'oubliez-vous pas un aspect de la question ? Vous êtes convaincu que l'on a tenté d'empoisonner votre femme. Ne pensez-vous pas que le danger subsiste ? Si une première tentative a échoué, ne sera-t-elle pas répétée ?

— J'ai envisagé le cas. Me voici prévenu et je vais prendre toutes les précautions nécessaires à la sécurité de ma femme. L'important, je pense, est qu'elle-même ne soupçonne pas le danger qui la menace.

— Et vous pensez, dit Dermot avec précaution, qu'elle n'en sait rien ?

— J'en suis certain. C'est une idée qui ne lui viendra jamais.

— Vous l'avez bien eue, cependant.

— Cela n'a rien à voir. C'était la seule solution logique, or, ma femme n'est pas logique et elle est incapable de penser qu'on ait voulu se débarrasser d'elle.

— Peut-être avez-vous raison, dit lentement Dermot, mais il nous reste plusieurs points à éclaircir. D'abord, qui soupçonnez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Pardonnez-moi, Monsieur Rudd. Vous ne savez pas ou vous ne voulez pas répondre ?

— Je ne sais pas. D'un côté, il me semble impossible, tout comme elle le penserait d'ailleurs, qu'on ait voulu supprimer ma femme. D'autre part, les faits le prouvent, c'est ce qui s'est produit.

— Voulez-vous m'exposer les faits tels que vous les avez constatés.

— Oui. C'est assez clair. Je me suis servi d'un pot où le cocktail était tout préparé pour verser deux daiquiris. J'en ai donné un à Marina et un à Mme Badcock. Je pense que celle-ci s'est déplacée alors pour aller parler à une amie. Lorsque sont arrivés le maire et sa femme, Marina avait son verre à la main. Elle l'a posé, encore plein, sur une table, pour les recevoir. Puis d'autres invités sont venus : un vieil ami que nous n'avions pas vu depuis des années, des habitants du pays et des gens du studio. Pendant ce temps-là, le verre était resté sur une table, derrière nous, parce que nous nous étions rapprochés de l'escalier. Deux photographes prenaient des photos de ma femme en train de parler au maire, à la requête de la presse locale. J'ai été chercher alors des rafraîchissements pour les nouveaux venus et c'est à ce moment que le verre de ma femme a dû être empoisonné. Ne me demandez pas comment cela a été fait. Cela a sûrement été difficile. D'autre part, si quelqu'un a eu le cran d'agir devant tout le monde, il est étonnant de constater que personne ne l'ait remarqué. Vous me demandez si j'ai des soupçons. Tout ce que je peux vous dire est que, parmi les trente personnes présentes, l'une d'entre elles a nécessairement empoisonné le verre de ma femme. Mais les gens se déplaçaient par petits groupes, discutant ou commentant les changements apportés à la maison. J'ai réfléchi longtemps, en vain. Je n'ai rien trouvé qui puisse diriger mes soupçons.

Rudd s'arrêta de parler et fit entendre un soupir d'énerverment.

— Je comprends, dit Dermot. Continuez, s'il vous plaît.

— On a déjà dû vous raconter la suite.

— Oui, mais j'aimerais l'entendre de votre bouche.

— Je suis revenu vers l'escalier. Ma femme venait juste de reprendre son cocktail et c'est à ce moment que quelqu'un a bousculé Mme Badcock dont le verre tomba à terre. Marina a rempli son rôle d'hôtesse. Sa robe était tachée mais elle a affirmé que cela n'avait aucune importance et a même essuyé celle de Mme Badcock avec son mouchoir. Puis elle lui a offert son verre auquel elle n'avait pas touché. Je me souviens même l'avoir entendue dire qu'elle-même avait déjà trop bu. Voilà. Mais je puis affirmer que le poison n'a pas été versé après parce

que Mme Badcock a aussitôt bu son cocktail. Cinq minutes plus tard, elle était morte. Je me demande ce qu'a bien pu penser le meurtrier en voyant comment les choses avaient tourné.

— Vous avez pensé tout cela, sur le moment ?

— Bien sûr que non. J'ai d'abord cru, naturellement que cette femme avait eu une attaque. L'idée d'empoisonnement vous serait-elle venue, à vous ?

— Je ne le pense pas. Votre récit est clair et vous semblez sûr des faits. Vous ne suspectez personne, dites-vous – et cela, je ne l'accepte pas.

— C'est pourtant la vérité.

— Laissez-moi alors vous montrer l'affaire sous un angle différent. Qui peut en vouloir à votre femme ? Quels ennemis a-t-elle ?

Jason Rudd fit un geste expressif de la main.

— Ennemis ? Qu'est-ce qu'un ennemi, au juste ? Dans notre monde, l'envie et la jalousie se rencontrent à chaque pas. Il y a toujours des gens qui diront du mal de vous mais ils n'iront pas pour cela jusqu'au meurtre.

— Sans doute, mais votre femme n'a-t-elle jamais eu, dans le passé, d'histoires d'amour ?

— Cela s'est certainement produit. Marina a pu maltraiter un homme, dans sa vie. Mais je suis certain que l'explication n'est pas là.

— Et les femmes ? Ne peut-il pas y en avoir une qui ait gardé une haine tenace au cœur ? La jalousie peut-être...

— Avec les femmes, on ne sait jamais. Mais j'ai beau chercher, je n'en vois pas.

— Qui aurait avantage, financièrement, à la mort de votre femme ?

— Différentes personnes mais dans des proportions modestes. Moi, tout d'abord, en tant que mari et, sous un angle différent, l'actrice qui la double dans le film que nous tournons.

— Alors, dit Dermot, n'entrons pas dans ces détails, pour l'instant.

— J'ai votre assurance que Marina n'apprendra pas le danger qu'elle court ?

— Vous prenez là un risque considérable. Cependant, la chose n'a pas tellement d'importance tant que votre femme est sous surveillance médicale. J'aimerais, en outre, que vous m'établissiez, avec le plus grand soin, par écrit, la liste de toutes les personnes présentes, aussi bien en haut que celles montant l'escalier au moment du drame.

— Je ferai de mon mieux mais vous auriez intérêt à consulter ma secrétaire, Ella Zielinsky. Sa mémoire est meilleure que la mienne et elle possède la liste des invités. Peut-être aimeriez-vous la voir tout de suite ?

— Avec le plus grand plaisir.

CHAPITRE XI

1

Ella Zielinsky, trop naturelle pour être vraie, pensa Dermot, le regardait calmement au travers de ses énormes lunettes à monture de corne. D'un geste calme et professionnel, elle retira la feuille de la machine à écrire et la lui tendit.

— Je suis sûre de n'avoir oublié aucun nom, dit-elle. Mais il est possible qu'une ou deux personnes – des gens du pays – qui figurent sur cette liste, ne soient pas venues, soit qu'elles aient quitté la fête de bonne heure, soit qu'on ne les ait pas trouvées dans le parc. Mais, en tout cas, tout y est.

— Merci. En quoi consiste exactement votre travail ? Êtes-vous, si j'ose m'exprimer ainsi, l'officier de liaison entre les studios et Gossington Hall !

— Non. Je n'ai aucun rapport avec les studios, bien que je reçoive les communications télégraphiques ou téléphoniques qui en proviennent. Je m'occupe de la vie sociale privée de Miss Gregg, de ses rendez-vous et aussi, dans une certaine mesure, de la bonne marche de la maison.

— Ce travail vous plaît-il ?

— Il est très bien payé et assez intéressant. Mais ce meurtre me surprend.

— Vous n'y croyez pas beaucoup ?

— Tellement peu que j'allais vous demander si vous êtes certain que ce soit un meurtre ?

— Six fois la dose normale de di-ethymexine machin... peut difficilement signifier autre chose.

— Il peut s'agir d'un accident.

— Comment l'expliqueriez-vous ?

— Assez facilement. La maison est pleine de médicaments de toutes sortes. Je ne dis pas de drogues mais de médicaments vendus en pharmacie, dont la dose mortelle est assez proche de la dose normale. Et ces gens de cinéma ou de théâtre présentent souvent de curieuses failles dans leur intelligence : plus ils ont de génie moins ils ont de bon sens.

— Peut-être.

— Ils transportent toujours sur eux des fioles, des cachets, des poudres, des pilules. Ne pensez-vous pas qu'en prenant un tranquillisant par-ci, et un remontant par-là, ils peuvent arriver à tout mélanger ?

— Je ne vois pas le rapport, dans le cas présent.

— Bon. Alors, imaginez que l'un des invités ait eu besoin de prendre un sédatif et que, soit en parlant soit parce qu'il, ou elle, ne se souvenait pas de la dose exacte, il en ait versé trop dans son verre et se soit éloigné quelques instants. Cette femme, dont le nom m'échappe, a fort bien pu prendre le verre, croyant que c'était le sien, et le boire. Cela semble vraisemblable, possible...

— Vous ne pensez pas, alors, qu'Heather Badcock a été délibérément empoisonnée ? D'après vous, elle s'est tout simplement trompée de verre ?

— Cela me semble plus que probable.

— Dans ce cas, dit Dermot avec précaution, cela aurait été le verre de Marina Gregg. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte ? Car Marina lui a offert son cocktail.

— Ou du moins ce qu'elle pensait être son cocktail, corrigea Ella Zielinsky. Vous n'avez pas encore vu Marina. Elle est très distraite. Elle a pu prendre n'importe quel verre, croyant que c'était le sien. Je le lui ai déjà vu faire plusieurs fois.

— Use-t-elle de Calmo ?

— Oui. Comme nous tous, ici.

— Vous aussi, Miss Zielinsky ?

— Cela m'est arrivé. On se laisse entraîner à faire comme les autres, comprenez-vous.

— J'ai hâte de pouvoir parler à Miss Gregg. Son état nerveux déficient durera sans doute longtemps ?

— Elle a un tempérament à tout dramatiser et ce crime la bouleverse.

— Ce qui n'est pas votre cas, mademoiselle ?

— Lorsque tout le monde, autour de soi, est dans un continual état d'agitation, on a tendance à prendre le contre-pied. C'est une défense.

— Est-il difficile de travailler pour Miss Gregg ?

La question de Dermot Craddock était un test. Si Ella Zielinsky lui demandait quel rapport cela présentait avec le meurtre, il serait forcé de reconnaître qu'il n'y en avait aucun. Mais peut-être éprouverait-elle une certaine satisfaction à parler de Marina, à lui dire ce qu'elle en pensait.

— C'est une grande artiste. Elle a un magnétisme qui s'exprime de manière extraordinaire sur l'écran. À cet égard, c'est presque un privilège de travailler pour elle. Mais, en tant qu'individu, elle est infernale !

— Ah !

— Elle n'a aucun sens de la mesure. Ou elle est aux anges ou elle est triste à en mourir. Elle exagère toujours tout et il y a de nombreux sujets qu'il ne faut pas évoquer en sa présence, si l'on ne veut pas la bouleverser.

— Lesquels ?

— Crise de nerfs, sanatorium... Cela se comprend, me direz-vous. Il ne faut jamais non plus parler d'enfants. D'en voir un, ou de savoir que des gens sont heureux à cause d'eux, la détraque complètement. Elle devient malheureuse dès qu'elle apprend que quelqu'un va avoir un bébé. Elle n'a jamais pu en avoir un second elle-même et le premier est anormal. Peut-être le saviez-vous déjà ?

— Je l'ai entendu dire. C'est bien triste. Mais, dans quelques années, elle finira par oublier.

— Jamais. C'est une obsession qu'elle entretient.

— Qu'en pense M. Rudd ?

— Ce n'est pas son fils. Le père est le dernier mari de Marina. Isidore Wright.

— Son dernier mari. Et où est-il, maintenant ?

— Il s'est remarié et habite la Floride.

— D'après vous, Marina Gregg s'est-elle fait beaucoup d'ennemis dans sa vie ?

— Beaucoup, non. Pas plus que les autres.

— Savez-vous si elle a peur de quelqu'un ?

— Marina ? Peur de quelqu'un ? Je ne le pense pas. Pourquoi aurait-elle peur ?

— Je ne sais pas, dit Dermot en ramassant la liste de noms sur la table. Merci beaucoup, mademoiselle. Si j'ai besoin d'autres renseignements, pourrais-je revenir ?

— Mais bien sûr. Je suis, nous sommes tous prêts à vous aider de notre mieux.

2

— Alors, Tom, quoi de neuf ? demanda Craddock au sergent Tiddler. Qu'avez-vous appris de beau ?

Les deux hommes étaient assis à l'auberge du *Blue Boar* et Tiddler revenait des studios où il avait passé la journée.

— Pas grand-chose, dit Tiddler. Peu de bavardages, pas de bruits prometteurs. Seulement une ou deux suppositions de suicide.

— De suicide, pourquoi ?

— Il y en a qui pensent qu'elle s'est querellée avec son mari et qu'elle a cherché à lui faire peur. Mais cela ne veut pas dire qu'elle aurait été jusqu'au bout.

— Je ne vois pas où cela nous mènera.

— Moi non plus. En réalité, personne ne sait rien. La seule chose qui les intéresse, c'est leur travail. L'atmosphère est « technique » là-dedans ; les prises de vue ou le tournage, je ne sais pas comment cela s'appelle, doivent continuer. On se demande quand Marina va revenir tourner. Elle a déjà esquinté un film, une ou deux fois, en piquant une crise de nerfs.

— Est-elle aimée, là-bas ?

— On la prend pour une sacrée empoisonneuse mais, malgré tout, quand elle veut s'en donner la peine, elle les fascine. Son mari est fou d'elle, en plus.

— Et de lui, qu'en pensent-ils ?

— Ils le considèrent comme le meilleur directeur, ou producteur, je ne sais pas, qui ait jamais existé.

— Vous n'avez pas entendu dire qu'il ait eu des aventures avec une actrice ou une autre femme ?

— Non. Pas la moindre allusion de ce genre. Pourquoi ? Vous croyez que ce serait possible ?

— Je me le demande. Marina Gregg est convaincue que c'est elle qu'on a voulu empoisonner.

— Et c'est vrai ?

— Très certainement. Mais ce n'est pas le plus intéressant. Elle ne l'a dit qu'à son médecin et pas à son mari et c'est cela qui est curieux. Elle a pu penser que son mari était coupable. D'ailleurs, le médecin avait l'air bizarre en m'en parlant. J'ai pu l'imaginer, mais cela m'étonnerait.

— Je n'ai rien entendu de ce genre, aux studios.

— Elle-même n'a pas eu d'histoire avec un autre homme ?

— Non. Elle semble attachée à Rudd.

— Pas de petites allusions intéressantes sur son passé ?

Tiddler fit la grimace.

— Rien que vous ne puissiez lire dans une revue de cinéma, chaque jour.

— Il faudrait que j'en consulte quelques-unes, pour me mettre dans le bain. Je me demande, ajouta Dermot, songeur, si Miss Marple en a, chez elle.

— La vieille dame qui habite la maison à côté de l'église ?

— Oui.

— À ce qu'on dit, elle est drôlement forte ! Il paraît qu'elle est au courant de tout ce qui se passe dans le pays. Elle n'est peut-être pas très calée en cinéma mais elle pourra certainement vous renseigner sur les Badcock.

— Les choses ne sont plus aussi simples qu'auparavant. Il y a de nouvelles maisons, les lotissements du Quartier Neuf, maintenant. C'est de là que viennent les Badcock et ils y habitent depuis peu.

— Je n'ai pas appris grand-chose sur les gens du pays, bien sûr, dit Tiddler. Je me suis surtout occupé de la vie privée des actrices, vous me comprenez ?

— Vous n'avez presque rien rapporté, dit Dermot, bougon.
Rien au sujet de Marina.

— Elle s'est mariée plusieurs fois. La première avec un type très ordinaire, un agent immobilier. Elle ne l'a pas trouvé assez reluisant et s'en est débarrassée pour épouser un comte ou un prince étranger. Cela n'a pas duré longtemps mais il n'y a pas eu de dégâts non plus. Elle l'a lâché pour passer au troisième. Un acteur, Robert Truscott. La grande passion, paraît-il. Elle ne voulait pas le perdre, celui-là. Mais il a fallu qu'elle s'y résigne, à la fin. Une grosse pension alimentaire. Ensuite, un ou deux ans plus tard, deuxième grand amour. Isidore je ne sais quoi, un auteur de pièces de théâtre.

— Une vie mouvementée ! dit Dermot. La journée est terminée, maintenant. Demain un travail difficile nous attend.

— Lequel ?

— Il va falloir vérifier une liste que j'ai ici. Sur une trentaine de noms, on va procéder à une première élimination et, ensuite, nous chercherons parmi ceux qui resteront celui qui nous intéresse. Monsieur « X ».

— Et vous n'avez aucune idée sur cet « X » ?

— Pas la moindre. Si ce n'est pas Jason Rudd, ajouta Dermot avec un sourire ironique. Je vais aller voir Miss Marple. Elle me donnera des renseignements sur les gens du pays.

CHAPITRE XII

Miss Marple menait son enquête à sa façon, très personnelle.

— Je vous remercie beaucoup, Madame Jameson. C'est très aimable de votre part.

— C'est tout naturel. Vous voulez sans doute les plus récents numéros ?

— Non pas. Ce sont au contraire les plus vieux qui m'intéressent.

— Très bien. Alors, gardez-les autant qu'il vous plaira. Mais c'est trop lourd pour vous. Jenny, où en est votre permanente ?

— Je viens de faire un rinçage, Madame Jameson, et la cliente est sous le casque.

— Dans ce cas, ma petite, vous allez accompagner Miss Marple et l'aider à porter ses revues. Mais non, Miss Marple, cela ne nous dérange pas du tout. C'est un plaisir de vous obliger.

« Comme les gens sont aimables, pensa Miss Marple, surtout lorsqu'ils vous connaissent presque depuis leur naissance. »

Le lendemain matin, Cherry se préparait à passer l'aspirateur dans le salon lorsqu'elle remarqua les lectures de Miss Marple.

— Tiens ! Qu'est-ce que c'est ?

— J'essaye, dit Miss Marple, de me tenir au courant en matière de cinéma.

Elle laissa de côté *Les nouvelles de l'écran* et prit *Parmi les stars*.

— C'est très intéressant. On y retrouve tellement de choses.

— Elles doivent mener une vie fantastique, ces artistes !

— Oui. Très spéciale, du moins.

— Plutôt soudain votre intérêt, Miss Marple.

— C'est-à-dire que j'éprouve des difficultés à tricoter. Bien sûr, ces revues ne sont pas imprimées en gros caractères mais, avec de bonnes lunettes...

Cherry la regardait, l'œil rond.

— Vous me surprendrez toujours. Vous avez constamment de nouveaux sujets d'intérêt !

— Je m'intéresse à tout. Il n'y a pas de sujets neufs. Je me préoccupe surtout de la nature humaine, comprenez-vous. Et celle-ci est la même, qu'il s'agisse d'une actrice, des habitants de Sainte-Mary Mead ou même de ceux du Quartier Neuf.

— Je ne vois pas de rapport entre une actrice et moi, dit Cherry en riant. C'est depuis que Marina Gregg et son mari sont arrivés à Gossington que vous vous lancez dans le cinéma ?

— Oui. Et, en plus, le triste accident qui a eu lieu, là-bas.

— Mme Badcock ? Pas de chance, n'est-ce pas ?

— Qu'en pensez-vous au... (Miss Marple allait dire au Quartier Neuf, mais elle termina autrement sa phrase.) Vous et vos amis ?

— C'est dégoûtant. Cela ressemble à un meurtre, n'est-ce pas, bien que la police ne soit pas assez franche pour le dire.

— Je ne vois pas ce que cela pourrait être d'autre.

— En tout cas, ce n'est pas un suicide. Pas avec Heather Badcock !

— Vous la connaissiez bien ?

— Très peu, à vrai dire. Elle cherchait toujours à vous inscrire à tel ou tel groupe, à vous faire participer à des réunions. Trop énergique. D'ailleurs, je pense que cela fatiguait son mari, de temps en temps.

— Elle n'avait pas d'ennemi déclaré ?

— Il y a des gens qu'elle barbait, parfois, mais, à part son mari, je ne vois pas qui aurait pu vouloir sa mort. Il a l'air très doux ; cependant, on ne sait jamais.

— Pauvre Mme Badcock ! dit Miss Marple.

— Et les gens disent qu'il était nerveux, le jour de la fête, avant l'accident. C'est toujours ce que l'on raconte, après. Mais, selon moi, il a l'air en bien meilleure forme, maintenant.

— Réellement ?

— Personne ne pense, en fait, qu'il soit coupable. Mais si ce n'est pas lui, qui est-ce ? Cela peut très bien être un accident, après tout. Cela arrive. On connaît bien les champignons, par exemple, on va en ramasser et, dans le tas, il y en a un mauvais.

On se tord de douleur pendant des heures et on a de la chance si le médecin arrive à temps.

— Un accident, dit Miss Marple, songeuse. Cela serait la meilleure solution. Je dois avouer que, dans le cas d'Heather Badcock, je ne crois pas au meurtre. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est impossible, car rien ne l'est. Je pense plutôt que la vérité est quelque part par-là. (Miss Marple chercha dans la pile de magazines et en prit un autre.)

— Vous avez déjà une idée ?

— Non. J'essaye seulement de me mettre dans l'ambiance, de trouver de ces petits détails qui pourraient m'aider.

Miss Marple se replongea dans sa lecture et Cherry monta passer l'aspirateur au premier étage. Le visage de Miss Marple avait retrouvé des couleurs et ses yeux brillaient d'intérêt. Elle devenait un peu sourde et n'entendit pas marcher dans l'allée du jardin. Elle ne se retourna que lorsqu'une ombre légère voila la page qu'elle lisait. Dermot Craddock la regardait en souriant.

— Plongée dans les travaux domestiques, à ce que je vois, dit-il.

— Comme je suis contente, inspecteur Craddock. Voulez-vous une tasse de café, un verre de sherry ?

— Un sherry, s'il vous plaît Ne vous dérangez pas, j'y vais. (Dermot s'en alla et revint quelques instants plus tard.) Alors, dit-il, trouvez-vous beaucoup d'idées dans tout cela ?

— Trop même. Je ne me choque pas facilement mais je dois avouer que je le suis un peu par ce que je lis.

— Par la vie privée des actrices ?

— Oh ! non ! Pas par cela. Étant donné les circonstances et l'argent mis en jeu, tout semble naturel. Ce qui me gêne, c'est la manière dont c'est écrit. Je suis vieux jeu, peut-être, mais je pense que cela ne devrait pas être permis. Vous devez trouver que je suis idiote de lire ces articles mais j'éprouve le besoin de me plonger dans l'atmosphère même des choses et ce n'est pas en restant assise chez moi, à ne rien faire, que j'y parviendrai.

— C'est mon avis, et je viens vous voir pour cela.

— Croyez-vous, mon cher garçon, que vos supérieurs approuveraient votre visite ?

— Je ne vois pas pourquoi ils ne le feraient pas. J'ai là une liste. Celle des gens présents au moment de la mort d'Heather Badcock. Nous avons déjà procédé à quelques éliminations. Le maire et sa femme, un conseiller municipal et sa femme et beaucoup de gens du pays, à l'exception, cependant, du mari. Ce sont ces individus que vous avez toujours suspectés, si j'ai bonne mémoire.

— À quel mari faites-vous allusion, mon garçon ?

— D'après vous ? demanda Dermot, la regardant attentivement.

— Jason Rudd ?

— Ah ! Vous raisonnez comme moi. Je ne pense pas que ce soit Badcock parce que, à mon avis, ce n'est pas à sa femme qu'on en voulait. La victime aurait dû être Marina Gregg.

— C'est presque sûr.

— Oui. Je vais vous donner un aperçu de ce que j'ai appris et, ensuite, nous passerons à la liste.

Craddock résuma la situation et exhiba sa liste.

— Le nom du coupable doit se trouver ici. Mon grand-père, sir Henry Clithening, m'a raconté qu'autrefois vous aviez un club, ici. *Le club du Mardi Soir*. Vous dîniez tous ensemble et un convive racontait une histoire, une histoire réelle dont lui seul connaissait la fin. Et, chaque fois, d'après mon grand-père, vous trouviez l'éénigme. C'est pourquoi je suis venu ce matin pour voir si vous n'aviez pas perdu vos dons.

— C'est une manière cavalière de présenter les choses, mais il y a une question que j'aimerais vous poser.

— Je vous en prie.

— Les enfants ?

— Les enfants ? Il n'y en a qu'un. Un anormal qui est dans une clinique, en Amérique.

— Non, pas celui-là. Je parle de ceux que Marina Gregg a adoptés. Deux garçons et une fille, je crois. J'ai lu ça dans ces revues. (Miss Marple montrait les revues empilées devant elle.) Dans l'un des cas, c'est une mère de famille nombreuse, très pauvre, qui a écrit à Marina pour lui demander si elle ne pouvait pas se charger d'un enfant. L'article est bourré de sentiments faux, sur l'absence d'égoïsme de la mère, la maison, l'éducation

et l'avenir merveilleux qui attendent l'enfant. Je n'ai rien trouvé sur les deux autres. Il me semble que l'un est un petit réfugié étranger et que l'autre est américain. Marina Gregg les a adoptés à des époques différentes. J'aimerais savoir ce qu'ils sont devenus.

Dermot Craddock regarda la vieille dame avec curiosité.

— C'est amusant que vous pensiez à cela. Je me suis moi-même vaguement posé des questions à leur sujet.

— Autant que j'en sache, ils ne vivent pas avec elle, actuellement.

— Ils doivent toucher une pension. Les lois sur l'adoption doivent le prévoir.

— Ainsi donc, une fois qu'elle a été... disons, fatiguée d'eux, elle les a abandonnés. Après les avoir élevés dans le luxe. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— C'est probable.

— Les enfants ressentent ces choses, continua Miss Marple en hochant la tête, et beaucoup plus qu'on ne le croit, généralement. On les blesse facilement, ils se sentent abandonnés, rejetés. On ne s'en rend pas compte parce qu'on leur assure certains avantages : l'éducation, une vie confortable ou un revenu important mais cela ne remplace rien. Ils peuvent très bien être ulcérés.

— Oui. Mais c'est peut-être aller chercher un peu loin. Quelle est au juste, votre idée ?

— Je n'en ai pas de précise. Je me demande où sont ces enfants, je voudrais savoir leur âge. D'après ce que j'ai lu, ce sont déjà des adolescents.

— Je peux me renseigner, dit doucement Craddock.

— Je ne veux pas vous influencer, ni imposer mon idée...

— Je puis toujours la noter. Cela ne fera pas de mal.

Dermot sortit son carnet et y inscrivit quelques mots.

— Maintenant, voulez-vous jeter un coup d'œil à ma liste ?

— Je ne crois pas pouvoir en tirer rien d'utile.

— Je vais quand même en dire deux mots. D'abord, Jason Rudd, le mari. Tout le monde dit qu'il adore sa femme ce qui, en soi, est déjà suspect.

— Pas forcément, dit Miss Marple, très digne.

— Il a tenté, au début, de cacher le fait évident que la victime désignée était sa femme. Il n'en a pas soufflé mot à la police. Il nous a jugés sans doute trop bêtes pour nous en rendre compte nous-mêmes. Nous le savions depuis le début. S'il s'est tu, c'est, prétend-il, pour ne pas effrayer sa femme.

— Elle serait du genre à s'effrayer facilement ?

— Elle est impressionnable. Une neurasthénique.

— Ce qui ne veut pas dire, objecta Miss Marple, qu'elle manque de courage.

— Au contraire. Si elle se sait visée, il est possible aussi qu'elle connaisse le responsable.

— À votre avis, elle sait de qui il s'agit mais ne veut pas le dire ?

— Peut-être. Et si c'est le cas, on se demande pourquoi. Sans doute pour ne pas que son mari en apprenne le motif.

— Encore un aspect intéressant, dit Miss Marple.

— J'ai d'autres noms à soumettre à votre appréciation, reprit Dermot. Ella Zielinsky, la secrétaire. Une jeune femme compétente et intelligente.

— Amoureuse du mari ?

— Je ne saurais pas dire, mais pourquoi le pensez-vous ?

— C'est tellement courant. Sans doute aussi est-elle peu enthousiaste au sujet de cette pauvre Marina Gregg ?

— Encore un motif plausible de meurtre !

— Beaucoup de secrétaires, d'employées, sont amoureuses du mari de leur patronne mais il est bien rare qu'elles tentent de l'empoisonner.

— Il peut y avoir des exceptions, dit Craddock. Il y avait aussi deux photographes : l'un de Londres et l'autre d'ici ; et deux journalistes. Cela n'a pas l'air intéressant mais on ne les perdra pas de vue. Était présente aussi l'ex-femme du second ou troisième mari de Marina Gregg. Elle avait été furieuse de se faire enlever son mari, mais comme cela date de douze ou treize ans, il est peu vraisemblable qu'elle soit venue spécialement pour empoisonner Marina. Puis un homme, Ardwyck Fenn, qui était un ami intime de Marina et qui ne l'avait pas revue depuis des années. Personne ne savait qu'il était dans le pays et tout le monde a été surpris de le voir paraître.

— Elle a dû être étonnée de le retrouver ?

— Oui, certainement.

— Étonnée et, peut-être, effrayée ?

— *Je suis maudite !* C'est une idée. Enfin, le dernier, Hailey Preston. Un type qui parle beaucoup mais qui n'a rien entendu, rien vu, qui ne sait rien. Beaucoup trop énervé pour l'avouer. Dans tout cela, rien qui puisse vous mettre sur la voie ?

— À vrai dire, non. Mais il y a beaucoup de possibilités intéressantes. J'aimerais cependant en savoir un peu plus au sujet des enfants.

Dermot regarda Miss Marple avec curiosité.

— Cela vous tracasse, hein ? Très bien. Je vais me renseigner.

CHAPITRE XIII

1

— Je suppose que le maire est hors de cause ? demanda l'inspecteur Cornish avec dépit.

Dermot Craddock sourit.

— Le contraire vous aurait fait plaisir ?

— Vous pouvez le dire. Ce vieil hypocrite prétentieux !

— Il n'y a pas moyen de l'avoir ?

— Non. Il est beaucoup trop malin. C'est un type qui est toujours du bon côté de la loi.

— J'avoue que ce serait tentant, Frank. Mais je crois qu'il va falloir en abandonner l'idée.

— Je sais, je sais. Qui d'autre avons-nous, alors ?

Les deux hommes étudièrent la liste. Huit noms y figuraient encore.

— Nous sommes sûrs que personne n'a été oublié ?

— Ils y sont tous, c'est certain. Le vicaire est venu après Mme Bantry, puis cela a été le tour des Badcock. À ce moment-là, il y avait huit personnes dans l'escalier. Le maire et sa femme, Joshua Grice et sa femme, de la ferme Lower, Donald McNeil, du *Herald* et Argus, de Much Benham, Ardwyck Fenn, Américain et miss Lola Brewster, actrice américaine. De plus, installée avec son appareil dans l'angle de l'escalier, une jeune photographe de Londres. Si, comme vous le pensez, l'expression terrifiée de Marina Gregg a été causée par quelqu'un montant l'escalier, il n'y a plus qu'à faire notre choix dans cette liste. Le maire est malheureusement hors de cause, les Grice aussi, ils ne sont jamais sortis de Much Benham. Il en reste donc quatre. Le journaliste local est un suspect bien improbable, quant à la

jeune photographe, elle était là depuis une demi-heure ; pourquoi Marina aurait-elle réagi si tard ? Ce qui nous laisse ?

— Ces sinistres Américains ! dit Craddock en souriant.

— Exactement !

— Ce sont nos meilleurs suspects. Ils arrivent à l'improviste tous les deux. Ardwyck Fenn, un ami très proche de Marina, qu'elle n'a pas vu depuis des années, et cette Lola Brewster, dont le mari a divorcé pour épouser Marina.

— Pour moi, dit Cornish, elle est le suspect numéro un.

— En êtes-vous bien sûr, Frank ? Cela s'est passé il y a quinze ans et, depuis, elle s'est remariée deux fois.

— Avec les femmes, on ne sait jamais, déclara sentencieusement Cornish, sans parvenir à convaincre son chef.

— Que savons-nous des extras qui faisaient le service ?

— Ils étaient fournis par un traiteur de Market Basing, mais seulement pour la fête. Dans la maison, il y avait Giuseppe, le maître d'hôtel, et deux filles de la cantine des studios. Je les connais toutes les deux. Pas très intelligentes mais inoffensives.

— Très bien. Je vais aller voir le reporter. Il a pu remarquer quelque chose d'intéressant. Ensuite, j'irai à Londres pour voir Ardwyck Fenn, Lola Brewster et la jeune photographe. Comment s'appelle-t-elle ? Margot Bence. Elle aussi a pu noter un détail utile.

Cornish acquiesça.

— Moi, j'en tiens toujours pour Lola Brewster. Vous ne paraissez pas être de mon avis.

— Je pense aux difficultés.

— Difficultés ?

— Oui. Celles qu'elle aurait rencontrées à empoisonner le verre de Marina.

— Le cas aurait été le même pour n'importe qui. Non ? C'était extrêmement risqué.

— Cela l'aurait été encore plus pour une femme comme Lola Brewster. Elle est très connue, porte un grand nom. Elle a dû provoquer l'intérêt général.

— C'est vraisemblable.

— À son arrivée, on a dû se la montrer du doigt, faire des commentaires et, ensuite, Marina ou son mari ont dû charger

les secrétaires de s'occuper d'elle. Cela n'aurait pas été commode, Frank. Aussi adroit que l'on soit, on ne peut jamais être sûr de ne pas être vu, dans un cas semblable. C'est là le point délicat, diablement sensible même.

— Je me répète mais, n'est-ce pas la même chose pour tout le monde ?

— Non. Pas du tout. Prenez le maître d'hôtel, Giuseppe, par exemple. Il s'occupe des boissons, des verres ; il manipule tout et peut facilement mettre une tablette ou deux de Calmo dans un cocktail.

— Giuseppe ? (Cornish réfléchit quelques instants.) Vous le soupçonnez ?

— Pas spécialement. Mais nous devons trouver une raison valable, un joli petit motif. Giuseppe a très bien pu empoisonner ce verre. De même que les serveurs embauchés ce jour-là mais, malheureusement, ils n'étaient pas sur place. L'un d'eux a très bien pu se faire engager dans ce but.

— D'après vous, c'est un crime prémedité ?

— Nous n'en savons absolument rien. (Craddock s'énervait.) Pas la moindre petite chose qui nous permette de démarrer. Et ce sera ainsi tant que Marina Gregg ou son mari ne nous auront pas dit ce que nous voulons savoir. Ils doivent suspecter quelqu'un, ou même avoir une certitude, mais ils ne veulent pas parler. Et nous ne savons pas pourquoi. Nous avons encore beaucoup de travail à faire.

Craddock fit une légère pause et commença à résumer.

— Mis à part le « regard terrifié » de Marina Gregg, qui a pu être une coïncidence, il y a d'autres gens qui ont pu opérer facilement. La secrétaire, Ella Zielinsky. Elle aussi s'occupait des rafraîchissements et personne ne l'observait avec un intérêt particulier. Il en est de même pour le jeune homme, cet Hailey Preston. Tous les deux auraient trouvé là une bonne occasion, d'autant meilleure que le public était nombreux.

— Qui d'autre encore ?

— Il reste toujours le mari.

— On en revient toujours aux maris, dit Cornish en souriant, nous avions d'abord cru que c'était ce pauvre diable de Badcock avant de nous apercevoir que seule Marina était visée.

Maintenant, c'est au tour de Jason Rudd. Il a pourtant l'air d'aimer sa femme ?

— On le dit. Mais sait-on jamais ?

— S'il voulait s'en débarrasser, n'aurait-il pas eu intérêt à divorcer ?

— Cela aurait été certainement plus conventionnel mais nous ignorons encore des tas de choses, dans cette affaire.

Le téléphone sonna et Cornish prit le combiné. Il écouta un instant et, posant sa main sur le micro, se tourna vers Dermot.

— Miss Marina Gregg va beaucoup mieux et accepte de vous recevoir.

— J'y cours avant qu'elle ne change d'avis, dit Dermot.

2

Ella Zielinsky reçut Dermot Craddock à Gossington Hall.

— Miss Gregg vous attend, dit-elle.

Dermot regarda la jeune fille avec intérêt. Sa personnalité l'intriguait depuis le début. « J'ai rarement vu expression aussi indéchiffrable », pensa-t-il. Elle avait répondu à ses questions avec rapidité, sans montrer la moindre réticence mais il n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait penser, ou savoir de l'affaire. La seule chose dont il était certain – sans raison d'ailleurs – elle était amoureuse de Jason Rudd. Cela ne signifiait rien, sans doute, mais pouvait toujours offrir un motif – et ce qu'elle cachait pouvait aussi bien être une haine tenace qu'un amour profond. Ou, tout simplement sa culpabilité. Elle avait pu, lors de cette réunion, saisir l'occasion au vol, obéir à une impulsion soudaine.

Pure théorie, fausse probablement se dit Craddock.

— J'aimerais vous poser une question, Miss Zielinsky. Les serveurs ont bien été fournis par une maison de Market Basing ?

— Oui.

— Pourquoi avoir choisi cette maison ?

— Je n'en sais rien. Ce n'est pas moi qui m'en suis occupée. Je sais que M. Rudd a trouvé plus correct de faire appel aux gens du pays plutôt qu'à une maison de Londres. La chose, d'ailleurs, avait très peu d'importance.

— En effet.

Il la regarda alors qu'elle baissait les yeux. Un front haut, un menton déterminé, un visage digne d'émouvoir un homme. La bouche était dure. Et les yeux ? Il les fixa avec surprise. Ses paupières étaient rouges. Était-elle en train de pleurer ? Il aurait juré, cependant qu'elle n'était pas femme à laisser couler ses larmes. Elle leva la tête et rencontra son regard et, le devinant sans doute, elle sortit son mouchoir et se retourna pour se moucher.

— Avez-vous pris froid ?

— Non. J'ai un rhume des foins. Chaque année, à cette époque, c'est la même chose.

L'un des deux téléphones sonna. Ella Zielinsky alla le décrocher.

— Oui. Il est là.

« ... Marina vous attend, inspecteur », dit-elle en raccrochant.

3

Marina Gregg reçut Craddock au premier étage, dans son salon privé, lequel ouvrait sur sa chambre. Dermot s'attendait à trouver une malade mais la voix de Marina était forte et ses yeux clairs. Elle était très peu maquillée et, malgré tout, ne paraissait pas son âge. L'éclat de sa beauté frappa Dermot. Ses cheveux, ses yeux gris-vert très grands, ses paupières, tout devait un peu à l'art mais bien davantage à la nature.

— Inspecteur-chef Craddock ? Je me suis très mal conduite avec vous. Je vous prie de m'excuser. Je me suis laissé aller,

après cet événement affreux. J'en ai honte. (Elle sourit. Un sourire triste et doux.)

— Pourtant, dit-il, vous aviez de quoi être bouleversée.

— Tout le monde l'était. Je n'avais pas à le montrer plus que les autres.

— En êtes-vous bien sûre ?

Elle lui jeta un bref regard avant de répondre.

— Vous êtes très perspicace. Oui. J'avais une raison de le faire.

Elle baissa les yeux et, de l'index, pianota le bras du canapé sur lequel elle était assise. Un geste qu'il avait remarqué dans l'un de ses films.

— ... J'ai eu peur, dit-elle, les yeux toujours baissés. Quelqu'un a essayé de me tuer et je ne veux pas mourir.

— Pourquoi pensez-vous qu'on ait voulu vous supprimer ?

— Parce que c'est mon verre, mon cocktail, qui a été empoisonné. Cette pauvre bonne femme en a hérité par erreur. C'est ce qui est affreux, tragique. De plus...

— Oui ? Miss Gregg.

Elle sembla hésiter à en dire davantage.

— ... Avez-vous d'autres raisons de croire que vous étiez personnellement visée ?

— Oui, inspecteur.

— Quelles sont-elles, Miss Gregg ?

Elle hésita encore.

— Jason dit que je dois tout vous raconter.

— Vous lui en avez parlé, alors ?

— Oui. Je ne le voulais pas tout d'abord, mais le docteur Gilchrist m'y a poussée. Je me suis aperçue que mon mari savait tout, depuis le début et, c'est stupide (son sourire triste réapparut), qu'il ne voulait pas me faire peur en me l'apprenant. Jinks chéri ! dit-elle en se redressant brusquement. Me prend-il pour une idiote complète ?

— Vous ne m'avez toujours pas dit, Miss Gregg, pourquoi vous pensez qu'on a voulu attenter à vos jours.

Lentement, elle alla chercher son sac qu'elle ouvrit. Elle en retira une feuille de papier qu'elle lui donna. Une ligne y avait été écrite, à la machine.

Ne pensez pas y échapper la prochaine fois.

— Quand avez-vous reçu ceci ? demanda Craddock, le ton dur.

— Cette feuille était sur ma coiffeuse lorsque je suis rentrée dans ma chambre, après mon bain.

— Donc, c'est quelqu'un de la maison.

— Pas forcément. On a très bien pu, de l'extérieur, escalader le balcon et entrer dans ma chambre. On a voulu, sans doute, m'effrayer davantage, mais sans succès. Cela m'a rendue furieuse, au contraire, et je vous ai fait appeler.

Dermot Craddock sourit.

— Ce résultat a dû surprendre l'expéditeur. Est-ce le premier message de ce genre ?

Une fois encore, Marina hésita.

— Non, inspecteur...

— Parlez-moi des autres.

— Le premier, je l'ai reçu au studio, le lendemain de notre arrivée. Il était écrit à la main, en lettres majuscules et je n'ai pu m'empêcher de rire, en le lisant. C'était si bête, si ridicule ! *Préparez-vous à mourir.* Nous recevons souvent des lettres de menaces dans notre profession.

Elle eut un petit rire nerveux d'où, en effet, toute gaieté n'était pas exclue.

— ... Nous avons nos détracteurs. On nous juge parfois assez mal, nous, actrices. On critique notre genre de vie. J'ai déchiré le papier et l'ai mis à la corbeille.

— Sans en parler à qui que ce soit ?

— Je n'en ai soufflé mot à personne. Nous avions autre chose à penser, croyez-le. Le film démarrait mal. Et puis, cela pouvait être une plaisanterie, sans plus.

— Il y en a eu un autre ?

— Oui. Le jour même de la fête. C'est l'un des jardiniers qui me l'a apporté. Il m'a demandé s'il y avait une réponse. J'ai cru que cela avait un rapport avec les préparatifs de la réception et j'ai ouvert l'enveloppe. Et j'ai lu : *C'est aujourd'hui votre dernier jour sur terre.* J'ai plié la feuille et ai dit au jardinier qu'il n'y

avait pas de réponse. Puis je l'ai rappelé pour lui demander qui lui avait remis l'enveloppe. C'était, paraît-il, un homme portant lunettes, venu à bicyclette. J'ai pensé que c'était une plaisanterie.

— Qu'est devenue cette lettre ?

— Je ne sais pas. Je portais un manteau de soie italien et, autant que je m'en souvienne, j'ai dû la mettre dans ma poche. Mais elle n'y est plus. Elle a dû en tomber.

— Et vous ne savez pas de qui proviennent ces lettres ? Même maintenant ?

Elle ouvrit des yeux immenses, étonnés et innocents. Dermot remarqua l'expression, l'admit mais n'y crut pas.

— Comment le saurais-je ?

— Vous devez quand même avoir une idée à ce sujet, Miss Gregg.

— Mais non, je vous l'assure.

— Vous êtes une femme célèbre. Vous avez connu un immense succès, tant professionnel que personnel. Des hommes sont tombés amoureux de vous et vous ont épousée. Des femmes jalouses vous ont enviée. Des hommes qui vous aimait ont été repoussés. Je reconnais qu'il y a beaucoup de possibilités mais vous ayez certainement une idée de l'identité de celui ou de celle qui a pu vous menacer ainsi.

— N'importe qui a pu le faire.

— Non, Miss Gregg. Pas n'importe qui. Peut-être est-ce un individu très humble, un électricien, un domestique, ou même l'un de vos amis, ou prétendus tels. Vous devez avoir une idée, j'en suis certain. Un nom, peut-être plusieurs, à suggérer.

La porte s'ouvrit et Jason Rudd entra. Marina se tourna vers lui.

— Jinks chéri ! M. Craddock est persuadé que je dois savoir qui a écrit ces affreuses lettres. Et vraiment, je n'en sais rien ! Absolument rien, comme tout le monde, d'ailleurs. Nous n'en avons pas la moindre idée, inspecteur.

« Cela ressemble à un appel, pensa Craddock. Marina aurait-elle peur de ce que pourrait dire son mari ? »

Jason Rudd, les yeux sombres et les traits fatigués, vint les rejoindre. Il prit la main de Marina dans les siennes.

— Je comprends que cela vous paraisse impossible, inspecteur, dit-il, mais, honnêtement, Marina, pas plus que moi, n'a le plus léger soupçon.

— Ainsi, vous êtes des gens heureux, sans le moindre ennemi. C'est bien cela ?

L'ironie du ton de Craddock était manifeste.

Jason Rudd rougit.

— Des ennemis ? Au sens absolu du mot, inspecteur, je ne m'en connais aucun. Évidemment, je ne plais pas à tout le monde et certains peuvent vouloir me jouer un vilain tour, s'ils en ont la possibilité, mais de là à verser du poison dans mon verre, il y a un grand pas.

— Tout à l'heure, je demandais à votre femme qui avait écrit, ou inspiré ces lettres. Elle n'a pu me répondre. Pourtant, si l'on s'en tient aux faits, les possibilités sont limitées, car *quelqu'un a effectivement empoisonné le contenu de ce verre*. Cela restreint le champ d'investigation.

— Je n'ai rien vu.

— Moi non plus, dit Marina. Si j'avais remarqué qu'on versait quelque chose dans mon verre, je n'y aurais pas touché.

— Je ne puis pas m'empêcher de croire, dit Craddock, que vous me cachez quelque chose.

— Ce n'est pas vrai ! Explique-lui, Jason, que ce n'est pas vrai !

— Je vous assure, inspecteur, que je suis complètement dans le noir. J'aimerais croire que cela a été une plaisanterie qui a mal tourné et dont l'auteur n'a jamais pensé qu'elle pourrait être dangereuse...

« ... Non, je vois que cette idée ne vous plaît pas beaucoup, inspecteur. »

— Permettez-moi de vous poser une question. Vous vous souvenez naturellement de l'arrivée des Badcock, aussitôt après celle du vicaire. Vous les avez reçus, Miss Gregg, de la manière charmante qui est la vôtre. Cependant, un témoin m'a rapporté, qu'à un certain moment, vous avez regardé par-dessus l'épaule de Mme Badcock et que vous avez paru effrayée. Est-ce vrai ?

— C'est absolument faux ! dit vivement Marina. Moi ? Effrayée ? Et par quoi ?

— C'est ce que j'aimerais savoir. Mon témoin se montre catégorique.

— Qui est ce témoin ? Que vous a-t-il dit avoir vu ?

— Vous regardiez l'escalier, expliqua Craddock. Des gens montaient. Un journaliste, les Grice, Mr Ardwyck Fenn débarquant d'Amérique, et miss Lola Brewster. Est-ce la vue de l'une de ces personnes qui vous a bouleversée, Miss Gregg ?

— Je ne l'étais pas, je vous le répète.

Marina élevait le ton, se fâchait.

— Et, un instant, vous avez oublié Mme Badcock. Vous ne lui avez pas répondu. Vous regardiez par-dessus son épaule.

Mais déjà Marina retrouvait son calme.

— Cela, je peux vous l'expliquer sans peine, inspecteur. Si vous aviez si peu que ce soit travaillé au studio, vous comprendriez aisément. L'artiste qui étudie longtemps son rôle en arrive à le tenir presque mécaniquement. Il sourit, fait les gestes appropriés, prévus, débite ses répliques sans y penser. Et, tôt ou tard, survient l'instant où il perd conscience et mémoire. Il ne sait plus où il est, ni ce qu'il a à dire ! C'est ce que nous appelons la panne sèche, si redoutée de nous tous, gens du plateau. C'est exactement ce qui m'est arrivé. Je n'ai pas une grande résistance physique, mon mari a dû vous le dire, ni nerveuse. Je traverse une crise de dépression : ce film m'inquiète. Je voulais que cette fête fût une réussite, plaise à tous. J'ai répété cent fois les mêmes platitudes et, brusquement, la fatigue s'est abattue sur moi. J'ai cessé de penser, d'entendre ce qu'on me disait. C'est la surprise lue dans les yeux de Mme Badcock qui m'a fait comprendre que je ne lui avais pas répondu, comme j'aurais dû le faire. La fatigue en était cause.

— La fatigue, rien d'autre, dit lentement Craddock. Vous en êtes sûre, Miss Gregg ?

— J'en suis certaine mais je vois que vous ne me croyez pas.

— Monsieur, dit l'inspecteur en se tournant vers Jason Rudd, vous me comprenez mieux que votre femme ne le peut, je veux du moins l'espérer. Sa vie est en danger et c'est là mon souci. Il est, non loin d'ici, quelqu'un qui touche d'assez près cette maison pour savoir ce qui s'y passe, qui a voué à votre femme une haine mortelle — c'est peut-être un fou —, qui ne s'est pas

contenté de la menacer. Il a agi, il agira, selon toute logique. Dans l'intérêt même de votre femme, il me faut tout savoir, être en possession de tous les éléments du problème. Je ne prétends pas que vous sachiez qui est cette personne, mais vous devez pouvoir m'aider, me fournir des éléments me permettant d'orienter mon enquête. Pourquoi ne me diriez-vous pas tout ? Si, vous-même, vous ne savez rien, obtenez d'elle qu'elle me fasse entièrement confiance. Sa vie est en jeu, je le répète.

Jason Rudd se tourna lentement vers elle.

— Tu as entendu, Marina, ce que vient de dire l'inspecteur Craddock. Il est possible que tu saches quelque chose que j'ignore. Si c'est le cas, je t'en prie, n'hésite pas à parler. Confie-toi à lui, quel que soit le suspect, à tes yeux.

— Mais, je ne soupçonne personne. Il faut me croire ! gémit Marina.

— De quoi aviez-vous peur ? demanda Dermot.

— De personne.

— Écoutez-moi, Miss Gregg. Parmi les gens qui montaient l'escalier, il y avait deux de vos amis perdus de vue depuis longtemps et dont l'arrivée vous a surprise. Ardwyck Fenn et Lola Brewster. De les voir apparaître brusquement ne vous a-t-il pas causé un choc ?

— Nous ne les savions même pas en Angleterre, dit Jason Rudd.

— J'ai été ravie, absolument ravie, pour ma part.

— Ravie de voir Miss Brewster ?

Elle lui lança un bref regard où se lisait une vague inquiétude.

— Je crois que Lola Brewster a été la femme de Robert Truscott, votre troisième mari ? reprit Craddock.

— Oui.

— Il l'a quittée pour pouvoir vous épouser ?

— Ce n'est un secret pour personne. Les ruptures étaient fréquentes à l'époque et cela n'éveillait aucune haine.

— Vous a-t-elle menacée ?

— Dans une certaine mesure, peut-être. Mais personne ne l'a jamais pris au sérieux. Cela s'est passé au cours d'une soirée, elle avait pas mal bu. Si elle avait eu un pistolet, je ne dis pas,

mais ce n'était pas le cas. Encore une fois, il y a des années de cela. Ces sentiments ne durent pas, n'est-ce pas, Jason ?

— C'est exact et, de plus, je vous affirme que Lola Brewster n'a pas pu empoisonner le verre de ma femme. Je suis resté à côté d'elle la plupart du temps. Il est ridicule de croire que Lola, après une longue période d'amitié, serait venue spécialement en Angleterre pour tuer ma femme. C'est absurde.

— Je vous comprends...

— C'est aussi une question de faits. Elle n'a jamais été près du verre de Marina.

— Et votre autre visiteur, Ardwyck Fenn ?

Rudd — Craddock le nota — hésita brièvement avant de répondre.

— C'est un très vieil ami. Et nous ne l'avions pas vu depuis pas mal d'années, bien que nous nous écrivions parfois. Il est très connu à la télévision américaine.

— Est-il aussi l'un de vos amis, Miss Gregg ?

Sa respiration s'accéléra légèrement alors qu'elle répondait.

— Nous avons toujours été amis, bien que je l'aie perdu de vue, ces dernières années. (Puis, les mots se pressant sur ses lèvres, elle continua, nerveuse :) Et si vous croyez que c'est l'apparition d'Ardwyck qui m'a terrifiée, c'est complètement stupide. Pourquoi m'aurait-il fait peur ? Pourquoi ? Nous étions d'excellents amis. J'ai seulement été très contente de le revoir, cela a été une délicieuse surprise. (Elle leva la tête, le regardant en face, les yeux pleins de défi.)

— Merci, Miss Gregg, dit Craddock, très calme. Si jamais vous êtes disposée, un jour, à vous confier à moi davantage, je vous recommande fort de le faire.

CHAPITRE XIV

1

Mme Bantry était à genoux. Le sol, bien sec, se prêtait au sarclage. Mais pour les pissenlits et les chardons, le sarclage n'était pas suffisant. Il fallait arracher ces horreurs.

Elle se redressa, essoufflée mais triomphante, regarda la route par-dessus la haie et réprima un mouvement de surprise. La secrétaire aux cheveux noirs – dont le nom lui échappait – sortait de la cabine téléphonique, sur le trottoir opposé, à côté de l'arrêt de l'autobus.

Comment s'appelait-elle ? Un nom commençant par un B, ou un R ? Mais non : Zielinsky ! Mme Bantry le retrouva juste au bon moment, alors qu'Ella traversait la route pour prendre l'allée.

— Bonjour, Miss Zielinsky, cria-t-elle, aimable.

Ella Zielinsky tressaillit. Un écart de cheval apeuré qui étonna Mme Bantry.

— Bonjour, dit Ella qui ajouta aussitôt : je viens de donner un coup de téléphone. Notre ligne est en dérangement.

La surprise de Mme Bantry croissait. Quel besoin cette fille avait-elle de s'expliquer ?

— C'est fort gênant, en effet. Téléphonez donc de chez moi aussi souvent qu'il vous plaira.

— Merci beaucoup.

Un éternuement ponctua la réponse de la secrétaire.

— Le rhume des foins ! (Le diagnostic de Mme Bantry était infaillible.) Essayez du bicarbonate de soude.

— Merci. J'ai ce qu'il faut.

Elle éternua encore et s'en alla vivement vers l'allée.

Mme Bantry la suivit des yeux et se retourna vers son jardin. Elle n'était pas satisfaite. « Je suis peut-être curieuse mais j'aimerais bien savoir », dit-elle à voix basse. Elle hésita mais la tentation fut la plus forte. Elle rentra chez elle, décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Gossington Hall, fit une voix sèche, au fort accent américain.

— Ici Mme Bantry, d'East Lodge.

— Bonjour, Madame. Ici Hailey Preston. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai pensé pouvoir vous être utile. Si votre téléphone est en dérangement...

— Notre téléphone en dérangement ? Mais il marche très bien.

— J'ai dû faire une erreur, alors. Je n'entends pas toujours très bien, répondit Mme Bantry, pleine d'aplomb.

Elle reposa le combiné, attendit quelques instants et forma un autre numéro.

— Jane ? Ici Dolly.

— Dolly ? Qu'y a-t-il ?

— Il se passe quelque chose de curieux. La secrétaire de Marina vient de téléphoner de la cabine publique. Elle s'est troublée en me voyant et m'a expliqué sans raison que la ligne de Gossington était en dérangement. J'y ai téléphoné et ce n'est pas vrai.

— Tiens ! dit Miss Marple. Voilà qui est intéressant.

— Pourquoi a-t-elle fait cela, à votre avis ?

— Pour ne pas être entendue, bien sûr.

— Évidemment.

— Et, à cela, il peut y avoir beaucoup d'explications.

Donald McNeil était tout disposé à bavarder. Il était jeune, aimable et roux. Il accueillit Dermot Craddock avec plaisir et curiosité.

— Qu'est-ce qui vous amène ? Vous avez une petite nouvelle pour moi ?

— Pas encore. Plus tard, peut-être.

— Toujours les mêmes. Aussi communicatifs que des huîtres ! Est-ce de l'aide que vous cherchez ? Une collaboration ?

— Me voici, dit Craddock, souriant.

— Me soupçonnez-vous d'avoir tué Heather Badcock, par erreur, en voulant supprimer Marina Gregg, ou de l'avoir tuée délibérément ?

— Je n'ai rien laissé entendre, encore.

— Non. Vous êtes beaucoup trop bien élevé. Très bien. Donc, j'y étais. J'ai eu la possibilité d'agir mais le mobile du crime ? C'est lui que vous aimeriez connaître ?

— Je n'en trouve pas.

— C'est rassurant. Je me sens plus à l'aise.

— J'aimerais savoir ce que vous avez remarqué, ce jour-là.

— J'ai pratiquement vu commettre ce meurtre et je ne sais pas qui en est l'auteur. J'ai vu cette pauvre femme assise sur sa chaise, respirant avec difficulté et mourant aussitôt, c'est tout ce que je sais de l'affaire, et j'en ai honte. Bien sûr, c'est un excellent témoignage. Cela m'a fait une bonne copie mais, malheureusement, mes lumières s'arrêtent là. N'essayez pas de me faire croire que la dose était destinée à Heather Badcock. C'était une brave femme, trop bavarde, mais on n'assassine pas les gens pour cela, à moins que la divulgation d'un secret ne vous mette en danger et il m'étonnerait fort qu'on ait confié un secret à Heather Badcock ! C'était une femme qui parlait exclusivement d'elle, de ses affaires personnelles.

— C'est l'opinion générale.

— Nous en arrivons alors à la célèbre Marina Gregg ! Je suis sûr qu'il existe de nombreux, de merveilleux motifs d'assassiner Marina. L'envie, la jalouse, l'amour, tous les éléments du drame. Mais, qui est le coupable ? Un type à qui il manque une

case, sans doute. Voilà mon opinion ; elle a sa valeur. C'est tout ce que vous désiriez savoir ?

— Non. J'ai appris que vous êtes arrivé dans l'escalier en même temps que le vicaire et le maire.

— C'est vrai, mais ce n'était pas ma première arrivée. J'étais là depuis longtemps.

— Je l'ignorais.

— Je faisais équipe avec un photographe, comprenez-vous ? Commission itinérante. J'étais descendu pour prendre des clichés de l'arrivée du maire. Ensuite, je suis remonté, tant pour travailler que pour boire un verre ou deux. C'était de la bonne marchandise.

— Je vois. Pouvez-vous vous souvenir des autres personnes présentes dans l'escalier en même temps que vous ?

— Il y avait Margot Bence, avec son appareil.

— Vous la connaissez bien ?

— Je la rencontre fréquemment. C'est une fille intelligente qui réussit fort bien. On la trouve partout aux galas, aux premières. C'est la spécialiste de la photo-choc. Elle s'était installée dans un coin de l'escalier, très bien placée pour prendre les scènes d'accueil, dans le haut. Lola Brewster montait juste devant moi. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Elle a une nouvelle coiffure. Il y avait un grand type brun avec elle : un Américain. Je ne sais pas qui c'était mais il avait l'air important.

— Avez-vous observé Marina Gregg, en montant l'escalier ?

— Oui. Bien sûr.

— Ne vous a-t-elle pas semblé bouleversée ou effrayée ?

— C'est amusant que vous m'en parliez. J'ai pensé, un moment, qu'elle allait s'évanouir.

— Bon, dit Craddock, songeur. Merci. Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

McNeil prit l'air innocent.

— Quoi encore ?

— Je n'ai pas confiance en vous.

— Pourtant, vous êtes sûr que je ne suis pas coupable. C'est décevant, hein ? Imaginez que je sois son premier mari.

Personne ne sait ce qu'il est devenu, et il était tellement insignifiant qu'on a oublié jusqu'à son nom.

Dermot ricana.

— Du temps que vous étiez en culotte courte, sans doute ? Je me dépêche, j'ai un train à prendre.

3

Sur le bureau de Craddock, à New Scotland Yard, il y avait des piles de petites notes soigneusement rangées. Il y jeta un coup d'œil machinal et lança une question par-dessus son épaule.

— Où est descendue Lola Brewster ?

— Au Savoy, Monsieur. Appartement 1800. Elle vous attend.

— Et Ardwyck Fenn ?

— Au Dorchester. Premier étage. Le 190.

— Merci.

Il prit quelques télégrammes et les lut avant de les empocher. Le dernier le fit sourire : *Ne dites pas que je ne fais pas mon travail, tante Jane*, murmura-t-il.

Il sortit et s'en fut au Savoy.

Lola l'accueillit avec effusion. Elle était encore très belle, dans son genre. Très différente de Marina, bien sûr. Les politesses terminées, Lola rejeta ses cheveux en arrière, avança une bouche provocante et leva ses paupières fardées de bleu vers l'inspecteur.

— Êtes-vous venu pour me poser encore de vos affreuses questions, comme l'a fait votre confrère local ?

— J'espère qu'elles ne seront pas trop affreuses, Miss Brewster.

— Je suis certaine du contraire, comme je suis certaine aussi que tout cela n'est qu'une terrible méprise. Vous pensez réellement que l'on a essayé d'empoisonner Marina ? Qui donc

pourrait avoir eu pareille intention ? Elle est si charmante. Tout le monde l'adore.

— Même vous ?

— Je lui ai toujours été très dévouée.

— N'avez-vous pas eu une légère querelle avec elle, il y a onze ou douze ans de cela ?

— Bah ! À l'époque, j'étais nerveuse et emportée. Rob et moi, nous nous querellions tout le temps. Personne n'était normal, alors. Marina est tombée amoureuse de lui et l'a littéralement enlevé, le pauvre chéri.

— Et vous en avez été très touchée ?

— Oui, sans doute, inspecteur. Mais, maintenant, je me rends compte qu'elle m'a rendu un grand service. J'avais peur pour les enfants, comprenez-vous. Peur de leur faire perdre un foyer. Mais Rob et moi nous ne nous entendions pas. Vous savez peut-être que j'ai épousé Eddie Groves dès que le divorce a été prononcé ? Je l'aimais depuis longtemps mais j'hésitais à rompre avec mon mari à cause des enfants.

— Les gens disent que vous étiez alors complètement bouleversée.

— Les gens racontent n'importe quoi.

— Il paraît que vous vous êtes laissé aller à menacer Marina Gregg de la tuer.

— Des ragots, tout cela. On a pu croire que j'avais menacé Marina. Mais, bien sûr, je n'aurais jamais tué personne.

— Pourtant, vous avez tiré sur Eddie Groves, quelques années plus tard.

— Nous nous étions disputés et j'ai perdu mon sang-froid.

— Je sais, de bonne source, Miss Brewster, que vous avez déclaré, et ce sont là vos propres mots (Craddock sortit son carnet) : « Cette garce ne l'emportera pas au paradis. Si je ne la descends pas actuellement, je l'aurai toujours au détour. J'attendrai des années s'il le faut mais je l'aurai. »

Lola éclata de rire.

— Je n'ai jamais dit pareille chose !

— Je suis certain du contraire.

— Les gens exagèrent. (Un sourire charmant éclaira son visage.) J'étais un peu folle, à l'époque, expliqua-t-elle. On dit

n'importe quoi quand on est folle. Mais, croyez-vous que j'aurais attendu quatorze ans pour rencontrer Marina en Angleterre et verser je ne sais quel poison dans son verre, trois minutes après l'avoir retrouvée ?

Craddock en doutait. Cela lui semblait même bien improbable.

— Je vous rappelais simplement que vous aviez proféré des menaces de mort, dans le passé. Or, Marina a été effrayée et étonnée de voir apparaître quelqu'un dans l'escalier, ce jour-là. On peut tout naturellement penser qu'il s'agissait de vous.

— Marina a été délicieuse avec moi. Elle m'a embrassée. Voyons inspecteur, pourquoi vous montrer si peu compréhensif ?

— J'oubliais que vous formez une grande et heureuse famille, celle des arts...

— C'est la première phrase sensée que j'entends aujourd'hui.

— Et vous ne pouvez pas m'aider à trouver qui a voulu la tuer ?

— Je vous ai dit que personne n'a jamais eu l'intention de le faire. Pourtant, elle est un peu folle. Elle craint sans cesse pour sa santé, c'est une insatisfaite, une instable. Je me demande d'ailleurs pourquoi les gens l'aiment tellement ! Jason est fou d'elle, dit-on. Pauvre homme ! Se faire accrocher ainsi ! Tous les hommes se mettent en quatre pour elle. Pour les remercier, elle leur offre son sourire triste et doux ! Ça leur suffit. Je me demande comment elle s'y prend. Vous feriez mieux de changer d'idée.

— Je le voudrais bien. Malheureusement, c'est impossible. On a essayé de la tuer.

— Je n'en crois rien. C'est l'autre femme que l'on voulait tuer, celle qui est morte. Elle a dû laisser une grosse fortune...

— Elle n'avait pas d'argent.

— Alors, c'est pour une autre raison. Si j'étais de vous, je ne m'inquiéterais pas pour Marina. Elle se tirera toujours d'affaire.

— Vous croyez ? Elle n'a pourtant pas l'air heureuse.

— C'est parce qu'elle dramatise tout. Elle ne peut pas avoir d'enfant.

— On m'a dit qu'elle en avait adopté plusieurs.

Dermot entendait encore la voix de Miss Marple.

— Oui. Elle a essayé mais cela n'a pas été une réussite. Elle a obéi à une foucade et l'a aussitôt regretté.

— Que sont devenus les enfants ?

— Je l'ignore. On n'en a plus entendu parler, assez rapidement. Elle a dû s'en lasser, comme du reste.

— Je vois...

4

Dorchester. Appartement 190.

— Inspecteur-chef... (Ardwyck Fenn regarda la carte qu'il tenait à deux doigts.)

— Craddock.

— Que me voulez-vous ?

— Puis-je vous poser quelques questions ?

— Bien sûr. Au sujet de l'affaire de Much Benham. Ou de Sainte-Mary Mead, plus exactement ?

— Oui. Gossington Hall.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Jason Rudd a acheté une maison pareille. Ce n'est pourtant pas le style géorgien qui manque en Angleterre ou, à la rigueur, celui de la reine Anne. Mais Gossington Hall, une maison victorienne ! Je me demande ce qu'il lui trouve !

— Certains aiment bien ce style. C'est solide, stable.

— Stable ? Vous avez raison, sans doute. Marina devait avoir besoin de stabilité. Elle en a toujours manqué, la pauvre. Elle s'y plaira peut-être quelque temps.

— Vous la connaissez bien, Monsieur ?

Ardwyck Fenn haussa les épaules.

— Bien, c'est beaucoup dire. Cela fait plusieurs années que je ne l'avais pas vue.

Craddock le détailla. Il était très brun, bâti en force. Son regard, derrière d'épaisses lunettes, était pénétrant, son menton lourd et volontaire.

— D'après ce que j'ai pu lire dans les journaux, reprit Fenn, je pense que cette femme a été empoisonnée par erreur, n'est-ce pas ? C'est Marina que l'on voulait supprimer.

— Oui. Le cocktail de Miss Gregg était empoisonné. Mme Badcock a renversé le sien et Marina lui a donné son verre.

— Cela semble assez net, mais je me demande qui a bien pu vouloir tuer Marina. D'autant que Lynette Brown n'était pas là.

— Lynette Brown ?

Ardwyck Fenn sourit :

— Si Marina abandonne son contrat, Lynette en hérite et pour elle cela représente la bonne affaire. Cependant, cela m'étonnerait qu'elle ait délégué un complice sur place. Un peu trop mélodramatique.

— C'est aller chercher bien loin, dit Dermot sèchement.

— Ah ! inspecteur, vous seriez étonné de savoir ce que les femmes peuvent faire pour arriver. On ne voulait peut-être pas aller jusqu'au meurtre, comprenez-vous ? On a pu chercher à lui faire peur, la mettre hors d'état de tourner, sans plus.

Craddock secoua la tête.

— La dose était massive, mortelle, murmura-t-il.

— Les gens se trompent toujours dans les doses.

— C'est une théorie ?

— Non. Une suggestion. Je n'ai pas de théorie. Je n'ai été qu'un innocent spectateur.

— Marina Gregg a-t-elle été surprise de vous revoir ?

— Oui. La surprise a été totale. (Il rit, amusé.) Elle ne pouvait pas en croire ses yeux. Elle m'a quand même accueilli très gentiment.

— Vous avez été très amis, m'a-t-on dit.

— Que voulez-vous insinuer par là, inspecteur ?

Le ton de Fenn avait changé de façon imperceptible. La voix était plus dure, légèrement menaçante. Un dangereux adversaire, se dit Dermot.

« Il vaudrait mieux, reprit Fenn, que vous vous exprimiez clairement. »

— J'allais le faire, Monsieur. J'enquête sur le passé de tous ceux qui assistaient à la réunion de Marina Gregg et la rumeur générale affirme que vous avez été, un temps, très amoureux d'elle.

Ardwyck haussa les épaules.

— On s'emballe facilement, inspecteur. Fort heureusement, cela passe.

— J'ai même entendu dire qu'elle vous avait d'abord encouragé, puis repoussé, ce qui vous a cruellement touché.

— On l'a dit. Vous avez dû lire cela dans *Confidential*.

— Non, je l'ai appris de gens sensés et bien informés.

Fenn releva la tête, dégagea son cou puissant.

— Je lui en ai voulu, oui, je l'admetts. Elle était très belle et très séduisante, elle l'est toujours, d'ailleurs. Mais dire que je l'ai menacée serait aller un peu loin. Je n'ai jamais aimé me rendre ridicule, inspecteur.

— Je crois même que vous avez usé de votre influence pour lui faire perdre un rôle, dans un film.

— Elle n'était pas faite pour lui. J'avais placé de l'argent dans ce film et je ne voulais pas le perdre. Mes raisons étaient purement commerciales, je vous l'assure.

— Peut-être Marina Gregg en a-t-elle jugé autrement ?

— C'est certain. Elle croira toujours que c'était par dépit.

— Elle aurait même confié à certains de ses amis que vous lui faisiez peur.

— Vraiment ? Quelle enfant ! La sensation a dû lui être très agréable.

— D'après vous, elle n'avait aucune raison de vous craindre ?

— Aucune. Quelle qu'ait été ma déception, je l'ai oubliée aussitôt. C'est un principe chez moi.

— Vous avez une grande connaissance du cinéma ?

— J'y ai des intérêts financiers.

— Mais c'est un milieu qui vous est familier, quand même ?

— Peut-être.

— J'aimerais alors que vous répondiez encore à une question. Pouvez-vous me dire s'il existe un être éprouvant suffisamment de haine à l'égard de Marina pour vouloir s'en débarrasser ?

— Une bonne douzaine de personnes, probablement. À la condition cependant qu'elles n'aient pas à le faire elles-mêmes. S'il ne s'agissait que d'appuyer sur un bouton, les doigts ne manqueraient pas, soyez-en sûr.

— Vous étiez présent, ce jour-là. Vous l'avez vue et vous lui avez parlé. Parmi les gens qui vous entouraient, depuis le moment de votre arrivée jusqu'à celui de la mort d'Heather Badcock, voyez-vous qui aurait pu agir ? Je ne vous demande rien de plus qu'une indication, qu'une suggestion ne vous engageant nullement.

— Je ne répondrai pas.

— Cela veut dire que vous avez une idée ?

— Cela signifie que je n'ai rien à dire à ce sujet. Et c'est tout, inspecteur, ce que vous obtiendrez de moi.

CHAPITRE XV

Dermot Craddock regarda la dernière adresse inscrite sur son carnet. On y avait déjà téléphoné deux fois, sans succès. Il essaya une nouvelle fois, sans plus de succès. Il haussa les épaules et décida d'y aller.

Le studio de Margot Bence était situé dans une impasse, à côté de Tottenham Court Road. Un nom, sur une porte, permettait de l'identifier. Craddock monta au premier étage et là, en lettres noires sur le mur blanc, on pouvait lire :

Margot Bence. Photographe mondain. Entrez, S.V.P.

Craddock répondit à l'invite. Il n'y avait personne dans le vestibule. Il hésita un instant et toussa faiblement. Puis il donna de la voix.

— Il y a quelqu'un ?

Il entendit un bruit de pantoufles derrière le rideau de velours et un jeune homme au visage frais et rose, à la chevelure abondante, parut.

— Je suis navré. Je ne vous avais pas entendu. Je viens d'avoir une idée sensationnelle et je la mettais au point.

Il écarta le rideau et Craddock entra dans une vaste pièce, l'atelier, sans doute. Partout des appareils de photos, des projecteurs et des écrans.

— Un beau désordre, n'est-ce pas ? dit le jeune homme. Rien de tel pour bien travailler. Vous désirez ?

— Je voudrais voir miss Margot Bence.

— Margot ? Quel dommage ! Vous seriez venu une demi-heure plus tôt, vous l'auriez trouvée. Elle est sortie pour photographier les mannequins de *Rêves des modes*. Il aurait fallu téléphoner, prendre rendez-vous. Elle est très occupée, en ce moment.

— J'ai appelé mais personne n'a répondu.

— C'est vrai ! Nous avons décroché le téléphone, je m'en souviens, maintenant. Il nous dérange sans cesse. Voulez-vous un rendez-vous ? Photographies privées ou commerciales ?

— Ni l'un ni l'autre. (Et Craddock tendit sa carte au jeune homme.)

— Mais, c'est charmant ! Le C.I.D. ! Je vous reconnaiss, d'ailleurs, j'ai déjà vu des photos de vous. Que voulez-vous à Margot ? Vous ne venez pas l'arrêter, j'espère ?

— J'aimerais lui poser une ou deux questions.

— Elle n'a jamais pris de photographies indécentes et si on vous l'a raconté, ce n'est pas vrai. Margot est une artiste. Elle travaille beaucoup. Ici et en ville. Ses études sont terriblement pures, presque trop. Vraiment, elle exagère.

— Elle a été, récemment, témoin d'un crime commis dans un village des environs de Munch Benham, à Sainte-Mary Mead.

— Je suis au courant. Margot m'en a parlé à son retour. De la ciguë dans un cocktail, n'est-ce pas ? Je croyais que vous aviez déjà interrogé Margot, peut-être n'était-ce pas vous ?

— Au fur et à mesure que l'affaire avance, il faut poser de nouvelles questions.

— Oui. L'affaire se développe. Je comprends très bien. Comme une photographie, en somme ?

— Il n'y a pas mal de points communs. La comparaison est excellente.

— Merci. Pour en revenir à Margot elle est actuellement à Hampstead Heath. Ma voiture est dehors, puis-je vous y conduire ?

— C'est très aimable de votre part, monsieur...

— Jethroe. Johnny Jethroe.

Ils arrivèrent rapidement aux environs de Hampstead Heath. Sur le trottoir, devant Keat's House, se déroulait une scène charmante. Une grande fille élancée, drapée d'organdi, posait sous un énorme chapeau noir. Une autre fille, armée d'un appareil photo, dirigeait les opérations d'une voix profonde et enrouée.

— Margot ! cria Jethroe.

Elle se retourna.

— C'est toi. Que fais-tu ici ?

— J'ai amené quelqu'un qui désire te voir. L'inspecteur-chef Craddock, du C.I.D.

Les yeux de la fille se posèrent sur Dermot. Son regard était prudent, réservé, mais cela n'avait rien d'extraordinaire. C'était la réaction habituelle devant la police. Elle était mince, anguleuse et intéressante. Son visage s'encadrait de cheveux très noirs. Elle avait l'air peu soigné, mais ne manquait pas de caractère.

— Que puis-je faire pour vous, inspecteur ?

— J'aimerais vous poser quelques questions, Miss Bence, si cela ne vous dérange pas, au sujet de la fâcheuse affaire de Gossington Hall, près de Munch Benham. Vous y étiez, si je ne me trompe, et vous preniez des photographies.

— Je m'en souviens parfaitement. (Elle lui jeta un coup d'œil interrogateur.) Mais ce n'est pas vous que j'ai vu. C'était l'inspecteur...

— Cornish ?

— C'est cela.

— Nous avons été chargés de l'affaire. Je suis de Scotland Yard.

— Que désirez-vous exactement ? Dois-je vous suivre à Scotland Yard ?

Dermot secoua la tête.

— À moins que vous le désiriez. Si vous le préférez, nous pourrions aller à votre studio.

— Très bien. Ma voiture est au coin de la rue.

Ils s'éloignèrent tous deux.

— À tout à l'heure, chérie ! lui cria Jethroe. Je ne voudrais pas vous déranger. L'inspecteur et toi, vous allez sûrement échanger de grands secrets.

Il rejoignit les mannequins, sur le trottoir, et entama une grande discussion.

Margot monta dans sa voiture et ouvrit à Craddock l'autre portière pour qu'il s'installât à côté d'elle.

Elle ne dit pas un mot durant le trajet, jusqu'à Tottenham Court Road.

Elle le fit entrer dans l'atelier, lui avança un siège, lui offrit une cigarette et se laissa tomber sur un énorme pouf, en face de lui. De derrière une mèche noire, ses yeux sombres observaient, interrogateurs.

— Ouvrez le feu, étranger, dit-elle.

— Le jour de cette mort, vous preniez des photographies ?

— Oui.

— À titre professionnel ?

— Oui. Ces gens désiraient quelques clichés. J'ai d'abord photographié la fête et, ensuite, j'ai été prendre des instantanés de Jason Rudd et de Marina Gregg recevant les célébrités locales ou autres.

— Vous aviez installé votre appareil dans l'escalier, je crois ?

— La plupart du temps, j'étais là, oui. L'angle était bon. On pouvait prendre les gens en train de monter et, en opérant un demi-tour, on voyait Marina leur serrer la main. Cela me permettait d'avoir différentes prises de vues sans me déplacer.

— Je sais qu'on vous a déjà interrogée et que vous ne savez rien qui soit susceptible de nous aider. Mais il s'agissait de questions générales.

— Vous voulez m'en poser de plus particulières ?

— Oui. De là où vous étiez placée, vous voyiez bien Marina Gregg ?

— Très bien.

— Et Jason Rudd ?

— De temps en temps. Il se déplaçait beaucoup. Il offrait à boire, présentait les invités les uns aux autres. Mais je ne crois pas avoir remarqué cette dame Baddeley.

— Badcock.

— Pardon, Badcock. Je ne l'ai pas vu boire le verre fatal. Je me demande même si je savais qui elle était.

— Vous vous souvenez de l'arrivée du maire ?

— Oui. Très bien. Il était en grande tenue, robe et chaîne d'apparat. Je l'ai eu au passage, de près. Un portrait de profil, assez cruel, et j'en ai tiré un autre alors qu'il serrait la main de Marina.

— Vous pouvez donc prendre ce moment comme point de repère. Mme Badcock et son mari le précédaient.

- Je suis désolée, mais je ne m'en souviens toujours pas.
 - Cela n'a pas beaucoup d'importance. Je suppose que vous gardiez les yeux fixés sur Marina, la plupart du temps ?
 - Oui. J'attendais des occasions.
 - Connaissez-vous de vue un certain Ardwyck Fenn ?
 - Oui. Il est très connu à la télévision – et au cinéma.
 - L'avez-vous photographié ?
 - Oui. Pendant qu'il montait avec Lola Brewster.
 - C'est-à-dire juste après l'arrivée du maire.
- Elle réfléchit un instant acquiesça d'un signe de tête.
- Alors, avez-vous remarqué, Miss Bence, qu'à ce moment-là, Marina Gregg a eu l'air souffrante ? Avez-vous noté une expression inhabituelle sur son visage ?

Margot Bence se laissa aller en arrière. Elle ouvrit un paquet de cigarettes et en alluma une. Dermot attendit, se demandant à quoi elle pouvait penser.

- Pourquoi cette question ? dit-elle enfin, d'un ton brusque.
- J'y attache beaucoup d'importance.
- Pensez-vous que la réponse puisse l'être, importante ?
- Oui. Vous avez l'habitude d'observer de près le visage des gens, de rechercher le moment favorable pour saisir leur expression.

De nouveau, elle inclina sa tête, affirmativement.

- Vous avez remarqué quelque chose ?
- Suis-je la seule ?
- Il y en a d'autres que vous. Mais je n'ai obtenu que des descriptions assez vagues, et presque contradictoires.

— Lesquelles ?

— On m'a dit qu'elle semblait sur le point de s'évanouir.

Margot Bence secoua lentement la tête.

- Un autre témoin m'a affirmé qu'elle avait l'air étonnée, surprise. (Dermot attendit un instant et continua :) Le troisième, lui, m'a dit qu'elle était terrifiée.

— Terrifiée ? dit Margot Bence, pensive.

— Êtes-vous d'accord avec ce dernier témoignage ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— À vrai dire, on a employé une formule plus poétique, empruntée à Tennyson. « *Le miroir se brisa de part en part. Je suis maudite !* » crie *Lady of Shalott*.

— Il n'y avait pas de miroir – mais, s'il y en avait eu un, peut-être se serait-il fendu... (Elle l'interrompit :) Attendez-moi une seconde. Je vais vous offrir mieux qu'une description.

Elle déplaça le rideau, au bout de la pièce, et disparut. Il perçut une exclamación d'impatience, puis elle revint.

— On ne trouve jamais ce que l'on cherche quand on en a besoin, dit-elle. Mais j'ai quand même mis la main dessus.

Elle traversa la pièce et lui tendit une épreuve brillante. C'était un excellent portrait de Marina Gregg. Elle serrait la main d'une femme qui lui faisait face. Mais Marina Gregg ne regardait pas son interlocutrice, ni l'objectif, d'ailleurs. Son regard fixait un point, sur la gauche. Le visage n'exprimait rien, à proprement parler – ni frayeur, ni peine – Marina Gregg voyait quelque chose et cela l'émouvait au point qu'aucune réaction physique ne pouvait plus modifier ses traits. Dermot Craddock avait déjà vu une expression semblable chez un homme, un condamné qu'on allait fusiller.

— Satisfait ? demanda Margot Bence.

Craddock respira profondément.

— Oui, merci. Il est difficile de discerner le vrai du faux dans un témoignage. Cette fois, il n'y a pas d'erreur possible. Ces yeux parlent, avouent. Puis-je garder cette photo ?

— Oui. J'ai le négatif.

— Vous ne l'envoyez pas à la presse ?

Margot Bence secoua la tête.

— Je n'ai pas l'intention de le faire.

— C'est une très belle photo ; un journal en donnerait cher.

— Non. Quand on parvient par accident à livrer l'âme de quelqu'un, il est toujours gênant d'en tirer de l'argent.

— Vous ne connaissez pas personnellement Marina Gregg ?

— Non.

— Vous venez d'Amérique, n'est-ce pas ?

— Je suis née en Angleterre mais j'ai été élevée là-bas. Cela fait trois ans que je suis revenue.

Craddock le savait déjà. Ces renseignements, avec d'autres, l'avaient attendu sur son bureau. La jeune femme semblait franche.

— Où avez-vous appris votre métier ? demanda-t-il.

— Aux studios Reingarden. J'ai travaillé avec Andrew Quilp un certain temps. Il m'a beaucoup appris.

Studio Reingarden et Andrew Quilp ! Ces noms éveillèrent un souvenir chez Craddock.

— Vous habitez Seven Springs, n'est-ce pas ?

Elle eut l'air amusée.

— Vous êtes très bien renseigné, à ce que je vois.

— Vous êtes un photographe très connu, Miss Bence. Des articles ont paru sur vous. Pourquoi êtes-vous venue en Angleterre ?

Elle haussa les épaules.

— J'aime le changement. Et puis, je vous l'ai déjà dit. Je suis née ici.

— Vous êtes partie toute jeune en Amérique ?

— À cinq ans, si cela peut vous intéresser.

— Cela m'intéresse, Miss Bence. Je crois même que vous pourriez m'en dire un peu plus.

Ses traits se durcirent.

— Qu'entendez-vous par-là ?

Craddock tenta sa chance. Il n'avait pourtant pas beaucoup d'éléments. Les studios Reingarden, Andrew Quilp et un nom de ville, rien d'autre. Mais le souvenir de Miss Marple l'aiguillonnait.

— Je crois que vous connaissez mieux Marina Gregg que vous voulez bien l'avouer.

Elle éclata de rire.

— Prouvez-le. Vous faites seulement travailler votre imagination.

— Je n'en suis pas si sûr. Ce sont des choses que l'on peut prouver, en peu de temps, avec un peu de méthode. Reconnaissez la vérité, Miss Bence, cela vaudra mieux. Avouez que Marina Gregg vous a adoptée, avouez que vous avez vécu quatre ans avec elle !

Sa respiration devint sifflante.

— Infect espion ! cria-t-elle.

La brutalité de sa réponse toute différente de son attitude précédente, l'étonna. Elle se leva, rejetant en arrière ses cheveux noirs d'un mouvement de tête.

— Eh bien, oui. C'est vrai. Marina m'a fait venir en Amérique. Ma mère avait huit enfants et vivait dans un taudis, je ne sais où. Elle faisait partie de ces femmes qui écrivent à toutes les actrices dont elles entendent parler, pour les supplier, en faisant étalage de leur pauvreté, de leur misère, d'adopter l'enfant qu'elles ne peuvent élever.

— Vous étiez trois. Trois enfants adoptés à des endroits et à des moments différents.

— C'est exact. Il y avait Rod, Angus et moi. Angus était plus vieux que moi. Quant à Rod, c'était pratiquement un bébé. On nous a offert une vie merveilleuse. Oh ! oui ! Absolument merveilleuse. Nous avons eu droit à tous les avantages. (Son ton devint amer et moqueur.) Robes, voitures, une maison luxueuse, des gens poux s'occuper de nous, d'excellents professeurs et une nourriture raffinée. Nous avons eu tout ! Et elle aussi, notre « Mère ». Une « mère » entre guillemets, qui jouait son rôle, nous couvant, se faisant photographier avec nous ! Le délicieux tableau familial !

— Mais elle désirait réellement avoir des enfants, n'est-ce pas ? Ce n'était pas pour les besoins de la publicité !

— Peut-être. Oui, il devait y avoir un fond de vérité. Elle voulait des enfants. Mais ce n'était pas nous qu'elle voulait. Nous, nous n'étions que des figurants. « *Ma famille. Quel bonheur d'avoir une famille à soi.* » Et Izzy la laissait faire. Il aurait mérité mieux.

— Izzy ? Isidore Wright, sans doute ?

— Oui. Son troisième ou quatrième mari. C'était un brave homme. Je crois même qu'il la comprenait mais, parfois, il était peiné pour nous. Il a toujours été charmant, sans jouer la comédie paternelle. Ce qu'il écrivait était sa seule préoccupation. J'ai lu certaines de ses pièces. Toutes tristes et cruelles mais qui ne manquent pas de puissance. Un jour, le public reconnaîtra sa valeur.

— Combien de temps cela a-t-il duré ?

Le sourire de Margot Bence devint plus amer encore.

— Jusqu'au jour où elle a été fatiguée de ce petit jeu. Non, ce n'est pas l'exacte vérité... jusqu'au jour où elle a attendu un enfant.

— Et alors ?

— Alors, cela a été fini. Notre rôle de bouche-trous était terminé. Elle ne s'est plus du tout souciée de nous. Bien sûr, elle nous a laissé une pension confortable, avec tutrice, maison et, de plus, un joli pécule pour nous lancer dans le monde. Personne ne peut lui reprocher de s'être mal conduite avec nous. Mais il lui fallait un enfant à elle. Nous ne l'intéressions pas.

— On ne peut l'en blâmer, dit Dermot doucement.

— Je ne lui reprocherai jamais d'avoir voulu un enfant bien à elle. Mais elle nous a arrachés à nos parents, à nos foyers. Ma mère m'a vendue parce qu'elle ne pouvait pas me nourrir mais non pour en tirer profit. Elle m'a laissée partir parce qu'elle était stupide et pensait que j'y trouverais des « avantages », et une « bonne éducation », et que je mènerais une vie facile. Elle était persuadée agir pour mon bien ! Si elle avait su !

— Vous êtes encore très amère, à ce que je vois.

— Plus maintenant. J'ai pris le dessus. C'est seulement le fait d'en reparler, de revenir en arrière. Nous étions tous très amers.

— Tous ?

— Sauf Rod, peut-être. Lui, rien ne le touchait – et il était très jeune, à l'époque. Mais Angus était comme moi, plus rancunier encore. Il disait que, lorsqu'il serait grand, il reviendrait tuer le bébé qu'elle allait avoir.

— Vous êtes au courant de ce qui est arrivé à l'enfant ?

— Naturellement. Tout le monde le sait. Elle le voulait de toutes ses forces et elle a mis au monde un anormal ! Il y a une justice ! Anormal ou non, elle ne nous a pas demandé de revenir.

— Vous la haïssez à ce point ?

— Pourquoi ne la haïrais-je pas ? Elle a fait la pire des choses pour moi. Me laisser croire que j'étais aimée, désirée, pour me rejeter ensuite.

— Et vos... frères, dirons-nous, que sont-ils devenus ?

— Nous avons été séparés. Rod a une ferme dans le Middle West. Je ne sais pas ce qu'est devenu Angus.

— Croyez-vous qu'il ait gardé sa rancune ?

— Je ne le pense pas. Ce n'est pas un sentiment qui persiste. La dernière fois que je l'ai vu, il se destinait au théâtre. J'ignore s'il a donné suite à son projet.

— Marina Gregg a-t-elle été surprise de vous revoir, le jour de la fête, ou a-t-elle fait exprès d'avoir recours à vos services, pour vous faire plaisir ?

— Elle ? Elle ne s'est pas occupée de l'organisation de cette fête. J'étais curieuse de voir ce qu'elle était devenue et je me suis arrangée pour me faire demander. (La jeune fille frappa de la main le dessus de la table.) Elle ne m'a même pas reconnue ! Qu'en pensez-vous ? J'ai vécu avec elle pendant quatre ans. J'avais neuf ans quand je l'ai quittée et elle ne m'a pas reconnue !

— Les enfants changent beaucoup. J'ai revu l'une de mes nièces l'autre jour et j'aurais pu la croiser dans la rue sans m'en rendre compte.

— Cherchez-vous à me faire plaisir ? Je m'en moque pas mal. À vrai dire, je ne suis pas honnête, cela me touche beaucoup, au contraire, mais je ne veux pas l'avouer. Marina exerce un pouvoir extraordinaire sur tous ceux qui l'approchent. On peut la haïr, mais non l'oublier.

— Lui avez-vous dit qui vous étiez ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je m'en suis bien gardée !

— Avez-vous essayé de l'empoisonner, Miss Bence ?

Son attitude changea complètement et elle éclata de rire.

— Quelle question ridicule ! Cela fait sans doute partie de votre travail. Non, je puis vous assurer que je ne l'ai pas tuée.

— Ce n'est pas la question que je vous ai posée, Miss Bence.

Elle le regarda, les sourcils froncés, mal à l'aise.

— ... Marina Gregg est encore vivante, dit-il.

— Pour combien de temps ?

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Ne croyez-vous pas, inspecteur, qu'on fera une nouvelle tentative ? Avec succès, cette fois.

— Toutes les précautions sont prises.

— J'en suis certaine. Son mari, en adoration, va veiller sur elle, prenant bien garde qu'il ne lui arrive rien de fâcheux, n'est-ce pas ?

Il écoutait attentivement le ton moqueur de sa voix.

— Que voulez-vous dire, reprit-elle, lorsque vous m'avez fait remarquer que ce n'était pas la question que vous m'aviez posée ?

— Je vous ai demandé si vous avez essayé de l'empoisonner. Vous m'avez répondu que vous ne l'aviez pas tuée. C'est exact, mais quelqu'un est mort, a été assassiné.

— Vous croyez que j'ai essayé de tuer Marina et que j'ai empoisonné cette femme par erreur ? Si vous aimez les réponses claires, sachez donc que je n'ai pas cherché à tuer Marina, et que je n'ai pas empoisonné Mme Badcock.

— Vous savez peut-être qui l'a fait ?

— Je vous assure que je n'en sais rien, inspecteur.

— Pas la moindre idée ?

— On a toujours des idées ! (Elle lui sourit, moqueuse.) Parmi tant de gens, il y a certainement un coupable, n'est-ce pas ! Par exemple la secrétaire, ce robot aux cheveux noirs ou l'élégant Hailey Preston, ou les domestiques, les bonnes, le masseur, le coiffeur, un type des studios. Que sais-je ? Il y a tellement de possibilités – et *peut-être l'un d'eux n'est-il pas ce qu'il prétend être*.

Alors, comme il s'approchait d'elle, inconsciemment.

— ... Du calme, inspecteur. Je vous fais marcher. Quelqu'un cherche à avoir Marina mais qui, je l'ignore. Sincèrement, je n'en ai pas la moindre idée.

CHAPITRE XVI

1

Au 16 d'Aubrey Close, la jeune Mme Baker parlait avec son mari, Jim Baker, géant blond et débonnaire, qui était en train de fabriquer des modèles réduits.

— Les voisins ! (Cherry ponctuait ses mots d'un signe de tête rageur.) Les voisins !

Elle retira la poêle du feu et répartit son contenu dans deux assiettes. Elle plaça la plus pleine des deux devant son mari.

— Mixed Grill, annonçait-elle.

Jim, intéressé, sembla trouver l'odeur à son goût.

— Quel jour sommes-nous donc ? C'est mon anniversaire ?

— Il faut que tu manges beaucoup.

Cherry était charmante dans son tablier à rayures rouges et blanches. Jim Baker lui sourit.

— Qui t'a dit cela ?

— Miss Marple. (Elle s'assit en face de lui et rapprocha son assiette.) D'ailleurs, elle aussi a besoin d'une nourriture plus solide. La vieille Knight ne lui donne que des hydrates de carbone. Elle ne connaît rien d'autre. Du custard, des nouilles, du pudding !

— C'est un régime d'invalide, ça !

— Miss Marple n'est pas invalide. Elle est seulement âgée. Et puis, il faut toujours qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas.

— Qui cela ? Miss Marple ?

— Non, Miss Knight. Elle a même essayé de m'apprendre à faire la cuisine ! À moi !

Jim rit.

— Au point de vue cuisine, tu es imbattable. Mais pourquoi Miss Marple a-t-elle dit qu'il fallait que je mange beaucoup ?

Elle m'a trouvé mal en point, l'autre jour, quand j'ai posé la tablette, dans sa salle de bains ?

— Pas du tout. Elle m'a dit au contraire que j'avais un très, très beau mari.

— J'espère que tu es de son avis ?

— Bien sûr. Ensuite, elle a ajouté qu'il fallait que je prenne soin de toi. Les hommes ont besoin de manger beaucoup de viande, bien préparée. De la viande fraîche et non pas des pâtés tout faits qu'on met à réchauffer, a-t-elle spécifié.

— Elle a raison. Cela n'a pas le même goût.

— À condition de remarquer ce que tu manges. La plupart du temps, tu es beaucoup trop absorbé par tes modèles réduits. Et ne me raconte pas que tu construis ce bombardier pour l'offrir à Noël à ton neveu Michel. Tu l'as acheté pour toi, pour ton amusement personnel.

— Michel est trop jeune, dit Jim, confus.

— Tu vas sans doute t'en occuper toute la soirée. Au fait, as-tu acheté le disque dont tu me parlais ?

— Oui. Le Tchaïkovski 1812.

— Celui qui fait tellement de bruit ? Cela va faire plaisir à Mme Hartwell ! Ah ! les voisins ! J'en ai par-dessus ta tête, des voisins ! Toujours en train de grogner, de se plaindre. Je me demande quels sont les pires, des Hartwell ou des Barnaby. Les Hartwell qui tapent au mur jusqu'à onze heures du soir, parfois. C'est un peu fort ! Pourquoi n'écouterions-nous pas de la musique si ça nous fait plaisir ? Ils vont encore nous demander de la mettre en sourdine.

— La musique, dit Jim avec autorité, il faut l'écouter fort. Sans volume, on n'entend pas la tonalité. Tout le monde le sait. Et leur chat qui vient faire des trous dans nos plates-bandes ?

— Je te le répète, Jim, j'en ai assez des voisins.

— Tu ne te souviens pas de ceux de Huddersfield ?

— Ce n'était pas la même chose. Là-bas, nous avions notre indépendance. Ici, tout le monde regarde ce qui se passe chez vous. Tu te plais ici, toi ?

— Le boulot est agréable, après tout, la maison est toute neuve. J'aimerais bien, pourtant, avoir plus de place pour me remuer. Un atelier serait le bienvenu.

— Au début, j'ai trouvé cela très bien. Mais maintenant, j'en suis moins sûre. J'aime les peintures bleues et la salle de bains. Ce sont les gens et l'esprit d'ici qui me déplaisent. Tout le monde n'est pas désagréable, heureusement. Tu crois qu'Arthur Badcock et Mme Bain vont se remarier ?

Jim fronça les sourcils et compara un morceau de son bombardier au plan d'assemblage.

— ... J'aimerais bien que tu écoutes ce que je te dis.

— Oui ?

— Arthur Badcock et Mme Bain ?

— Mais Cherry ! Tu n'y penses pas, il vient de perdre sa femme ! Vous, les femmes, alors ! J'ai entendu qu'il était complètement détraqué nerveusement depuis l'accident.

— Je me demande... Cela m'étonne qu'il ait pris ça de cette façon. Pas toi ?

— Tu ne pourrais pas débarrasser la table pour que je puisse classer mes pièces ?

Cherry poussa un soupir d'exaspération.

— Pour avoir droit à un peu d'attention, ici, il faut être un « super-jet » ou un chasseur à réaction, dit-elle, amère. Toi et les modèles réduits !

Elle enleva la vaisselle de sur la table et l'empila dans l'évier. Elle décida de ne pas la laver le soir même. Après avoir passé une veste de velours, elle sortit de la maison en criant par-dessus son épaule :

— Je fais un saut chez Gladys Dixon. Je voudrais lui emprunter l'un de ses patrons Vogue.

— Vas-y ! Vas-y !

Et Jim se pencha sur ses modèles réduits.

Jetant au passage un coup d'œil venimeux à la porte de ses voisines, Cherry tourna dans Blenheim Close et s'arrêta devant le numéro 16. La porte était ouverte. Cherry frappa et entra dans le couloir.

— Gladys est-elle là ?

— C'est vous, Cherry ? dit Mme Dixon, de la porte de la cuisine. Gladys se coupe une robe, dans sa chambre.

Cherry monta et trouva Gladys, fille ronde à la figure ingrate, les joues rouges et des épingle plein la bouche qui, à genoux sur le plancher, étalait un patron. Elle se releva, essoufflée.

— Bonjour, Cherry.

— Bonjour. Tu as des nouvelles du studio ?

— Pas grand-chose. On bavarde beaucoup, pourtant. Marina Gregg est revenue tourner, hier. Elle a causé un beau scandale.

— À propos de quoi ?

— Le goût de son café lui a déplu. Tu sais, tous les matins, on leur sert le café. Elle en a bu une gorgée et elle l'a trouvé bizarre. C'était idiot, bien sûr. Il vient directement de la cantine dans un pot. Naturellement, je le lui verse toujours dans une tasse de Chine — la tasse est différente mais c'est le même café. Il ne pouvait pas avoir de goût particulier.

— Et que s'est-il passé ?

— Rien. M. Rudd a calmé tout le monde. Il est magnifique pour cela. Il a pris sa tasse et l'a vidée dans un lavabo.

— C'est complètement idiot, dit Cherry, lentement.

— Pourquoi ?

— Parce que si son café avait vraiment un drôle de goût, on ne saura jamais pourquoi, maintenant.

— Crois-tu que c'était vrai ? demanda Gladys alarmée.

— Tiens ! dit Cherry en haussant les épaules. Le jour de la fête, son cocktail était bien un peu spécial, n'est-ce pas ? Pourquoi pas son café ?

Gladys trembla.

— Je n'aime pas cela, Cherry. Il y a quelqu'un qui lui en veut. Elle a reçu des lettres de menace, et puis, il y a eu cette histoire de buste, l'autre jour.

— Quelle histoire ?

— Oui. Un buste de marbre. Il y a une scène qui se passe dans un palace autrichien. C'est plein de tableaux, de chiens et de statues de marbre. Il y en avait une posée sur une console, en équilibre, sans doute, et elle est tombée en plein sur la chaise de Marina comme un camion passait dans la rue. Heureusement, on ne tournait pas à ce moment-là, M. Rudd a demandé qu'on n'en dise rien à sa femme. Il a remplacé la chaise. Quand Marina est venue, hier, elle a demandé pourquoi on en avait

changé. Il lui a répondu que la première n'était pas de la bonne époque. Mais je te jure qu'il n'était pas content.

Les deux femmes se regardèrent.

— D'un côté, c'est assez excitant, dit Cherry doucement, mais de l'autre...

— Je crois que je ne vais plus travailler à la cantine des studios.

— Pourquoi ? Personne n'a cherché à t'empoisonner ni à te faire tomber un buste sur la tête !

— Non. Mais ce n'est pas toujours la personne visée qui « prend ». Regarde Heather Badcock. Tu sais, je travaillais à Gossington Hall, ce jour-là. J'étais juste à côté quand c'est arrivé.

— Quand Heather Badcock est morte ?

— Non. Quand elle a renversé son cocktail sur sa robe. C'était une robe épataante, en taffetas de nylon bleu roi. Elle l'avait achetée exprès pour l'occasion. Et ça m'a semblé drôle.

— Drôle ?

— Sur le moment, je ne l'ai pas remarqué. C'est en y repensant que j'ai trouvé ça curieux.

— Explique-toi.

— Je suis presque sûre qu'elle l'a fait exprès.

— De renverser son cocktail ?

— Oui, tu ne trouves pas ça bizarre, toi ?

— Sur une robe toute neuve ? Ça m'étonnerait.

— Je me demande, dit Gladys, ce qu'Arthur Badcock va faire de toutes les robes d'Heather. Celle-là, on pourrait la nettoyer facilement. Tu crois qu'Arthur ne me jugerait pas mal si je lui demandais de me la vendre ? Il n'y a presque pas de transformations à faire, et c'est de la belle qualité.

— Cela ne te (Cherry hésita) gênerait pas ?

— Quoi ?

— De porter une robe dans laquelle une femme est morte... de cette manière ?

— Je n'y avais pas pensé, admit-elle. Mais, après tout, je ne vois pas ce que cela a de gênant. Je vais en dire un mot à M. Giuseppe, demain matin, à Gossington, en passant.

2

— Alors ? dit le docteur Haydock. Où en est votre enquête ?

— J'ai peur que mes facultés aient bien diminué, dit Miss Marple.

— Mais non. Vous avez déjà, certainement, tiré quelques conclusions.

— Bien sûr. Des conclusions définitives, même.

— Ah ! Voyons cela.

— Je me demande comment on s'y est pris pour verser le poison dans le verre, si poison il y avait...

— La drogue était peut-être déjà prête dans un compte-gouttes, suggéra Haydock.

— Déformation professionnelle ! Et, même dans ce cas, comment se fait-il que personne n'ait rien remarqué ?

— Ainsi donc, d'après vous, pour qu'il y ait meurtre, il faut qu'on l'ait vu commettre ?

— Vous comprenez très bien ce que je veux dire.

— Le meurtrier avait à courir son risque, rien d'autre.

— Un grand risque. Sur le moment, je n'y ai pas pensé, mais j'ai appris qu'il y avait au moins vingt ou trente personnes sur place. Sur le nombre, l'une d'elles au moins a *dû voir* le geste du meurtrier.

— Cela paraît logique mais ce n'est pas le cas.

— En êtes-vous bien sûr ? dit Miss Marple, songeuse.

— Je ne vous suis pas.

— Trois possibilités s'offrent à nous. Admettons qu'au moins une personne ait vu ce qui s'est passé. Une sur vingt, c'est raisonnable, n'est-ce pas ?

— C'est ce que j'appelle prendre le problème à l'envers, chère amie, dit Haydock. Vous ramenez tout à un calcul de probabilité du genre de celui des douze hommes qui mélangent leurs chapeaux – six blancs et six noirs. J'aime autant vous prévenir sans attendre que vous ne parviendrez pas à déterminer le nombre des combinaisons possibles. Seul un mathématicien...

— Cela n'a rien à voir, docteur. Je reste dans la logique des choses et je pense, en principe, qu'une personne au moins a surpris le geste du meurtrier. Je l'admetts à priori, comprenez-vous ? La question est alors de savoir *pourquoi* elle n'en a rien dit.

— Je vous écoute.

— Première solution, dit Miss Marple à laquelle l'animation redonnait des couleurs. Celui qui a surpris le geste du meurtrier n'a pas compris ce qui se passait. Il était peut-être de ceux qui voient et qui ne pensent pas, de ceux qui, à la question : « Avez-vous vu quelqu'un verser quelque chose dans le verre de Marina Gregg ? » répondront par la négative mais qui, si vous leur demandez s'ils ont vu quelqu'un passer sa main au-dessus du verre de Marina, vous diront sans hésiter : oui, en effet, j'ai vu...

— On ne tient jamais assez compte des imbéciles, dit en riant le médecin. C'est un fait. Votre hypothèse est valable. L'imbécile qui a vu sans comprendre. Et la seconde ?

— Ici, je vais peut-être un peu loin mais, encore une fois, il ne s'agit que d'une hypothèse. Le coupable peut être un individu pour qui il est naturel de verser quelque chose dans un verre.

— Je ne vous suis pas. Expliquez-vous plus clairement.

— De plus en plus souvent, dit Miss Marple, les gens ajoutent des tas de choses à ce qu'ils mangent et à ce qu'ils boivent. Quand j'étais jeune, il était très mal vu de se droguer publiquement. C'était aussi incorrect que de se moucher à table. Cela ne se faisait pas. Pour avaler une pilule ou une cuillerée de sirop, on s'écartait discrètement. Ce n'est plus le cas, maintenant. J'ai passé dernièrement quelques jours chez mon neveu Raymond et j'ai remarqué que certains de ses invités portaient sur eux quantité de pilules et de cachets. Ils les avaient avant, pendant, ou après le repas. Ils se bourraient continuellement d'aspirine, en prenaient avec leur thé ou encore le soir, après dîner, dans du café. Vous me suivez ?

— Oui. C'est très intéressant. Vous voulez dire que... mais continuez, je vous en prie.

— On a très bien pu prendre le verre de Marina et verser ouvertement le poison, comme si c'était dans son propre

cocktail, sans attirer l'attention. C'était un risque à courir, je vous l'accorde.

— Première hypothèse : l'imbécile. La seconde : le joueur. Passons à la troisième, s'il vous plaît.

— Quelqu'un a vu mais s'est tu, délibérément.

Haydock fronça les sourcils.

— Pour quelle raison ? Envisagez-vous le chantage ? Si c'est le cas... (Il regarda la vieille dame, très calme, avec curiosité.) Est-ce cette dernière possibilité que vous considérez comme la plus probable ?

— Non. Je n'irai pas jusque-là. Les preuves me manquent encore. À moins, ajouta-t-elle calmement, que le meurtrier ne poursuive ses exploits...

— Le pensez-vous ?

— J'espère que non. Je prie le ciel pour que cela ne se produise pas. Malheureusement, docteur, cela arrive souvent. C'est triste, mais cela arrive très souvent...

CHAPITRE XVII

Ella reposa le combiné, très satisfaite de ce qu'elle venait de faire et sortit de la cabine téléphonique.

— L'inspecteur-chef Craddock ! murmura-t-elle méprisante. Je suis au moins deux fois plus forte que lui.

Elle se représentait avec plaisir les réactions de la personne à laquelle elle venait de téléphoner. Cette menace murmurée qu'elle avait dû entendre au bout du fil : « J'ai tout vu... »

Un sourire cruel tordit sa bouche. Jamais autant que ces derniers jours, elle n'avait éprouvé un pareil sentiment de puissance — elle s'en enivrait, sans s'en rendre compte.

Elle longea East Lodge, saluée au passage par Mme Bantry, jardinant, à son habitude.

« Sale petite vieille », pensa Ella, et un proverbe lui revint en mémoire, soudain : *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.*

C'était idiot. Qui pouvait la soupçonner d'être l'auteur des menaces ? Un violent éternuement la secoua. Ce sale rhume...

Elle trouva dans son bureau Jason Rudd qui l'attendait, debout à la fenêtre.

— Où étiez-vous donc, Ella ?

— J'avais un mot à dire au jardinier. Il y avait...

Elle s'interrompit brusquement en voyant l'expression de son visage.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Ses yeux paraissaient enfoncés plus profondément encore dans leurs orbites. Plus aucune gaieté sur ce laid visage. Rudd était épuisé comme jamais encore elle ne l'avait vu.

— Que se passe-t-il ?

Il lui tendit une feuille de papier.

— L'analyse du café. De celui que Marina n'a pas voulu boire.

— Vous l'avez fait analyser ? dit-elle, étonnée. Mais je vous ai vu le verser dans le lavabo.

Il sourit, tristement.

— Je suis assez adroit de mes mains. Ella. Ne le saviez-vous pas ? Oui. J'en ai vidé la plus grande partie mais j'ai gardé le fond de la tasse pour le faire analyser.

Ella examina la feuille de papier et lut, incrédule.

— Arsenic.

— Oui. De l'arsenic.

— Marina avait donc raison de lui trouver un goût amer ?

— Pour cela, non. L'arsenic est insipide. Mais son instinct ne l'a pas trompée.

— Et nous qui pensions que c'était pure imagination de sa part ?

— Elle est à bout de résistance nerveuse et je ne voudrais pas l'effrayer davantage. Les lettres de menace ne sont pas tellement dangereuses, mais l'arsenic, Ella ! L'arsenic, ce n'est pas la même chose.

— Personne ne peut toucher à la nourriture, dans la maison.

— En êtes-vous sûre, Ella ? Un domestique soudoyé.

— Pas pour un assassinat. Je suis sûre d'eux.

— Ce Giuseppe. Peut-on compter sur lui ? Il travaille pour nous depuis quelque temps, bien sûr, mais...

— Pourquoi vous torturer ainsi, Jason ?

Il se laissa tomber sur une chaise, les bras pendants.

— Que faire, que faire, mon Dieu ?

Sans mot dire, elle l'observait.

— ... Ici, elle était heureuse, murmura-t-il tête basse.

S'il avait levé les yeux, l'expression de la jeune femme l'aurait sans doute surpris.

— ... Elle était heureuse, répéta-t-il. Elle le voulait et elle l'était. Elle le disait même le jour où cette dame...

— Bantry.

— Oui. Quand elle est venue prendre le thé. Elle trouvait l'endroit si paisible. « Enfin, disait-elle, je vais pouvoir m'installer, connaître bonheur et sécurité. »

— Le bonheur parfait ? (La voix d'Ella était légèrement ironique.) On dirait un conte de fées.

— En tout cas, elle y croyait.

— Oui, mais pas vous. Vous ne l'avez jamais pensé sérieusement.

Jason sourit :

— Non. Je savais que ce ne serait pas éternel mais j'espérais que cela durerait quelque temps, un an ou deux. Je pouvais espérer une période de calme, de détente, qui aurait fait d'elle une femme nouvelle. Elle aurait repris confiance. Elle peut être heureuse... et lorsqu'elle l'est, elle ressemble à un enfant. Et il a fallu que cela lui arrive...

Ella s'agitait, mal à l'aise.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit-elle. La vie est ainsi faite. Vous devez surmonter cela. Elle est de celles qui sont incapables de trouver le bonheur.

— Au fait, Giuseppe est allé à Londres. Des ennuis de famille. Il a des parents à Soho et l'un d'eux est gravement malade. Il en a parlé à Marina et, comme elle était d'accord, je lui ai donné sa journée. Il sera de retour cette nuit.

Jason Rudd s'était levé et marchait de long en large.

— Si je pouvais éloigner Marina d'ici... sans délai...

— Abandonner le film ? Mais, pensez un peu...

Il éleva la voix.

— La seule chose qui m'importe est Marina. Ne le comprenez-vous pas ? Elle est en danger. Je ne pense qu'à cela.

Elle ouvrit la bouche et la referma. Elle éternua et se leva.

— Il faut que j'aille chercher mon pulvérisateur, pour ce rhume des foins.

Elle quitta la pièce et se dirigea vers la salle de bains. Un mot, un seul mot résonnait dans sa tête...

Marina... Marina... Marina. Encore et toujours Marina !

Elle sentit la colère monter en elle et la réprima. Elle entra dans la salle de bains, prit son pulvérisateur nasal. Elle en introduisit la pointe dans une narine et pressa la poire de caoutchouc.

L'avertissement vint une seconde trop tard... Son cerveau enregistra une odeur insolite d'amandes amères... pas assez vite cependant pour prévenir la pression de ses doigts.

CHAPITRE XVIII

Frank Cornish reposa l'écouteur.

— Miss Brewster n'est pas à Londres, aujourd'hui, annonça-t-il à Craddock, Ardwyck Fenn est sorti lui aussi. Il vous téléphonera. Et Margot Bence, notre photographe, travaille quelque part à la campagne. Son jeune collègue ne sait pas où, il le prétend, du moins. Quant au maître d'hôtel, il a filé à Londres.

— Un parent malade ? dit Craddock rêveur. Voilà une raison bien usée. Je trouve cela très louche. Pourquoi cette hâte de gagner Londres aujourd'hui ?

— Il a facilement pu mettre le cyanure dans le pulvérisateur avant de disparaître.

— N'importe qui a pu le faire.

— Il me semble tout désigné. Seul un familier de la maison...

— Je ne suis pas de votre avis ; il suffit de choisir le bon moment. On laisse sa voiture dans une allée latérale, on attend que tout le monde soit dans la salle à manger et il n'y a plus qu'à se glisser par une fenêtre. Les buissons viennent jusqu'aux murs de la maison.

— C'est bien risqué, avouez-le. Nous avons toujours un homme en faction dans le parc.

— Je le sais, mais ce n'est pas suffisant. Tant qu'il s'agissait de lettres de menace, cela allait. Marina Gregg, elle, est bien gardée, mais je ne pensais pas que quelqu'un d'autre fût menacé.

Le téléphone sonna.

— Ici le *Dorchester*. M. Ardwyck Fenn est en ligne.

Cornish passa le combiné à Craddock.

— Monsieur Fenn ? Ici Craddock.

— Oui. Vous m'avez appelé, paraît-il. J'ai été absent toute la journée.

— Je voulais vous apprendre, Monsieur Fenn, que Miss Zielinsky est morte ce matin. Elle a été empoisonnée au cyanure.

— Vous me surprenez. Un accident, peut-être ?

— Non. On a empli d'acide prussique un vaporisateur dont elle se servait souvent.

— Je vois... Puis-je savoir en quoi cette nouvelle dramatique me regarde ?

— Vous connaissiez Miss Zielinsky, Monsieur Fenn.

— Certes. Depuis des années, mais elle n'était pas du nombre de mes amis.

— Nous pensions que vous pourriez nous aider.

— En quoi ?

— En nous fournissant un motif de sa mort. Elle est étrangère et nous savons très peu de ses amis, de ses relations, de sa vie.

— Jason Rudd vous renseignera mieux que je ne saurais le faire, inspecteur.

— Nous l'avons déjà interrogé mais vous pourriez peut-être ajouter aux renseignements qu'à nous a fournis.

— Je crains que non ! J'ignore presque tout d'Ella Zielinsky, à ceci près que je la savais extrêmement capable et tout à fait à la hauteur de son travail. De sa vie privée, je ne sais rien.

— Vous n'avez donc rien à m'apprendre ?

Craddock attendait une réponse négative qui ne vint pas. Rien que le bruit d'un souffle court, à l'autre bout du fil.

— Allô ! Inspecteur ?

— Oui, Monsieur Fenn.

— Je vais vous apprendre quelque chose qui pourra vous aider. Lorsque vous saurez de quoi il s'agit, vous comprendrez pourquoi je me suis tu. Maintenant, je peux parler... Il y a deux jours, j'ai reçu un coup de téléphone. On m'a murmuré cette phrase. « Je vous ai vu mettre les tablettes dans le verre... Vous ignoriez qu'il y avait un témoin, n'est-ce pas ?... C'est tout pour l'instant. Vous savez ce qu'il vous reste à faire... »

Une exclamation d'étonnement échappa à Craddock.

— Cela vous surprise, n'est-ce pas, Monsieur Craddock ? Je puis vous affirmer que cette accusation est dépourvue de tout

fondement. Je n'ai mis de tablettes dans aucun verre et je défie quiconque de le prouver. C'est absurde. J'ai l'impression que Miss Zielinsky se lançait dans le chantage.

— Vous avez reconnu sa voix ?

— Non. On ne peut pas reconnaître un murmure, mais c'était bien elle.

— Comment le savez-vous ?

— Elle a éternué en raccrochant. Elle a le rhume des foins.

— Et vous en concluez ?

— Que sa première tentative a échoué et qu'elle a été plus heureuse pour la seconde. Le chantage est un jeu dangereux.

— Je vous remercie beaucoup de votre témoignage, Monsieur Fenn, dit Craddock. La routine m'oblige cependant à contrôler vos faits et gestes d'aujourd'hui.

— C'est tout naturel. Mon chauffeur vous renseignera avec toute la précision désirable.

Craddock raccrocha et répéta ce que venait de lui dire Fenn. Cornish émit un petit sifflement.

— Ça le met complètement hors de cause. Ou alors...

— Ou alors c'est du bluff. Il n'en est pas incapable : il a du cran. Si Ella Zielinsky a laissé un témoignage écrit de ses soupçons, en prenant le taureau par les cornes, il joue la bonne carte.

— Son alibi ?

— De nos jours, ce n'est pas cela qui manque, quand on a le portefeuille bien garni.

Il était plus de minuit lorsque Giuseppe revint à Gossington. Le dernier train pour Sainte-Mary Mead étant parti de Much Benham, il prit un taxi.

Il était de bonne humeur. Il paya le chauffeur à la grille et coupa à travers les buissons. Il ouvrit la porte de service. La maison était sombre et silencieuse. Dans l'escalier qui menait à son confortable petit appartement – il avait chambre et salle de bains – il sentit un fort courant d'air : une fenêtre ouverte, sans doute... C'était sans importance. Toujours souriant, il monta l'escalier et introduisit la clef dans la serrure. Il entrait lorsqu'il

sentit un corps dur lui presser les côtes. Une voix murmura : « Les mains en l'air et ne crie pas. »

Giuseppe obéit aussitôt. Il était prudent, de nature. Pourquoi courir un risque inutile ?

On pressa la détente, une fois, deux fois et Giuseppe tomba.

Bianca remua dans son lit. Était-ce un coup de feu... Elle en était presque sûre... Elle tendit l'oreille quelques instants. Elle avait dû se tromper. Elle se rendormit.

CHAPITRE XIX

1

— C'est affreux, dit Miss Knight. (Elle posa son paquet et reprit sa respiration.)

— Que s'est-il passé ? demanda Miss Marple.

— Je n'aime pas vous parler de cela, ma chérie. J'ai trop peur de vous causer un terrible choc.

— Si ce n'est pas vous qui me le dites, quelqu'un d'autre me l'apprendra.

— Oui, oui, c'est vrai, ma chérie. Les gens parlent beaucoup trop. Je ne répète jamais rien, moi. Je fais très attention.

— Vous disiez donc qu'il est arrivé une chose affreuse ?

— J'en suis bouleversée. Êtes-vous sûre, chère, de ne pas sentir le courant d'air avec cette fenêtre ouverte ?

— J'aime l'air frais.

— Oui. Mais nous ne devons pas prendre froid, n'est-ce pas ?

— Je croyais que vous aviez quelque chose à me dire ?

— Oui. Mais il ne faut pas que cela vous contrarie, ni vous énerve, d'ailleurs, cela n'a rien à voir avec vous. Depuis que tous ces gangsters américains sont ici, rien ne me surprend plus.

— Il y a eu un nouveau meurtre, n'est-ce pas ?

— Vous êtes terriblement perspicace, ma chérie. Je me demande comment vous avez pu le deviner.

— À vrai dire, dit lentement Miss Marple, je m'y attendais.

— Oh ! réellement ?

— Quelqu'un voit toujours quelque chose. Seulement, il lui faut parfois un certain temps pour comprendre de quoi il s'agit. Qui a été tué ?

— Le maître d'hôtel italien, la nuit dernière.

— Je vois, dit Miss Marple, songeuse. Oui, mais je pensais qu'il aurait compris plus vite l'importance de ce qu'il avait vu.

— Vraiment ? Vous parlez comme si vous étiez au courant de toute l'affaire. Pourquoi a-t-il été tué ?

— Il essayait sans doute de faire chanter quelqu'un.

— Il a été à Londres hier, paraît-il.

— À Londres ? C'est très intéressant, peut-être même révélateur.

Miss Knight gagna la cuisine où elle se mit à préparer des boissons nourrissantes. Miss Marple, elle, demeura dans son fauteuil, pensive, gênée seulement par le bourdonnement de l'aspirateur auquel se mêlait la voix claire de Cherry fredonnant une chanson à la mode.

Miss Marple l'appela.

— Cherry, venez ici une minute, s'il vous plaît.

Cherry arrêta l'aspirateur et ouvrit la porte.

— Entrez, Cherry, et fermez la porte. Je voudrais causer un peu avec vous.

Cherry obéit et s'approcha de Miss Marple.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Cette vieille — Miss Knight, j'entends — va arriver d'un instant à l'autre avec une boisson aux œufs ou autre chose.

— Cela vous fera du bien, j'espère, dit Cherry encourageante.

— Avez-vous entendu dire qu'on a assassiné le maître d'hôtel de Gossington, la nuit dernière ?

— Giuseppe ? Non, je l'ignorais. Par contre, j'ai appris que la secrétaire de M. Rudd avait eu une attaque cardiaque, hier, et on a même ajouté qu'elle en était morte, mais ce n'est peut-être qu'un bruit. Qui vous a renseignée au sujet du maître d'hôtel ?

— Miss Knight, à l'instant.

— Cela va fournir aux gens un merveilleux sujet de conversation. Je me demande si Gladys a été le voir.

— Gladys ?

— Une amie, si l'on veut. Elle habite à côté de chez moi, à quelques maisons près, et travaille à la cantine des studios.

— Elle vous a parlé de Giuseppe ?

— Oui. Elle voulait lui demander son avis sur quelque chose. D'après moi, ce n'était qu'un prétexte. Elle est un peu

amoureuse de lui. Vous comprenez, il est beau et les Italiens savent y faire.

— On m'a dit qu'il avait été à Londres hier et qu'il était rentré tard. Pourquoi voulait-elle le voir, Cherry ?

— À propos de quelque chose qui lui semblerait drôle.

Miss Marple la regarda, une lueur interrogative dans les yeux. Elle connaissait la valeur attribuée au mot « drôle » par les Gladys du voisinage.

— ... Elle travaillait à Gossington, le jour de la fête, expliqua Cherry. Et elle a remarqué quelque chose de drôle.

— Pourquoi n'en a-t-elle pas parlé à la police ? demanda Miss Marple plus attentive que jamais.

— Elle ne savait pas si cela était important et elle préférait d'abord en parler à M. Giuseppe.

— Qu'a-t-elle vu, ce jour-là ?

— Franchement, cela m'a semblé complètement idiot. J'ai cru qu'elle me racontait une histoire pour cacher le motif de sa visite à M. Giuseppe.

— Que vous a-t-elle dit ?

Cherry fronça les sourcils.

— Elle m'a parlé de Mme Badcock et de son cocktail. Elle était à côté d'elle et il paraît que c'est elle qui l'a fait.

— Fait quoi ?

— Renversé son cocktail sur sa robe.

— Par maladresse ?

— Non, d'après Gladys, elle l'a fait exprès. C'est idiot, n'est-ce pas ?

Perplexe, Miss Marple secoua la tête.

— Oui. À première vue, c'est idiot. Je ne comprends pas.

— Et puis, elle portait une robe neuve. C'est d'ailleurs pourquoi nous avons abordé le sujet. Gladys se demandait si elle aurait le courage de l'acheter mais elle n'osait pas la demander à M. Badcock.

— À votre avis, cette Gladys ne vous a pas tout raconté ?

— Je me le demande parce que... si c'est tout ce qu'elle a vu... c'est-à-dire Mme Badcock renverser son cocktail exprès — pourquoi aurait-elle eu besoin d'aller voir Giuseppe ?

— Je ne vois pas.

Miss Marple soupira.

La porte s'ouvrit et Miss Knight entra, brandissant une timbale couronnée de mousse jaune pâle.

— Nous voici, ma chérie. Une petite douceur. Nous allons nous régaler, dit-elle.

Elle avança une table qu'elle plaça près de la vieille dame. Puis elle se retourna vers Cherry.

— L'aspirateur, dit-elle d'un ton froid, est resté au beau milieu du hall. J'ai failli tomber. N'importe qui pourrait se blesser.

— Oui, dit Cherry. Je ferais mieux de continuer mon travail.

Elle quitta la pièce.

Miss Marple se laissa aller en arrière et ferma les yeux.

— Je vais faire un petit somme, dit-elle. Posez ce verre ici, s'il vous plaît, et soyez gentille, ne me dérangez pas avant au moins trois quarts d'heure.

2

Le jeune Américain, légèrement désorienté, regardait autour de lui. Le dédale des rues du Quartier Neuf le laissait perplexe.

Il s'adressa très poliment à une vieille dame aux cheveux blancs et aux joues roses qui semblait le seul être vivant dans les parages.

— Excusez-moi, Madame, pourriez-vous m'indiquer Blenheim Close ?

La vieille dame le regarda durant quelques instants. Il allait répéter sa question plus fort, croyant qu'elle était sourde, lorsqu'elle lui répondit.

— Continuez tout droit, puis tournez à gauche, prenez la seconde à droite et marchez tout droit. Quel numéro ?

— Le numéro 16. (Il consulta un morceau de papier.) Gladys Dixon.

— C'est cela, dit la vieille dame. Mais je crois qu'elle travaille à la cantine des studios Hellingforth. C'est là que vous la trouverez.

— Elle n'y a pas été ce matin, expliqua le jeune homme. J'aimerais qu'elle vienne aider à Gossington Hall. Nous manquons de personnel, en ce moment.

— Bien sûr, dit la vieille dame. On a assassiné votre maître d'hôtel, cette nuit paraît-il.

La réplique stupéfia le jeune homme.

— Je vois que les nouvelles vont vite, dans le pays, dit-il.

— En effet. Et la secrétaire de M. Rudd est morte d'une crise quelconque, hier aussi, si je ne me trompe. Terrible, terrible ! Jusqu'où cela ira-t-il ? dit-elle.

CHAPITRE XX

1

Un peu plus tard, le sergent William Tiddler se présenta au 16 Blenheim Close.

Il frappa à la porte jaune et une fillette blonde, d'environ quinze ans, lui ouvrit.

— Miss Gladys Dixon, s'il vous plaît ?

— Gladys ? Vous n'avez pas de chance. Elle n'est pas ici. Elle a pris des vacances.

— Où cela ? (Tom Tiddler lui offrit son plus gracieux sourire.) Puis-je entrer ? Votre mère est-elle ici ?

— Maman travaille. Elle ne rentre pas avant sept heures et demie. Mais elle ne vous en apprendrait pas davantage. Gladys est partie en vacances.

— Je comprends. Quand est-elle partie ?

— Brusquement, ce matin. Elle a eu la chance d'avoir des vacances gratuites, paraît-il.

— Peut-être pourriez-vous me donner son adresse ?

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Nous ne la connaissons pas. Gladys nous a promis de nous envoyer un mot dès qu'elle la connaîtrait elle-même.

— Quelqu'un lui offre-t-il des vacances ?

— Probablement. Elle est à court, pour le moment. Elle a fait des achats, la semaine dernière.

— Et vous ne savez vraiment pas qui lui a donné de l'argent pour cela ?

La jeune fille se hérissa brusquement.

— Vous vous faites des idées fausses. Ce n'est pas le genre de notre Gladys. En août, son ami et elle passent leurs vacances au

même endroit mais il n'y a rien de mal à cela. Elle paye sa part. Vous vous trompez, Monsieur.

Tiddler expliqua gentiment qu'il ne voulait rien insinuer mais que, par contre, il aimeraient bien, si Gladys envoyait une carte postale, avoir son adresse.

Il revint à la gare avec le résultat de ses différentes enquêtes. Aux studios, il avait appris que Gladys Dixon avait téléphoné le matin même, annonçant qu'elle ne reviendrait pas travailler pendant au moins une semaine. Il avait aussi récolté d'autres petits renseignements.

— Marina Gregg, expliqua-t-il à Craddock, est toujours aussi hystérique. Elle a déclaré que son café avait été empoisonné. Elle l'a trouvé amer. Pour la rassurer, son mari lui a pris la tasse des mains. Il en a vidé une partie dans le lavabo et a fait analyser le reste. C'était saturé de poison.

— Cela me paraît bien improbable. Il faudra que je l'interroge à ce sujet.

2

Jason Rudd se montra nerveux et irritable.

— Certainement, inspecteur. J'ai agi selon mon droit le plus strict.

— Si vous aviez le moindre soupçon à propos de ce café, monsieur, il fallait nous en faire part.

— À vrai dire, sur le moment, je n'y ai pas cru. Depuis la fête, tout ce que mange ou boit ma femme a un drôle de goût. Ajoutez à cela les lettres de menace.

— En avez-vous reçu d'autres ?

— Deux encore. Une que l'on a jetée par la fenêtre, l'autre qui a été mise dans la boîte aux lettres. Je les ai, si vous désirez les voir.

Comme la première, elles étaient tapées à la machine. Sur l'une, on lisait : *Ce ne sera pas long, Marina. Prépare-toi.*

Sur l'autre, un crâne et deux tibias entrecroisés, grossièrement dessinés et, dessous, ces trois mots étaient écrits : *Pour toi, Marina*.

Craddock releva les yeux :

— Enfantin, dit-il.

— Vous ne trouvez donc pas cela dangereux ?

— Au contraire. L'esprit d'un assassin est généralement très simple, très rudimentaire. Vous ne savez vraiment pas d'où cela provient, Monsieur ?

— Pas la moindre idée. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il s'agit davantage d'une plaisanterie macabre. Peut-être serait-ce... (Il hésita...) un habitant du pays... excité par l'empoisonnement, le jour de la fête. Une personne n'aimant pas les acteurs. Dans certaines campagnes, on nous considère comme des êtres diaboliques.

— Vous croyez donc que Miss Gregg n'est pas réellement menacée ? Mais comment expliquez-vous l'histoire du café ?

— Je me demande d'ailleurs de quelle manière vous l'avez appris.

Craddock secoua la tête :

— Tout se sait. Et vous auriez dû nous en parler. Vous ne l'avez même pas fait après l'analyse.

— Non, je ne l'ai pas fait, dit Jason. J'avais d'autres sujets de préoccupation. D'abord la mort de cette pauvre Ella et, ensuite, celle de Giuseppe. Inspecteur, quand pourrais-je emmener ma femme loin d'ici ? Elle est à moitié folle.

— Je le comprends parfaitement, mais il y a l'enquête.

— Sa vie est toujours en danger.

— J'espère que non. Toutes les précautions sont prises.

— Toutes les précautions ! J'ai déjà entendu ça, Craddock, je dois l'éloigner d'ici. Je le veux.

Marina était dans sa chambre, allongée sur une chaise longue, les yeux clos. L'énerverment et la fatigue lui avaient donné un teint de cendre.

Son mari s'arrêta en face d'elle, la regarda quelques instants. Elle ouvrit les yeux.

— Était-ce Craddock ?

— Oui. Il est venu pour Ella et Giuseppe.

— Giuseppe ! Ont-ils trouvé son meurtrier ?

— Pas encore.

— Quel affreux cauchemar... Nous a-t-il autorisés à partir ?

— Pas pour l'instant.

— Pourquoi ? Il le faut. Tu ne peux pas lui faire comprendre qu'il m'est impossible d'attendre jour après jour, que l'on vienne me tuer ? C'est fantastique.

— Toutes les précautions sont prises.

— Ils ont déjà déclaré la même chose. Cela n'a pas empêché Ella de se faire assassiner, ni Giuseppe. Ils finiront bien par m'avoir... Je suis incapable de tenir plus longtemps. Tu dois m'aider, Jason, faire quelque chose. J'ai affreusement peur. J'ai un ennemi, ici. Je ne sais qui. Aux studios – ou à la maison. On me hait, mais pourquoi ? Et qui ? J'ai pensé, j'étais presque sûre même, qu'il s'agissait d'Ella. Et maintenant...

— Ella ! dit Jason, étonné. Pourquoi ?

— Parce qu'elle me détestait. Les hommes ne voient-ils donc jamais rien ? Elle était amoureuse folle de toi et tu ne t'en rendais même pas compte. Mais ce n'est pas Ella puisqu'elle est morte. Oh ! Jinks, Jinks... aide-moi... partons d'ici... partons d'ici... emmène-moi là où je serai en sécurité...

Elle se leva d'un bond et marcha de long en large en se tordant les mains.

— Calme-toi, Marina, calme-toi. Je veillerai sur toi.

— Il faut que nous nous en allions de cette maison. Je hais cette maison. Je la hais.

— Mais voyons, nous ne pouvons pas partir tout de suite.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit Rudd, ces morts causent des complications... et, ensuite, nous en aller n'arrangerait rien.

— Cela m'éloignerait de celle ou de celui qui me hait.

- Si on veut ta mort, on pourra très facilement te suivre.
 - Tu veux dire que jamais je ne serai plus en sécurité ?
 - Ma chérie, calme-toi. Tout ira bien, je veillerai sur toi.
- Elle se cramponna à lui :
- Tu feras tout, Jinks ? Tout, de manière que rien ne m'arrive ?
- Elle s'affaissa dans ses bras et il l'allongea doucement sur sa chaise longue :
- J'ai peur, murmura-t-elle. Je suis lâche... Donne-moi mes pilules, s'il te plaît, les jaunes, pas les brunes. Il faut que je prenne un calmant.
 - N'en prends pas trop, Marina, je t'en conjure.
 - Non. Mais, parfois, elles n'ont plus aucun effet sur moi. Tu prendras soin de moi, Jinks ? Jure-le !
 - Toujours, dit Jason Rudd, et jusqu'à la fin.
- Les yeux de Marina s'agrandirent.
- Tu as l'air tellement bizarre lorsque tu dis cela. Comme... un clown riant aux éclats devant une chose affreuse et triste que lui seul a vu...

CHAPITRE XXI

L'inspecteur Craddock, lorsqu'il vint rendre visite à Miss Marple, le jour suivant, était fatigué et découragé.

— Asseyez-vous et mettez-vous à votre aise, lui dit-elle. Je vois que vous avez eu beaucoup de travail.

— Je n'aime pas me faire battre. Deux meurtres en vingt-quatre heures ! Je me croyais plus fort que je ne le suis à ce travail. Tante Jane, offrez-moi une bonne tasse de thé, du pain et du beurre et parlez-moi de vos premiers souvenirs de Sainte-Mary Mead.

— Je vous conseillerais plutôt un bon whisky-soda.

— Vraiment, tante Jane, je ne dis pas non.

Elle alla ouvrir un placard d'angle, en sortit une bouteille, un siphon et un verre.

— Vous êtes pleine de ressources, dit Dermot. J'étais loin de me douter de ce que vous gardiez dans votre placard.

— Il faut toujours avoir quelque chose de fort chez soi, en cas d'accident, dit Miss Marple. Ou encore, bien sûr, lorsqu'un monsieur arrive à l'improviste. Et maintenant, détendez-vous et dites-moi tout. Ou, du moins, tout ce que vous êtes autorisé à me dire.

— Vous en savez sans doute autant que moi et vous avez probablement déjà une carte dans votre manche.

— J'ai souvent répété — et pas seulement à vous, mon cher Dermot — si je puis me permettre de vous appeler ainsi — que le coupable logique est toujours le bon.

— Jason Rudd, alors ? (Il secoua la tête.) Il adore Marina.

— Je parlais en général, dit Miss Marple, très digne. D'abord, nous avons cru que l'assassin s'en était pris délibérément à Mme Badcock, le coupable aurait alors pu être son mari. Comme, en fait il apparaît que seule Marina Gregg était visée par le meurtrier, il faut chercher parmi ses proches — et le premier qui vienne à l'esprit est naturellement son mari.

Cependant, je reconnaissais que Jason Rudd semblait très attaché à sa femme. C'est peut-être une habile comédie, mais je ne le crois pas. D'autre part, il n'a aucune raison apparente de vouloir se débarrasser d'elle. S'il a l'intention de se remarier, rien de plus facile. Le divorce est, si j'ose dire, une seconde nature chez ces gens-là ! Je ne vois pas non plus quel profit il en tirerait. Il faut donc chercher plus loin. Mais ce n'est pas facile.

— Oui. Surtout pour vous qui abordez un monde entièrement nouveau. Vous n'êtes pas au courant des scandales, des inimitiés, des rivalités qui y règnent.

— J'en sais un peu plus que vous le croyez. J'ai sérieusement étudié plusieurs numéros de *Confidential*, *Film Life*, *Film Talk* et *Film Topics*.

Dermot Craddock ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Je dois avouer que, de vous voir assise, ici, me parlant de ce genre de lectures m'amuse énormément.

— C'est mal écrit mais on y trouve des choses intéressantes, dit Miss Marple. La préoccupation principale est de faire savoir au monde les amours des acteurs, avec tous les détails. J'y retrouve la vie de Sainte-Mary Mead ou même celle du Quartier Neuf. La nature humaine est partout la même. On se pose toujours la même question : qui peut vouloir la mort de Marina Gregg avec assez de force, pour, après avoir échoué une fois, lui envoyer des lettres de menace et tenter à nouveau de la tuer ? Un individu sans doute déséquilibré, dit Miss Marple.

— Oui, certainement. Mais cela ne nous indique toujours personne.

— Le maître d'hôtel italien, continua Miss Marple, celui qui a été tué – a été à Londres le jour de sa mort. Sait-on pourquoi il a fait ce voyage ?

— Il a débarqué à Londres à onze heures et demie et il nous a été impossible de retrouver sa trace avant deux heures moins le quart. C'est à ce moment qu'il a déposé à sa banque cinq cents livres en billets. Aucune confirmation de l'histoire selon laquelle il devait se rendre au chevet d'un parent malade.

Miss Marple hochâ la tête.

— Cinq cents livres ! C'est une somme rondelette. Sans doute la première d'une série importante.

— Ça m'en a tout l'air.

— C'est tout l'argent liquide dont devait disposer la personne qu'il a fait chanter. Cela peut représenter la somme totale ou un premier versement, ce qui tenterait à nous faire abandonner l'idée d'un coupable de condition modeste. À moins, dit Miss Marple, que l'on ait affaire à un individu payé par quelqu'un n'habitant pas les environs. Ce qui expliquerait la visite à Londres.

— Oui. Et, à Londres, nous avons Ardwyck Fenn, Lola Brewster et Margot Bence. Tous les trois étaient présents, le jour de la fête. Tous les trois ont pu rencontrer Giuseppe entre onze heures trente et deux heures moins le quart. Ardwyck Fenn n'était pas à son bureau, Lola Brewster faisait des courses et Margot Bence n'était pas à l'atelier.

Puis, Craddock répéta à Miss Marple ce qu'il avait appris au sujet des enfants adoptés par Marina.

— Margot Bence, dit doucement Miss Marple. J'ai toujours eu l'impression que les enfants étaient mêlés à l'affaire.

— Après tant d'années ?

— Parfaitement. Mais que connaissez-vous des enfants, mon cher Dermot ? Ne vous souvenez-vous pas d'un incident qui vous aurait marqué, dans votre enfance ?

— Oui, bien sûr. Si je vous disais que la vue d'un gâteau à la confiture me plonge dans le désarroi car j'en mangeais un quand on m'a appris que ma mère était morte. C'est stupide, sans doute.

— Non. C'est même tout à fait naturel. Cela me donne une idée...

Miss Knight s'encadra dans la porte, un plateau à la main.

— Ma chérie ! Alors, nous avons une visite ? Comme c'est charmant ! Comment allez-vous, inspecteur ? Je vais chercher une autre tasse.

— Ce n'est pas la peine. On m'a déjà offert à boire.

Miss Knight se retourna avant de franchir la porte.

— Pourrais-je vous parler une minute, inspecteur ?

Dermot la joignit dans le hall. Elle le précéda dans le salon et referma la porte derrière eux.

— Vous ferez attention, n'est-ce pas ?

— À quoi ?

— À notre chère vieille amie. Vous savez qu'elle s'intéresse à tout, mais il n'est pas bon pour elle de s'énerver au sujet de meurtres, d'événements aussi tristes. Il ne faudrait pas qu'elle ait des cauchemars. Elle est très âgée, très fragile et il faut qu'elle mène une vie calme. Elle n'en a jamais connu d'autre, comprenez-vous ? Je suis sûre que ces histoires de gangsters sont très mauvaises pour elle.

— Je ne pense pas, dit Dermot amusé, que ce que nous pourrions vous ou moi, lui dire à propos de meurtre puisse la choquer ou l'énerver. Je puis même vous affirmer que les morts soudaines n'ont aucun effet sur Miss Marple.

Il sortit du salon, suivi de Miss Knight que l'indignation faisait respirer à petits coups précipités. Pendant le thé, elle parla beaucoup. Lorsque, enfin, elle quitta la pièce, emportant le plateau, Miss Marple laissa échapper un soupir de soulagement.

— Enfin la paix, dit-elle. J'espère que je ne la tuerai pas, un de ces jours. Maintenant, Dermot écoutez. J'aimerais savoir certaines choses.

— Lesquelles ?

— Je voudrais que nous reprenions très sérieusement les événements qui se sont produits le jour de cette fête. Mme Bantry est arrivée, suivie du vicaire. Ensuite sont venus les Badcock pendant que montaient le maire et sa femme, Ardwyck Fenn, Lola Brewster et le reporter du *Herald et Argus*, de Much Benham. Quant à la jeune Margot Bence, elle avait placé son appareil dans un coin de l'escalier. Avez-vous vu certaines de ses photographies ?

— Je vous en ai même apporté une.

Il sortit l'épreuve de sa poche et Miss Marple s'en empara résolument.

C'était une photo de Marina Gregg avec, un peu derrière elle, sur le côté, Jason Rudd. Arthur Badcock, le visage caché par son bras, l'air profondément embarrassé, se tenait à l'écart, tandis qu'Heather, serrant la main de l'actrice, était en grande conversation avec elle.

Marina n'accordait aucune attention à Mme Badcock. Son regard était fixé sur l'objectif ou, peut-être, légèrement sur la gauche de celui-ci.

— Très intéressant ! dit Miss Marple. On m'avait décrit l'expression de son visage. Une expression de terreur. C'est cela. La malédiction. Bien qu'à vrai dire cela me fasse davantage penser à une sorte de torpeur. Ce n'est pas non plus de la peur bien qu'elle produise souvent le même effet. Non, je pencherais davantage pour l'état de choc. Dermot, mon garçon, j'aimerais que vous me répétiez les paroles de Mme Badcock, si vous les avez notées. Je sais à peu près ce qu'elle a dit mais il me faut connaître les mots exacts qu'elle a employés. Vous avez dû recueillir pas mal de témoignages à ce sujet.

— Laissez-moi réfléchir, dit Dermot. Votre amie, Mme Bantry, Jason Rudd et aussi Arthur Badcock m'en ont parlé. Les mots variaient, mais le sens général en était le même.

— Ce sont ces variations que j'aimerais connaître. Cela pourrait nous aider.

— Je ne vois pas comment. Le témoignage de votre amie, Mme Bantry, a sans doute été le plus complet. Attendez.

Il sortit de sa poche un carnet et y jeta un coup d'œil.

— ... Je ne puis pas répéter mot à mot les déclarations de votre amie mais, d'après elle, Mme Badcock semblait enthousiaste et très contente de soi. Elle a déclaré à peu près ceci. « Je ne puis pas dire à quel point cet instant est merveilleux, pour moi. Vous ne vous en souvenez pas mais, il y a des années, aux Bermudes, je me suis levée malgré une crise de varicelle qui me clouait au lit pour venir vous voir et vous demander un autographe. Cela a été le plus beau jour de ma vie et je ne l'ai jamais oublié. »

— Oui. Je vois. Elle a mentionné l'endroit, et non la date, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et qu'a dit Jason Rudd ?

— D'après lui, ce serait une grippe qui l'aurait tenue au lit et elle se serait levée pour aller demander un autographe à Marina. C'est moins détaillé mais c'est la même chose.

— Oui. Et M. Badcock, maintenant ?

— Pour lui, Heather était très émue, surexcitée même à l'idée de voir Marina Gregg qu'elle admirait beaucoup car, plusieurs années auparavant, alors qu'elle était malade, elle s'était levée pour aller lui demander un autographe. Il n'est pas entré dans les détails car c'est un événement qui remonte avant leur mariage. Il n'a pas semblé y attacher beaucoup d'importance.

— Je vois, dit Miss Marple... Pas autant que je le désirerais. Mais si seulement je savais pourquoi elle a abîmé sa robe neuve.

— Qui ? Mme Badcock ?

— Oui. Cela me paraît tout à fait curieux... inexplicable. Mon Dieu, je dois être stupide !

Miss Knight ouvrit la porte et tourna le commutateur.

— On a sans doute besoin d'un peu de lumière, ici, dit-elle.

— Oui, dit Miss Marple. C'est ce qui nous manque. Une petite lumière. Mais nous l'aurons bien un jour.

Le tête-à-tête semblait terminé et Craddock se leva.

— Il ne vous reste qu'une chose à faire, dit Craddock. Me dire quel souvenir particulier vous agite, en ce moment.

— Tout le monde me taquine à ce sujet, mais je dois avouer que je pensais à la bonne des Lauriston.

— La bonne des Lauriston ? répéta Craddock, complètement perdu.

— Elle était chargée de prendre les communications téléphoniques – et elle n'était pas très douée. Elle comprenait le sens général de ce qu'on lui disait mais elle l'écrivait de telle façon qu'elle transformait tout. Sans doute à cause de son orthographe ou de sa grammaire. Il y a des années de cela, mais la nature humaine n'a pas changé. Mon Dieu, ajouta-t-elle, je suis heureuse que cette fille soit en sûreté à Bournemouth.

— Quelle fille ?

— Celle qui fait de la couture et qui a été voir Giuseppe, l'autre jour. Gladys quelque chose...

— Gladys Dixon ?

— Oui. C'est cela.

— Elle est à Bournemouth, dites-vous ? Comment diable l'avez-vous appris ?

— Parce que c'est moi qui l'y ai envoyée.

— Vous ? Et pourquoi ?

— J'ai été là voir et je lui ai donné un peu d'argent pour prendre des vacances. Je lui ai demandé de ne pas écrire chez elle.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Pour qu'elle ne se fasse pas assassiner, bien sûr, dit Miss Marple en lui faisant un clin d'œil.

CHAPITRE XXII

— J'ai reçu une lettre absolument charmante de lady Conway, dit Miss Knight deux jours plus tard en apportant à Miss Marple son petit déjeuner.

« ... Vous vous en souvenez, je vous en ai déjà parlé, elle est un peu... égarée, parfois. Elle perd la mémoire. Elle ne reconnaît pas toujours les membres de sa famille et leur demande de s'en aller.

— C'est peut-être tout simplement de l'astuce, dit Miss Marple. Plus qu'un manque de mémoire.

— Voyons, voyons, dit Miss Knight. Ne sommes-nous pas un peu vilaine pour dire des choses pareilles ? Elle a passé l'hiver à l'hôtel *Belgrave* à Llandudno. Un hôtel très chic, avec un parc superbe et une grande terrasse vitrée. Elle aimerait beaucoup que je la rejoigne.

Miss Knight soupira.

Miss Marple se redressa vivement dans son lit.

— Mais, je vous en prie, si on vous demande, si on a besoin de vous... et si cela vous plaît...

— Non, non, non, je ne veux pas en entendre parler. Qu'en penserait M. Raymond West ? Il m'a expliqué que j'allais peut-être rester auprès de vous définitivement. Pour rien au monde, je ne voudrais manquer à mon devoir. Je vous en parle sans arrière-pensée. (Elle administra une petite tape sur l'épaule de Miss Marple.) Nous n'allons pas nous retrouver toute seule ! Nous allons continuer à nous faire dorloter, toujours, toujours.

Elle sortit de la pièce. Miss Marple regardait son plateau, sans appétit. Finalement, elle décrocha le téléphone et composa un numéro, avec vigueur.

— Docteur Haydock ?

— Oui.

— Ici Jane Marple.

— Que se passe-t-il ? Besoin de ma science ?

— J'aimerais vous voir au plus vite.

Lorsque le médecin arriva, Miss Marple était toujours couchée et l'attendait.

— L'image même de la bonne santé !

— C'est pour cela que je vous ai appelé ; pour vous dire que je me sens en pleine forme.

— Curieux motif pour appeler un médecin !

— Je suis forte, bien en point, et il est complètement idiot que quelqu'un habite avec moi. Tant que l'on viendra tous les jours faire mon ménage, je ne vois aucune raison de garder Miss Knight ici.

— Vous avez tort.

— J'ai de plus en plus l'impression que vous devenez un vieux râleur, docteur.

— Inutile de m'insulter. Vous êtes en très bonne santé mais votre bronchite vous a fatiguée. Rester seule dans une maison, à votre âge, est dangereux. Supposez que vous tombiez dans l'escalier, un soir, ou de votre lit ou que vous glissiez dans la baignoire. Personne ne s'en apercevrait.

— On peut imaginer n'importe quoi. Miss Knight peut tomber dans l'escalier et moi buter sur elle en allant voir ce qui se passe.

— Vous avez tort de prendre les choses ainsi. Vous êtes une vieille dame et vous avez besoin que l'on s'occupe de vous. Si vous n'aimez pas Miss Knight, trouvez quelqu'un d'autre.

— Ce n'est pas toujours facile, dit Miss Marple.

— Il vous faudrait une vieille domestique que vous aimiez bien et qui ait déjà travaillé pour vous. Cette vieille chouette vous énerve, c'est visible. Elle me fait le même effet.

— La plupart de mes anciennes domestiques, c'est triste, sont déjà mortes.

— Oui. Mais ce n'est pas votre cas. Et vous vivrez encore longtemps si vous faites attention à vous.

Il se leva.

— Inutile que je m'attarde chez vous. Vous êtes solide comme un roc. Je ne vais pas perdre mon temps à prendre votre tension ou votre pouls. Tous ces scandales vous font du bien, c'est visible, même si vous ne pouvez pas y fourrer votre nez

autant que vous le voulez. Au revoir. Je vais aller faire un peu de médecine, maintenant – huit ou dix rubéoles, une demi-douzaine de coqueluches et peut-être une scarlatine !

Le docteur Haydock sortit d'un pas vif. Miss Marple fronça les sourcils. Il avait parlé de quelque chose... Qu'avait-il dit ? Des malades à voir... Où cela, au village ?

Miss Marple repoussa son plateau et téléphona à Mme Bantry.

— Dolly ? Ici Jane. Je voudrais vous poser une question. Mais écoutez-moi bien. Avez-vous dit à l'inspecteur Craddock qu'Heather Badcock avait déclaré à Marina Gregg s'être levée malgré la varicelle pour aller lui demander un autographe ?

— Oui. Plus ou moins.

— Vous avez bien dit *varicelle* ?

— Oui, je crois. Mme Allcock me parlait de vodka, à ce moment-là, et je n'ai pas fait très attention.

— Vous en êtes sûre ? Elle n'a pas parlé de coqueluche ?

— Non. On ne se maquille pas pour une coqueluche.

— Et c'est le maquillage qui vous a fait penser à la varicelle ?

— Oui. Heather Badcock a insisté sur le fait... elle qui ne se mettait même pas de poudre ! Mais vous pouvez avoir raison, ce n'était pas forcément la varicelle. Une crise d'urticaire, peut-être.

Déçue, Miss Marple raccrocha. Elle n'avait pas obtenu la précision voulue.

Elle en revint à ses propres problèmes domestiques. La fidèle Florence ? Plus grenadier que femme de chambre, accepterait-elle de quitter sa petite maison confortable pour revenir s'occuper de son ancienne maîtresse, à Sainte-Mary Mead ? Elle lui était très attachée, certes, mais elle aimait sa petite maison. Miss Marple, ennuyée, secoua la tête. On frappa à la porte et Cherry entra.

— Je viens chercher votre plateau. Que s'est-il passé ? Vous avez l'air toute retournée.

— Je suis désemparée. Que voulez-vous, je vieillis...

— Ne vous en faites pas. Vous, vieille, quelle plaisanterie ! Tout le pays chante vos louanges et vos prouesses. C'est cette vieille taupe qui vous a mis cela dans la tête !

— Elle est très bonne, dit Miss Marple.
— Trop bonne. Ne vous laissez pas étouffer par la bonté.
— Nous avons tous nos défauts, dit Miss Marple avec un soupir.

— Ça, c'est bien vrai, dit Cherry, et je n'aime pas me plaindre, mais il y a des fois où je pense que si nous continuons à avoir Mme Hartwell comme voisine, cela fera du vilain, un jour ou l'autre. Elle ne cesse de protester. Jim en a assez, lui aussi. Il s'est bagarré avec elle, hier soir. On avait mis un disque et c'était trop fort, paraît-il. Elle a tapé au mur comme une folle. On a pourtant bien le droit d'écouter de la musique.

— Avouez, dit Miss Marple en souriant, que vous ne manquez pas de personnalité, Cherry.

— Possible, dit la jeune femme qui parut très fière de ce qu'elle prenait pour un compliment. À propos, Miss Marple, je voudrais vous demander quelque chose. Si ça vous déplaît on n'en parlera plus.

— De quoi s'agit-il, Cherry ?

— Voilà. Il y a trois chambres, au-dessus de la cuisine et elles ne servent-pas ?

— Non.

— C'était le logement du jardinier et de sa femme, autrefois. Est-ce que ça vous gênerait que Jim et moi, on s'y installe ?

— Mais, fit Miss Marple stupéfaite, et votre belle maison neuve du Quartier Neuf ?

— Pour tout vous dire, on en a marre. C'est très moderne, comme on dit, mais c'est tout. Jim pourrait avoir la pièce au-dessus de l'écurie, pour s'amuser avec ses modèles réduits.

— Vous parlez sérieusement, Cherry ?

— Oui. Jim et moi, nous en avons pas mal discuté. Il pourrait travailler pour vous – faire de la plomberie ou de la menuiserie. Moi, je m'occuperais de vous aussi bien que votre Miss Knight. Je sais que vous me trouvez un peu brouillon mais j'essayerai de faire attention aux lits et à la lessive. Et puis, au point de vue cuisine, je ne crains personne.

Miss Marple contempla la jeune femme avec attention. Cherry avait tout du petit chat. Elle irradiait la vitalité et la joie de vivre. Miss Marple pensa à nouveau à sa fidèle Florence qui,

bien sûr, tiendrait la maison beaucoup mieux (Miss Marple se méfiait des promesses de Cherry). Mais elle avait au moins soixante-cinq ans, sinon davantage. Accepterait-elle de quitter sa maison ? Peut-être, mais seulement poussée par son attachement pour elle. Était-ce nécessaire de lui demander ce sacrifice ?

Cherry, sans doute impropre aux travaux domestiques, désirait venir. De plus, elle possédait des qualités essentielles aux yeux de Miss Marple. Des qualités de cœur, la vivacité de la jeunesse.

— Je ne voudrais pas, bien sûr, dit Cherry, tirer dans le dos de Miss Knight.

— Ne vous faites pas de souci pour elle, dit Miss Marple très décidée. Elle va rejoindre une certaine lady Conway, dans un hôtel de Llandudno, et en sera très heureuse. Il va falloir que nous mettions des détails au point, Cherry, et j'aimerais voir votre mari à ce sujet. Mais, du moment que vous pensez être heureuse ici...

— Oh ! ça c'est sûr ! Et je travaillerai bien. Même le balai et la pelle à poussières ne me feront pas peur.

Miss Marple ne put s'empêcher de rire.

Cherry reprit le plateau.

— Je suis arrivée en retard, ce matin. Après ce qui est arrivé au pauvre Arthur Badcock.

— Arthur Badcock ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Il est au poste de police. Ils l'ont emmené pour témoigner, qu'ils disent. Vous savez ce que cela signifie.

— Depuis quand y est-il ?

— Depuis ce matin. Sans doute parce qu'on a appris qu'il a été marié à Marina Gregg.

— Comment ? Arthur Badcock marié à Marina Gregg ?

— C'est toute une histoire. Personne ne le savait et c'est M. Upshaw qui en a parlé. Il a été deux ou trois fois en Amérique pour le compte de la maison où il travaille et il en a rapporté pas mal d'histoires. Tout cela date d'avant le début de la carrière de Marina. Ils étaient mariés depuis un ou deux ans quand elle a eu un contrat pour tourner, alors, elle l'a laissé

tomber. Il n'était plus assez bon pour elle. Ils ont divorcé à l'américaine et il a disparu. Il est de ceux qui s'effacent, Arthur Badcock ! Il a changé de nom et est venu s'installer en Angleterre. Ça a suffi à la police.

— Non, dit Miss Marple. Non. C'est impossible. Mais, que faire ? Emportez le plateau, Cherry, et envoyez-moi Miss Knight. Je vais me lever.

Miss Marple s'habilla fébrilement. Elle n'aimait pas se laisser dépasser par les événements. Elle venait de mettre sa robe lorsque Miss Knight entra.

— Avez-vous besoin de moi ? Cherry m'a dit...

Miss Marple lui coupa la parole avec autorité.

—appelez Inch.

— Je vous demande pardon ? (Miss Knight était stupéfaite.)

— Inch, répéta Miss Marple. Téléphonez-lui et dites-lui de venir immédiatement.

— Le chauffeur de taxi. Mais, n'est-ce pas Robert ?

— Pour moi, dit Miss Marple, c'est Inch, et il le restera toujours. Téléphonez-lui.

— Vous avez l'intention de faire un petit tour ?

— Contenez-vous de l'appeler, et vite, s'il vous plaît.

Miss Knight regarda, indécise, et tourna les talons.

— Nous nous sentons bien ? demanda-t-elle, anxieuse.

— Nous sommes toutes deux en parfaite santé. Et moi particulièrement. L'inaction ne me réussit pas. Je vais passer aux actes, j'en avais besoin depuis longtemps.

— Cette Mme Baker vous a-t-elle appris une nouvelle bouleversante ?

— Rien ne m'a bouleversée. Je suis en pleine forme. Je regrette seulement d'avoir été stupide. Ce mot du docteur Haydock, ce matin, éclaire tout. J'espère que je ne me trompe pas. Où est mon dictionnaire médical ? (Elle écarta fermement Miss Knight et descendit l'escalier. Elle trouva le livre perché sur une étagère dans l'entrée. Elle l'ouvrit, le consulta brièvement. Lorsqu'elle eut terminé, elle hocha la tête, satisfaite.)

— Remarquable ! dit-elle. Curieux, même. Qui l'aurait pensé ? Sans ce rapprochement des faits, je n'y serais pas arrivée. Si seulement il y avait quelqu'un...

Elle se remémora les différents témoignages qui avaient été donnés de la scène.

Il y avait bien quelqu'un mais, serait-il d'un grand secours ? Avec ce vicaire, on ne savait jamais...

Elle lui téléphona.

— Bonjour. Ici Miss Marple.

— Miss Marple ? Que puis-je pour vous ?

— Je voudrais vos lumières, concernant un petit détail. C'est à propos du jour de la fête. On m'a dit que vous étiez à côté de miss Gregg lorsque sont arrivés les Badcock.

— Oui. Tout à côté. Quelle tragédie !

— Certes ! Et je crois que Mme Badcock expliquait à Miss Gregg qu'elle l'avait déjà rencontrée aux Bermudes. Elle était malade, alors, et s'était levée spécialement pour la voir.

— Oui. Je m'en souviens très bien.

— Alors, pouvez-vous me dire de quelle maladie souffrait Mme Badcock ?

— Attendez... Oui... Laissez-moi réfléchir... de la rubéole. C'est une maladie moins dangereuse que la rougeole. Certains individus n'en sont presque pas affectés. Je me souviens que ma cousine Caroline...

Miss Marple coupa court.

— Je vous remercie, monsieur le vicaire, dit-elle en raccrochant.

Son visage était grave.

— Le taxi est là, ma chérie, dit Miss Knight. Une très vieille voiture, dois-je dire. Je n'aime pas vous voir monter là-dedans, ce n'est pas très propre et vous pourriez attraper une maladie...

— C'est idiot ! dit Miss Marple. (Elle mit son chapeau, boutonna son manteau et sortit.)

— Bonjour, Robert, dit-elle.

— Bonjour, Miss Marple. Vous êtes bien matinale. Où faut-il vous conduire ?

— À Gossington Hall, s'il vous plaît.

— Je ferais peut-être mieux de venir avec vous, ma chérie, cria Miss Knight. Juste le temps de changer de chaussures.

— Non, merci. J'irai seule. En route, Inch... Robert, plutôt.

À Gossington Hall, Miss Marple sonna et demanda à voir M. Rudd.

Le successeur de Giuseppe, un vieillard chancelant, lui répondit :

— M. Rudd ne reçoit personne sans rendez-vous, Madame. Et surtout aujourd'hui.

— Je n'ai pas de rendez-vous, dit-elle, mais j'attendrai.

Elle lui passa devant le nez et s'assit sur une chaise, dans l'entrée.

— J'ai peur que cela soit impossible ce matin, Madame.

— Dans ce cas, j'attendrai jusqu'à ce soir.

Déconcerté, le maître d'hôtel se retira. Un jeune homme à la voix chaude et rapide, un Américain bien élevé, s'approcha de Miss Marple.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, lui dit-elle. Au Quartier Neuf. Vous m'avez demandé le chemin de Blenheim Close.

— Vous m'avez d'ailleurs très mal renseigné, dit Hailey Preston avec un bon sourire.

— Vraiment ? Il y a tellement de rues, là-bas, ce n'est pas étonnant. Pourrais-je voir M. Rudd, s'il vous plaît ?

— Le moment est assez mal choisi. M. Rudd est très occupé. Surtout ce matin. On ne peut pas le déranger.

— Je sais qu'il a beaucoup de travail et, en venant, j'étais prête à attendre.

— Peut-être pourriez-vous me dire ce que vous désirez. Je m'occupe des affaires de M. Rudd, et tout le monde doit d'abord passer par moi.

— Malheureusement, c'est personnel. J'attendrai donc.

Miss Marple s'installa confortablement sur son siège. Hailey Preston hésita, faillit parler et, finalement, disparut dans l'escalier.

Il revint, accompagné d'un homme habillé en costume de sport.

- Voici le docteur Gilchrist. Miss...
- Miss Marple.
- Ainsi, vous êtes Miss Marple, dit le docteur Gilchrist, intéressé. Le docteur Haydock m'a parlé de vous.
- Hailey Preston s'était éloigné discrètement.
- Un très vieil ami, dit-elle.
- Certes. Vous désirez voir M. Jason Rudd ? Pourquoi ?
- C'est indispensable.
- Et vous êtes déterminée à camper jusqu'à ce que vous puissiez le voir ?
- Exactement.
- Alors, dans ce cas, je vais vous donner une raison excellente. Vous ne pouvez pas voir M. Rudd ; sa femme est morte la nuit dernière.
- Morte ? Et de quoi ?
- Elle a absorbé une trop forte dose de somnifère. Mais nous ne voulons pas que la presse s'empare de la nouvelle avant quelques heures. Je vous demanderai donc d'être très discrète.
- Bien sûr. Est-ce un accident ?
- C'est mon point de vue.
- Il peut s'agir d'un suicide ?
- C'est possible, mais peu probable.
- On a pu la droguer.
- Ce serait aller chercher un peu loin, et, de plus, très difficile à prouver.
- Je vois, dit Miss Marple. (Elle reprit son souffle.) Je suis désolée, mais plus que jamais je dois voir M. Rudd.
- Gilchrist la regarda.
- Attendez-moi ici, dit-il.

CHAPITRE XXIII

À l'entrée de Gilchrist, Jason Rudd se redressa.

— Il y a une vieille dame, en bas, une centenaire, ou presque. Elle veut vous voir. Rien à faire pour qu'elle s'en aille, elle est décidée à attendre. Elle a même l'air capable de passer la nuit ici, s'il le faut. Elle doit avoir quelque chose d'extrêmement important à vous dire. Si j'étais vous, je la verrais.

Jason Rudd releva la tête, sa figure était pâle, il avait les traits tirés.

— Une folle ?

— Non. Pas le moins du monde.

— Je ne vois pas pourquoi, enfin, faites-la monter. Cela n'a pas d'importance.

Gilchrist acquiesça, sortit de la pièce et prévint Hailey Preston.

— M. Rudd peut vous accorder quelques minutes, Miss Marple, dit celui-ci.

— Merci. C'est très aimable de sa part. Travaillez-vous depuis longtemps pour M. Rudd ?

— Oui. Cela fait deux ans et demi. Je suis son secrétaire particulier.

— Je vois, dit Miss Marple, pensive. Vous me rappelez beaucoup un certain Gerald French.

— Vraiment ? Et que faisait-il, ce Monsieur ?

— Pas grand-chose, mais il parlait très bien. (Elle soupira.) Son passé avait été très malheureux.

— Que voulez-vous dire ? (Hailey Preston était mal à l'aise.) Quel genre de passé ?

— Je ne vous le dirai pas. Il n'aimait pas qu'on en parle.

Jason Rudd se leva, derrière son bureau, et regarda avec surprise la vieille dame très mince qui s'avançait vers lui.

— Vous désiriez me voir ? Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis désolée de la mort de votre femme. Je vois qu'elle vous a beaucoup touché et je ne me serais pas permis de venir vous déranger si cela n'était pas indispensable. Mais il faut sauver un innocent.

— Un innocent ? Je ne vous comprends pas.

— Arthur Badcock. La police l'interroge, en ce moment.

— Au sujet de la mort de ma femme ? Mais ce serait stupide. Il n'avait aucun contact avec la maison et ne connaissait même pas Marina.

— Je crois qu'il la connaissait. Il a été son mari, autrefois.

— Arthur Badcock ? Mais il... il était le mari d'Heather Badcock. Êtes-vous bien sûre de ce que vous avancez ? C'est une erreur, sans doute.

— Il a épousé votre femme alors qu'elle était très jeune et ne faisait pas encore de cinéma.

Jason Rudd secouait la tête.

— Le premier mari de ma femme s'appelait Alfred Beadle. Il était agent immobilier. Ils ont divorcé très vite.

— Et Alfred Beadle a pris le nom de Badcock et il est toujours agent immobilier. Il est curieux de constater à quel point certaines gens ont horreur de changer d'emploi. Ils font toujours la même chose. C'est pourquoi, sans doute, Marina Gregg a jugé que son mari ne lui convenait plus.

— Ce que vous m'apprenez me surprend.

— Je ne fais pas de roman. Je n'imagine rien. Ce sont des nouvelles qui se propagent très vite, dans un village, bien qu'elles mettent un certain temps à gagner Gossington Hall.

— Très bien. (Jason Rudd ne savait que dire.) Et que désirez-vous, exactement, Miss Marple ?

— J'aimerais, si c'est possible, me rendre dans le haut de l'escalier, à l'endroit où votre femme et vous receviez les invités, le jour de la fête.

Il lui jeta un regard de doute. Était-ce une femme à rechercher les sensations malsaines ? Mais le visage de Miss Marple était grave et sévère.

— Très bien, dit-il. Suivez-moi, si vous le désirez.

Il la précéda dans l'escalier et s'arrêta sur le palier.

— Vous avez fait beaucoup de transformations, dans cette maison, depuis le temps des Bantry. Cela me plaît. Maintenant, voyons : les tables étaient ici, sans doute, et votre femme et vous...

— Ma femme était là. (Jason Rudd désigna l'endroit.) Les invités montaient, elle les recevait et je les prenais en charge.

Miss Marple alla se mettre à l'endroit indiqué et demeura immobile quelques instants. Elle avança le bras droit comme pour donner une poignée de main et regarda dans l'escalier, de bas en haut puis ses yeux se portèrent sur le mur, en face d'elle. Un grand tableau y était accroché, une œuvre ancienne de l'école italienne. De chaque côté de la toile s'ouvraient deux fenêtres étroites, l'une donnant sur le jardin, l'autre sur les écuries. Miss Marple les négligea. Elle regardait intensément le tableau.

— Mme Bantry, dit Miss Marple, m'a expliqué que votre femme regardait cette peinture et que son visage s'était alors décomposé.

Miss Marple détailla la robe rouge et bleue de la madone. Une madone qui, la tête renversée en arrière, riait à l'enfant divin qu'elle tenait dans ses bras. « La madone riant », dit-elle, de Giacomo Bellini. Une œuvre religieuse, mais aussi la peinture d'une mère heureuse, avec son enfant n'est-ce pas, Monsieur Rudd ? »

— En effet.

— Je comprends, maintenant. Tout est simple.

— Simple ?

— Il me semble que vous devez le savoir.

En bas, on sonna à la porte d'entrée.

— Je ne saisis pas très bien où vous voulez en venir, dit Jason Rudd. (Il regarda vers l'escalier. Des voix montaient du hall.)

— Je connais cette voix, dit Miss Marple. N'est-ce pas celle de l'inspecteur Craddock ?

— On le dirait.

— Lui aussi désire vous parler. Verriez-vous un inconvénient à ce qu'il se joigne à nous ?

— Aucun, pour ma part. Mais le voudra-t-il ?

— Il acceptera, dit Miss Marple. Il n'y a plus de temps à perdre, maintenant. Nous en sommes arrivés au moment où il va falloir comprendre comment les événements se sont enchaînés.

— C'était simple, disiez-vous.

— Tellement simple, dit Miss Marple, que personne ne pouvait rien y voir.

Le vieux maître d'hôtel arriva péniblement dans le haut de l'escalier.

— L'inspecteur Craddock, Monsieur.

— Dites-lui de monter, s'il vous plaît.

Le maître d'hôtel redescendit et, peu de temps après, Dermot Craddock monta l'escalier.

— Vous ! dit-il à Miss Marple. Comment êtes-vous venue ?

— J'ai pris Inch, dit Miss Marple, produisant son effet habituel.

Derrière elle, Jason Rudd se frappa discrètement le front de manière interrogative. Dermot Craddock lui répondit par un signe de tête négatif.

— Je disais à M. Rudd : le maître d'hôtel est-il parti ? demanda Miss Marple.

Dermot Craddock jeta un coup d'œil dans l'escalier.

— Oui. Il ne peut rien entendre. D'ailleurs, le sergent Tiddler y veille.

— Alors, tout est parfait, reprit Miss Marple, nous pourrions entrer dans une pièce pour parler mais j'aime autant rester ici. Nous sommes sur les lieux même de l'événement et cela nous aidera à comprendre les faits.

— Vous voulez parler du jour où Heather Badcock a été empoisonnée ? demanda Jason Rudd.

— Oui, dit Miss Marple, et je disais que tout était très simple, à condition de prendre les choses sous le bon angle. C'était inévitable. Un jour ou l'autre, il devait arriver malheur à Heather Badcock.

— Je ne comprends absolument pas ce que vous voulez dire, Miss Marple, coupa Rudd.

— Laissez-moi m'expliquer. Lorsque mon amie, Mme Bantry, m'a raconté la scène, pour se faire comprendre, elle a cité un poème de Tennyson. Il s'intitule la *Lady of Shalott*.

Miss Marple haussa un peu la voix.

*Le miroir se brisa de part en part.
Je suis maudite ! crie la Lady of Shalott.*

— Mme Bantry a assisté à la conversation et l'expression de votre femme lui a rappelé ces vers.

— Ce sujet n'a-t-il pas été abordé de nombreuses fois ? coupa Jason Rudd.

— Oui. Mais il nous faut y revenir. Cette expression existait bien sur le visage de votre femme mais celle-ci ne regardait pas Heather Badcock : elle fixait le tableau. Le portrait d'une mère heureuse, avec son enfant. L'erreur que nous avons faite provient de ce que nous croyions que la malédiction était pour votre femme, alors qu'en fait seule Heather était condamnée. Elle était condamnée depuis qu'elle avait évoqué certain incident.

— Expliquez-vous plus clairement, je vous en prie, demanda Craddock.

Miss Marple se tourna vers lui.

— J'y arrive. Il y a encore une chose que vous ignorez. Vous ne pouviez pas la connaître, d'ailleurs, car personne ne vous a répété exactement les paroles d'Heather Badcock.

— De nombreux témoins l'ont fait voyons, à plusieurs reprises.

— Oui. Mais Heather Badcock ne vous a pas répété personnellement ce qu'elle avait dit.

— Elle aurait eu du mal à le faire. Elle était morte lorsque je suis arrivé ici.

— Vous avez raison, dit Miss Marple. En bref, tout ce que vous savez, c'est, qu'étant malade, elle s'est levée malgré tout pour aller assister à une fête où elle a rencontré Marina Gregg et lui a demandé un autographe.

— Je sais déjà tout cela, coupa Craddock avec impatience.

— Mais vous ignorez le détail capital, car personne n'a songé à son importance. Heather Badcock était couchée, malade. Elle avait la *rubéole*.

— La rubéole ? Quel rapport cela a-t-il avec l'affaire ?

— Une maladie bénigne, dit Miss Marple. Une petite éruption qu'il est facile de dissimuler avec un peu de poudre, c'est une maladie qui donne une fièvre légère, insignifiante. On peut très bien se lever et sortir. Naturellement, à cause de cela, les témoins n'ont pas été frappés par le nom de rubéole. Mme Bantry, elle a parlé de varicelle ou d'urticaire. M. Rudd de grippe, mais lui l'a fait exprès. Moi, pour ma part, je pense que Heather Badcock a avoué à Marina Gregg qu'elle souffrait de rubéole le jour où elle a été lui demander un autographe. C'est la réponse à tous nos problèmes, car la rubéole, vous le savez, est extrêmement contagieuse. C'est une maladie qui, lorsqu'elle est contractée par une femme au cours des quatre premiers mois de sa... (Miss Marple prononça le mot avec une pruderie toute victorienne) grossesse, peut avoir des effets désastreux. La mère, très souvent, met au monde un enfant aveugle ou idiot.

Elle se tourna vers Jason Rudd.

— Je crois pouvoir me permettre de dire, Monsieur Rudd, que votre femme a mis au monde un enfant anormal et qu'elle ne s'est jamais remise de cette secousse. Elle avait toujours désiré un enfant et sa naissance fut tragique. Une tragédie qu'elle n'a jamais oubliée et qui a tourné, chez elle, à l'obsession.

— C'est exact. Marina a eu la rubéole au début de sa grossesse et le médecin lui a appris que l'état déficient de son enfant en était la conséquence directe. Elle n'a jamais su de qui elle avait attrapé le mal.

— Jusqu'au jour, dit Miss Marple, où une inconnue monta cet escalier et le lui apprit, heureuse et fière de ce qu'elle avait fait. Elle pensait, bien sûr avoir fait preuve de courage et d'initiative en se levant et en se maquillant pour rencontrer l'actrice qu'elle admirait tant. Elle ne voulait causer aucun mal mais les gens de l'espèce d'Heather Badcock en font souvent, non par absence de bonté, bien au contraire, mais parce qu'ils ne se soucient pas de ce qui peut arriver aux autres. Elle n'a

jamais pensé qu'à *elle*, à l'importance que son acte représentait pour elle, sans voir qu'une autre pouvait en souffrir.

Miss Marple hocha doucement la tête.

— Et c'est ainsi qu'elle est morte, voyez-vous. À cause de son passé. Vous vous imaginez aisément ce que cette révélation a signifié pour Marina Gregg. M. Rudd, je le crois, doit le comprendre très bien. Marina a dû entretenir, des années durant, une haine profonde pour celui, ou celle, qui était la cause de son malheur. Et, brusquement elle rencontre la coupable. Une coupable joyeuse et contente de soi. C'en a été trop ! Peut-être cela se serait-il passé d'une autre manière si elle avait eu le temps de réfléchir, de se calmer, mais Marina n'a pas attendu. Devant elle, il y avait la femme qui avait détruit son bonheur et rendu son enfant anormal. Il fallait la punir, la tuer. Sur elle, Marina avait un tranquillisant, du Calmo. Un médicament dangereux, à utiliser par petites doses. Quoi de plus simple ? Elle en versa dans son verre et, par chance, tout le monde étant habitué à ce geste, personne ne le remarqua. Quelqu'un s'en est peut-être rendu compte, mais j'en doute. Miss Zielinsky n'a dû que le deviner. Marina Gregg a posé son verre sur une table, puis elle s'est arrangée pour faire renverser à Heather Badcock son cocktail sur sa robe neuve en la bousculant. Comme vous le voyez, tout s'emboîte parfaitement. Cela me rappelle d'ailleurs l'histoire de cette bonne dont je vous parlais l'autre jour, ajouta-t-elle à l'intention de Dermot. On n'a fait que répéter la conversation de Gladys Dixon et de Cherry. Gladys Dixon, elle, était attristée seulement par le fait de voir cette robe neuve abîmée par le cocktail. Et, ce qui lui semblait « drôle » est *qu'elle* l'eût fait exprès. Ce *elle* ne désignait pas Heather mais Marina. Gladys voulait dire : « Elle a fait exprès de bousculer Heather. » Nous savions que Marina était aux côtés de Mme Badcock parce que leurs deux robes avaient été tachées. Ce meurtre, ajouta Miss Marple très grave, est parfait, car il a été commis sur l'instant, instinctivement, sans réflexion. Elle a voulu la mort d'Heather Badcock et, cinq minutes plus tard, celle-ci avait cessé de vivre. Elle n'a sans doute pas mesuré la gravité de son geste, ni son danger. Elle l'a compris plus tard. Alors, elle a eu peur. Peur qu'on l'ait vue droguer son cocktail et

bousculer Heather Badcock, délibérément. Elle n'avait qu'une issue. Faire croire que cette mort était une erreur, qu'elle lui était destinée. Elle en parla d'abord à son médecin, lui recommandant de ne pas le dire à son mari, car elle se doutait, je crois, qu'il ne s'y tromperait pas. Ensuite, elle alla plus loin, s'écrivant des lettres de menace qu'elle « retrouvait » aux endroits et aux moments les plus extraordinaires. Un jour, elle empoisonna même son café, aux studios. Chacun de ses gestes aurait été aisément découvert si l'on avait regardé le problème sous le bon angle. Et ceci, une seule personne en a été capable.

Elle regarda Jason Rudd.

— C'est une simple théorie de votre part, dit celui-ci.

— Si vous voulez, mais vous savez très bien, Monsieur Rudd, que je dis la vérité. Et cette vérité, vous la connaissez depuis le début car vous avez entendu Heather Badcock parler de rubéole. Vous le saviez et vous vouliez protéger Marina. Mais vous ignoriez jusqu'où cela irait, qu'il ne vous faudrait pas seulement camoufler la mort d'une femme qui portait en elle son malheur. Il y eut d'autres assassinats ; celui de Giuseppe, maître chanteur, il est vrai, mais aussi être humain. Puis celle d'Ella Zielinsky, une jeune femme dont vous appréciez la valeur. Alors, vous avez voulu non seulement protéger Marina, mais l'empêcher de nuire davantage. Il vous fallait pour cela l'éloigner au plus vite, c'était votre plus grand désir. Vous avez essayé de la surveiller à chaque instant pour éviter d'autres drames.

Elle s'arrêta et, s'approchant de Jason Rudd, lui posa doucement la main sur le bras.

— Je vous plains beaucoup, dit-elle. Je comprends votre souffrance. Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Nul ne l'ignore, murmura Jason Rudd en tournant la tête.

— Elle était très belle, reprit Miss Marple. Et très douée. Elle pouvait aimer et haïr avec force, mais était instable. Les gens qui naissent ainsi ne connaissent jamais le bonheur. Elle ne pouvait pas oublier le passé et le futur lui apparaissait toujours tel qu'elle se l'imaginait. Une grande artiste et au fond, une malheureuse.

— Puis-je vous dire un mot, Monsieur ? dit le sergent Tiddler apparaissant soudain en haut de l'escalier.

— Je reviens, murmura l'inspecteur en se tournant vers Rudd.

— Pensez à ce pauvre Arthur Badcock qui est étranger à cette affaire, lui cria Miss Marple alors qu'il se dirigeait vers l'escalier. Il a seulement voulu revoir la femme qu'il avait épousée il y a longtemps. Je me demande même si elle l'a reconnu. Qu'en pensez-vous ? ajouta-t-elle à l'intention de Jason Rudd.

— Elle ne m'en a pas parlé, mais je ne le pense pas.

— Moi non plus. Toujours est-il qu'il n'a jamais cherché à la tuer. Souvenez-vous-en, dit-elle à Craddock qui s'apprêtait à descendre.

— Il ne court aucun risque, dit celui-ci. Nous l'avons interrogé, bien sûr, dès que nous avons appris qu'il était le premier mari de Marina Gregg. Ne vous inquiétez pas pour lui, tante Jane, ajouta-t-il à voix basse en s'en allant.

Miss Marple se tourna vers Jason Rudd qui s'était immobilisé, le regard perdu au loin.

— Puis-je la voir ? lui demanda-t-elle.

Il la regarda quelques instants et acquiesça.

— Oui, murmura-t-il. Vous semblez l'avoir très bien comprise.

Miss Marple le suivit dans la grande chambre à coucher. Il écarta légèrement les rideaux.

Marina Gregg, les yeux clos, les mains jointes, était étendue dans un grand lit blanc.

Telle devait être, pensa Miss Marple, la Lady of Shalott, dans le navire qui la ramenait à Camelot. Et là, auprès d'elle, se tenait un homme aux traits rudes, ingrats, Lancelot d'une autre époque.

— Elle a bien fait, dit doucement Miss Marple. La mort était sa seule issue. Cette drogue, il fallait qu'elle la prenne, ou *qu'on la lui donne*.

Leurs regards se rencontrèrent mais Jason Rudd garda le silence. Puis :

— Elle était... si belle... et elle avait tant souffert, murmura-t-il d'une voix brisée.

Miss Marple contempla le visage de la morte. Ses lèvres remuèrent. Elle cita les derniers vers du poème.

*« Elle avait un visage adorable, dit-il,
Dieu, dans sa bonté, avait donné la grâce
À la Lady of Shalott. »*

FIN